

HISTOIRE

DU CONSULAT

ET DE L'EMPIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

HISTOIRE

DU CONSULAT

ET

DE L'EMPIRE

11167

PAR

M. CH. DE LACRETELLE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

III

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6, RUE DE LA PAIX

1846

HISTOIRE

DU CONSULAT

ET DE L'EMPIRE.

L'EMPIRE.

CHAPITRE PREMIER.

REVUE HISTORIQUE DES CONQUÉRANTS.

Après avoir décrit des actes d'une haute sagesse qui remplissent la plus grande partie du Consulat et qui, malheureusement, ne terminent pas cette belle période, j'entre avec un sentiment d'effroi dans l'histoire de l'Empire. C'est un règne de conquêtes qui bientôt prennent l'aspect de conquêtes illimitées et finissent par être des conquêtes désastreuses. La hauteur de ce sujet m'épouvante; la complication des

événements m'embarrasse et la dernière catastrophe me contriste. Cependant, l'unité du sujet peut me fournir un fil qui me conduise à travers ce labyrinthe de batailles. Un seul homme domine sur cette vaste et terrible scène. J'ai déjà donné quelques esquisses de son caractère ambitieux, de son génie qui semble s'accroître avec les faveurs accumulées de la fortune. Il ne paraîtra peut-être pas moins grand dans la lutte qu'il soutient contre elle, contre les éléments et contre les peuples, qui, tout en l'admirant, étaient plus acharnés à sa perte que les rois eux-mêmes. Pour retracer un tel homme et de tels événements, il faudrait un Thucydide ou un Tacite; leur burin sévère eût tremblé sous ma main. Convaincu de mon insuffisance, j'ai choisi un autre modèle qui m'a semblé plus abordable, c'est Plutarque.

Ce n'est point un juge assis sur son tribunal, un Rhadamanthe qui s'impose à des morts illustres pour leur assigner soit le Tartare, soit les champs Élysées de l'histoire; ce n'est pas non plus un chroniqueur, un greffier qui tient note des faits sans liaison et sans intérêt; c'est un disciple de Platon qui raconte avec feu, qui disserte avec agrément et vous laisse toujours plus épris du beau et du vrai; c'est par lui que

commence le premier attrait de la jeunesse pour l'histoire, et le vieillard revient à lui parce qu'il offre cette sérénité, cette morale pratique et même cet enjouement qui sont la dignité ou la modeste parure de cet âge : l'anecdote devient pour lui un trait de lumière qui jette un jour plus vif sur les personnages, les événements et les mœurs. Quand il disserte, vous n'êtes point tenté de le ramener à son sujet; tantôt il y revient avec grâce, et tantôt avec une force nouvelle. Sans avoir l'élan du poëte, il s'embellit quelquefois des couleurs de la poésie, et sa pensée, mieux comprise, entre plus aisément dans le cœur, en éveillant l'imagination. Je conviens qu'il emprunte parfois les artifices du rhéteur et qu'il n'offre point la simplicité grecque dans son charme primitif; mais, par un bonheur singulier, cette simplicité, quand il s'en écarte, se retrouve dans le langage naïf, abondant, pittoresque de son traducteur Amyot.

J'ai cru que l'histoire pouvait quelquefois, et suivant la nature des faits, prendre pour modèle cet excellent biographe. Autorisé par son exemple, j'essaye de tracer avec rapidité un résumé historique sur les conquérants, afin d'en déterminer le caractère et voir jusqu'à quel point il s'applique au héros des temps modernes.

Ce mode de narration m'est devenu familier dans un cours d'histoire que j'ai eu le bonheur de continuer pendant trente années, et que je mets au nombre des plus chers souvenirs d'une vie laborieuse. La revue historique dont je vais remplir ce chapitre premier, pour éviter le luxe d'une seconde introduction, sera-t-elle considérée comme un hors-d'œuvre? je crois que notre bon Rollin ne se fût point abstenu d'un préliminaire de ce genre.

La liberté, noblement désirée et mal comprise, fut d'abord l'âme de la révolution; la terreur en fut la honte et le fléau. A sa troisième période, elle ne put faire un seul pas qui ne l'amenât au gouffre de l'anarchie; mais son plus généreux enthousiasme vivait encore dans nos armées et se signalait au dehors par des exploits dignes des plus beaux jours de la Grèce et de Rome. De là devait nous venir le salut, mais un salut fatal à la liberté. L'ordre fut le principe du Consulat, et la conquête celui de l'Empire.

Le rôle de conquérant était presque vacant dans l'histoire moderne; il était fait pour les empires d'Asie, qui subissent à la fois le niveau des plaines et celui de la servitude. L'histoire ne fournit que des lueurs fort incertaines sur Sésostris, sur Ninus II, sur son héroïque et

coupable épouse et sur Cyrus même. Il est évident toutefois qu'ils furent animés du génie civilisateur, au moins de celui qui est compatible avec le despotisme. Ils triomphèrent avec plus ou moins de violence et d'orgueil; mais ils repoussèrent les Scythes sur les vastes plateaux de leurs montagnes. Ces pasteurs de cavales, dès qu'ils se répandaient au dehors, sortaient de leurs habitudes innocemment grossières, et ne savaient que porter partout et le fer et la flamme.

Alexandre est le nom magique qui personnifie le plus le rôle de conquérant et qui en donne l'idée la plus éblouissante. Il tient l'admiration tellement éveillée que le coup d'œil du philosophe fléchit devant lui et souvent se laisse séduire. Il est non-seulement l'héritier de son père Philippe, le plus habile des dominateurs de la Grèce; mais il semble celui de Thémistocle, de Cimon, d'Agésilas, de Xénophon et de tous ceux qui ont avant lui exploré l'empire de Cyrus et pénétré le secret de sa faiblesse. C'est le représentant de la civilisation grecque arrivée à son plus haut degré de splendeur contre la civilisation asiatique dégradée par le despotisme, qui sera son éternel fléau. Son maître, Aristote, par les vastes conquêtes qu'il a faites dans le monde intellectuel, a stimulé

son audace et armé son génie pour les conquêtes du monde politique. Par l'inspiration d'une belle âme, le jeune vainqueur d'Issus réforme, ou du moins tend à réformer une des plus odieuses barbaries du droit de la guerre des anciens, en respectant et en couvrant d'honneurs une famille royale captive. Il faisait oublier ces temps prétendus héroïques où Hécube, Andromaque et Cassandre étaient condamnées soit aux travaux de la domesticité, soit au lit du vainqueur, sans parler de Polyxène égorgée sur le tombeau d'Achille. L'intervalle assez long qu'il laisse entre sa victoire d'Issus et celle d'Arbelle est un chef-d'œuvre de stratégie, de prudence et de haute politique, ainsi que Montesquieu l'a démontré.

Les peuples vaincus passent, pour lui, de la terreur à l'admiration et de l'admiration à l'amour.

Pour les tenir plus fermement subjugués, il adopte leurs mœurs et quelquefois leurs vices. Sa vaillance est, au dernier terme de sa course, aussi brillante et même encore plus téméraire qu'à son premier combat. Quand vous croyez qu'il s'arrête ou qu'il recule, il médite un effort plus vigoureux, plus décisif; s'il laisse son ennemi respirer et se fortifier de nouveau, c'est

pour écraser d'un seul coup toutes les forces des Perses. Dans ce jeune conquérant vous distinguez toutes les hautes conceptions d'un fondateur d'empire. Sévère et quelquefois terrible jusqu'à l'ingratitude, jusqu'à la cruauté envers ses Macédoniens, il est l'idole de ceux qu'il a soumis et leur fait accepter la divinité du fils de Jupiter Ammon. Tous les genres de combinaisons guerrières, commerciales et politiques sont à son usage. Il a détruit Persépolis, soit, comme on le dit, dans un accès d'ivresse, soit par une politique barbare, pour se montrer, au bout de cent cinquante ans, le vengeur des temples de la Grèce, brûlés par le frénétique Xerxès; mais il a fondé Alexandrie pour en faire le centre du commerce du monde. Quels que soient pour lui les dons de la nature et de la fortune, vous reconnaissez que le conquérant se pervertit par l'étendue de ses conquêtes. Aussi grand politique et plus magnanime que son père Philippe, l'obstacle le livre non-seulement à des transports de fureur, mais à une cruauté froide et prolongée. Il souille la prise de Tyr, l'une des plus fortes conceptions de son génie, en faisant infliger le supplice de la croix à trois mille Tyriens, généreux défenseurs de leur patrie. On ne reconnaît plus la profondeur de ses

vues dans la guerre inutile qu'il va porter chez les Scythes, chez ces peuples fiers d'une pauvreté qui maintient leur indépendance. Plus heureux et plus sage que Napoléon, engagé dans la fatale guerre de la Russie, qui lui présentait des obstacles encore plus formidables, il s'aperçoit à temps de sa faute. Il a l'art et le bonheur de pouvoir sortir de ces terres stériles et barbares sans avoir été exposé aux désastres et à la mort cruelle de Cyrus. Une proie plus riche s'offre à son ambition : c'est l'empire des Indes, ce berceau de la civilisation du monde et cette source éloignée du génie des Grecs. Il marche, il triomphe, l'univers n'a plus de borne pour lui; mais la fatigue, qu'il ne connaît pas, accable ses soldats, et peut-être encore plus ses généraux, jusque dans un pays où tout flatte leur avidité. Il faut que le conquérant recule et que le despote couronné par tant de victoires, que le demi-dieu, que le fils de Jupiter Ammon fléchisse devant les vétérans de sa phalange, qui soupirent pour leur humble toit dans la pauvre Macédoine. Les généraux surtout sont impatients soit d'y porter leurs trésors, soit de se fonder des États, des royaumes dans cette Asie qui porte leur joug avec tant de docilité. Une coupe empoisonnée, versée par l'un d'eux

avec la complicité présumée de plusieurs, termine un destin si court et si prodigieux.

Cette mort prématurée fut peut-être un bienfait pour sa renommée. Ses généraux avaient pris les mœurs des satrapes, mais ils affectaient encore la rudesse macédonienne. Le supplice de Parménion, dans lequel ils avaient vu le second d'Alexandre, semblait leur prédire un sort funeste. Héritiers avides, ils brûlaient d'être rois à leur tour. La famille du héros est pour eux une gêne insupportable. Ils font entre eux un odieux partage des crimes qui vont frapper et le fils et la fille et le frère et la mère du héros.

Après avoir célébré ses funérailles par les pompes les plus merveilleuses que le monde ait jamais contemplées, ils font sortir de sa tombe une longue suite de guerres civiles où les peuples conquis, pour comble de désolation, sont forcés d'être acteurs et victimes. L'Asie ne cesse plus d'être foulée aux pieds et meurtrie dans leurs combats de lions et de tigres; et la Macédoine, plus malheureuse encore, triste refuge des usurpateurs chassés de l'Asie, proie éternelle du premier occupant, est réduite à envier le sort même des Mèdes et des Perses.

Je ne m'autoriserai point de l'exemple de

Plutarque pour indiquer le parallèle entre le héros de la Macédoine et celui de la France. Tout diffère dans leur fortune. Ils n'ont de commun que leur jeunesse, que la vélocité de leurs victoires, l'étendue de leurs conquêtes et surtout cette force de génie qui, par le coup d'œil de l'ensemble et la précision des détails, semble faite pour assujettir le destin. Des rapprochements plus directs s'offrent de Napoléon avec Jules César. Pour l'un la conquête des Gaules, pour l'autre la conquête de l'Italie, sont le premier titre de leur gloire. Mêmes difficultés dans leur entreprise; ce n'est plus un million de guerriers amollis qu'il faut disperser, écraser par la masse impénétrable et savamment mobile de trente ou quarante mille hommes. Jules César, avec deux ou trois légions, subjugue des peuples nombreux, indépendants, chez qui respire encore l'âme du fier Brennus, et qui conservent, dans une demi-civilisation, la séve de la barbarie. Bonaparte, avec une armée peu nombreuse et humiliée par une défaite récente, endurant, sous des haillons, le double supplice du froid et de la faim, perce dans tous les sens les lignes d'une première, d'une seconde, d'une troisième et enfin d'une quatrième armée bien munie de vivres, d'armes et de

munitions, protégée par de puissantes forteresses et guidée par des généraux chez qui tout le savoir militaire ne peut suppléer au génie.

Jules César a eu le malheur d'être le conquérant de sa patrie; Bonaparte ne s'est rendu maître de la sienne que par sa gloire et ses bienfaits. Cependant leur marche pour arriver au diadème offre des points de similitude que j'ai quelquefois notés dans l'histoire du Consulat. A ces traits fortuits il faut borner le parallèle. Il importe de caractériser Jules César.

C'était un homme né pour séduire, subjuguer et régner. Le commandement lui est si naturel, qu'il l'exerce jusque sur des brigands qui l'ont fait leur captif. Ce ne sont pas seulement ses égaux, ses compagnons, ce sont ses supérieurs en gloire et en crédit qu'il assujettit à ses desseins. Il n'a pas un vice qui ne serve à son ambition. Indomptable dans les plaisirs, dans les excès de tous genres, il l'est encore plus dans de nobles fatigues. Pour être le premier des Romains il a senti la nécessité d'être toujours le premier des braves; il l'est à Munda encore plus qu'à Pharsale. Peut-être aussi eût-il été le premier des orateurs romains, si des soins belliqueux et des intrigues factieuses ne l'eussent détourné de la tribune ou plutôt s'il eût eu un

amour profond de la vertu et de la patrie. Tout est pur dans son goût et rien ne l'est dans ses mœurs.

La généalogie poétique ou je ne sais quelle aventureuse tradition de famille le faisait descendre de Vénus. Il semblait tenir de la déesse la beauté des traits et mille dons gracieux dans le geste et la parole. Il ne sacrifia que trop à son culte, et ce qu'il y eut de pis, c'est qu'il le souilla par le genre d'excès qui cause le plus d'horreur et fait le plus d'outrage à la beauté.

Cicéron trompa un moment ses chagrins après la défaite de Pompée et la mort de Caton en pensant que César pouvait donner à sa patrie une sorte de gouvernement mixte, désiré, entrevu par les sages, et dont les éléments s'annonçaient jusque sous les rois de Rome. Il est peu à présumer que César ait conçu cette pensée. Peut-être se serait-il contenté de conserver à l'Empire quelques restes insignifiants d'institutions républicaines, ainsi qu'Auguste le fit depuis avec plus d'habileté que de bonne foi, et, si l'on veut un exemple récent, à peu près comme Napoléon, pétrit suivant son orgueil et son caractère absolu le gouvernement représentatif. Mais ce qui élève le plus haut le

grand nom de Jules César, c'est la clémence même qui lui fut si funeste. La magnanimité n'appartient guère au rôle des usurpateurs, et si elle brille quelquefois chez les conquérants, c'est dans leur jeunesse, dans cet âge heureux où le cœur est ouvert aux passions généreuses, et où la gloire conserve encore son charme le plus pur. C'est dans les guerres civiles que s'applique avec le plus de rigueur ce mot barbare : *Malheur aux vaincus*; la haine, la vengeance et la crainte survivent à la victoire. Jules César conserva dans leur dignité des hommes dont le nom réveillait à la fois de grands souvenirs et de grandes espérances, et il inscrivit ainsi le mot d'ingratitude sur le poignard dont ils allaient le percer.

S'il est beau quelquefois de succomber, c'est après les erreurs d'un cœur magnanime. Voilà ce qui excuse un peu la divinité posthume accordée à Jules César par le peuple romain et surtout par ses grands poëtes.

Le véritable conquérant de ce que l'orgueil romain nommait alors le monde, ce ne fut ni Jules César, ni le grand Scipion, ni Paul Emile, ni Lucullus, ni Pompée; ce fut le Sénat romain. Nul homme ne peut suffire par lui-même à cette œuvre gigantesque. La fortune ou plutôt

Dieu qui la régit se lasse de la manière dont le conquérant reçoit ses faveurs et trop souvent dont il les souille. Son orgueil pèse sur le genre humain, et le peuple vainqueur n'en est pas moins opprimé que les peuples vaincus. L'admiration est le plus fugitif de nos sentiments; la liberté en est le plus vivace. L'admiration est une surprise que nous recevons d'abord avec une sorte de ravissement, parce que la nature humaine nous semble agrandie par un homme et que notre vanité essaye d'y prendre sa part. La liberté, au contraire, est un sentiment inné, élastique, qui, toujours comprimé, fait toujours effort pour se redresser, et c'est chez les nations éclairées et fortes qu'elle exerce son plus grand pouvoir. On est très-empressé à secouer le fardeau de l'admiration, dès qu'elle offense la pitié et la conscience publiques.

Le conquérant mesure sa carrière à la brièveté de la vie humaine. Il hâte et compromet le succès de ses entreprises par sa précipitation. Un Sénat conquérant suit une marche plus lente, plus occulte, plus assurée, l'un procède par la foudre et l'autre par la mine. Il s'établit dans un conseil aristocratique une tradition d'intrigues, de perfidies savantes qui ébranlent sourdement la terre promise à la conquête avant

que ses armées viennent en prendre possession. Tel fut le Sénat romain; tel est de nos jours le parlement britannique.

Quoique Trajan ait étendu les limites de l'Empire romain de l'Euphrate jusqu'au Tigre et qu'il lui ait soumis avec une rare fermeté les plus belliqueux de ses voisins dans la Dacie et la Pannonie, il est rare qu'on le compte au nombre des conquérants. C'est sous un aspect plus auguste, oserais-je dire plus divin, que l'histoire le considère. Ainsi que Napoléon il est plus qu'un conquérant, c'est un régénérateur. Il relève l'Empire en le purifiant. Mais Napoléon en combattant l'anarchie étouffa la liberté; Trajan la fit revivre dans sa patrie autant que le permettaient l'habile servitude organisée par Auguste, la tyrannie de son fourbe et sanguinaire successeur, la patience infâme avec laquelle le peuple romain supporta pendant trois ans la démence atroce de Caligula, et pendant quatorze le monstrueux ensemble des vices et des crimes de Néron; enfin la lâcheté avec laquelle il se laissa traîner comme un vil bétail aux guerres civiles de Galba, d'Othon, de Vitellius et de Vespasien. L'œuvre de régénération tentée avec prudence par Vespasien et avec magnanimité par son fils Titus, venait d'être étouf-

fée par Domitien qui recommença Tibère. Trajan n'est plus un despote, c'est un monarque. Il ouvre, et presque pour un siècle, une succession de princes, tels que le Portique et l'Académie auraient pu les lui fournir si Rome eût voulu les choisir dans leur sein. S'il y eut jamais une époque où un grand peuple fut excusable d'avoir oublié la liberté, principe de son élévation, certes ce fut celle qui vit briller la sérénité magnanime de Trajan, la vigilance active, ingénieuse et profonde d'Adrien, qui ne négligea dans ses bienfaits aucune partie de ce vaste empire, les vertus calmes et fortes du pieux Antonin et celles de Marc-Aurèle, qui fut le modèle des rois, parce qu'il fut le modèle des sages. La pensée de Trajan s'est offerte à mon esprit quand j'ai rapporté les actes du Premier Consul Bonaparte, qui eut de plus que lui le mérite suprême d'être un législateur. Hélas ! pourrai-je la rencontrer souvent en rapportant les actes de l'empereur Napoléon.

Les sages ont passé sur ce trône despotique que leur règne ne purifie, n'affermit et ne régularise que pour moins d'un siècle. Les tyrans et les monstres viennent en reprendre possession comme de leur légitime domaine. A Marc-Aurèle a succédé un gladiateur qui ose se dire

son fils ; l'Empire n'en est purgé que pour tomber dans une souillure dont nul autre peuple n'a subi l'opprobre. Il est mis à l'encan par les soldats chargés de le défendre. De nouveaux compétiteurs s'élèvent à la place de l'acheteur insolvable. Les guerres civiles recommencent avec une si vaste effusion de sang qu'elles feraient regretter jusqu'aux jours de la tyrannie en démence. Septime Sévère triomphe ; c'est sous ses dures lois que quelque ordre commence à renaître, tend à se rétablir. Son fils Caracalla semble ne parcourir l'univers romain que pour décimer partout l'espèce humaine ; la tyrannie est arrivée au comble de l'atrocité. Sans cesser d'être cruelle, elle va devenir plus immonde que jamais sous Héliogabale, prêtre impur, qui profane jusqu'à l'idolâtrie même. Le cœur se déchire quand on rencontre quelques empereurs tels qu'Alexandre Sévère, Probus, Tacite, Aurélien, qui tombent bientôt victimes de la fureur, et pour tout dire, de la lâcheté soldatesque, dès le moment où ils commencent à vouloir rétablir avec fermeté la discipline militaire et à faire reparaître quelques lueurs du règne des Antonin.

Cependant la foi chrétienne s'est répandue de la crèche de Bethléem sur cet univers dévasté

par tant de barbaries, souillé par tant de turpitudes.

Les catacombes de Rome sont devenues son pur sanctuaire et son héroïque refuge. D'abord elle avait été dédaignée des sages; bientôt elle a étendu ses conquêtes jusque dans le Portique et surtout dans l'Académie qui lui fournit d'éloquents apologistes, de nouvelles vertus; un nouvel ordre de constance héroïque.

Les chrétiens sont devenus une armée de conquérants célestes! singuliers conquérants qui, toujours poursuivis, peuplent les prisons, les repaires des bêtes sauvages, les sables brûlants de la Thébaïde, et ne marchent à la victoire qu'à travers toutes les tortures, tous les supplices qu'inventent les bourreaux; mais tout combat dans cette armée qui se grossit sans cesse. Les prêtres, les vieillards, les jeunes vierges et les vénérables matrones en forment l'avant-garde; plus elle compte de morts, plus elle se glorifie du triomphe.

De tous les conquérants, le plus prodigieux est assurément saint Paul; il s'avance sans armée; que dis-je? seul et pauvre, à travers des nations fières de leur renommée, de leurs armes, de leur puissance, de leur industrie, de leur savoir, du génie de leurs poëtes, de leurs

orateurs et de leurs philosophes. Et savez-vous jusqu'où il porte l'audace de ses desseins? il vient avilir et proscrire les dieux des nations, en ruiner les prêtres ; en humilier les sages, en discréditer les poëtes, en changer les lois, et enfin en purifier les mœurs avec une austérité imposante et chagrine. La prison, le supplice des verges et le mépris même le trouvent également indomptable. Partout où il porte ses pas, il se forme une Église, c'est-à-dire une armée qu'il remplit de son courage. Le nombre n'y est jamais compté, la foi est le seul moyen de vaincre; jamais la puissance de l'enthousiasme n'a été portée si loin.

Chacun des apôtres accomplit cette tâche, sinon avec le même génie, du moins avec les mêmes périls et la même intrépidité. Ne croyez pas qu'ils s'unissent, se fortifient, se correspondent, chacun d'eux veut agir seul. Les Espagnes, les Gaules, la Grande-Bretagne ont subi le même ébranlement que Rome, que la Grèce et que les plus riches provinces de l'Asie. Le polythéisme a balancé quelque temps entre la crainte et le dédain de cette doctrine nouvelle. La crainte l'emporte; les empereurs les plus sages comme les plus sanguinaires ont sévi contre le christianisme et n'ont rien obtenu.

Enfin, sous Dioclétien, l'Empire et l'autel de la victoire se sentent puissamment ébranlés. Galérius est chargé de persécuter le christianisme avec un redoublement de la cruauté romaine; et plus il verse le sang des martyrs, plus le christianisme s'approche du trône. Constantin l'y fait asseoir.

Un nouveau fleuve de charité était ouvert pour le monde, et de plus la liberté prenait des racines nouvelles qui ne sortaient plus des flancs de la terre, mais qui émanaient du ciel même. L'empereur Constantin, dont les violences allaient jusqu'aux meurtres domestiques les plus odieux de tous, détourna le cours du fleuve et sécha plusieurs de ces racines en demandant à la religion nouvelle la consécration de son despotisme par le droit divin. Théodose, plus vertueux que lui, mais dont l'irritabilité se signala par deux massacres vastement collectifs, porta de plus cruelles atteintes à la charité par cette cruauté tyrannique, et à la liberté par un catholicisme qui recourait aux armes de la persécution usées dans les mains des empereurs polythéistes.

La religion était déjà tombée dans le fléau des guerres civiles et religieuses. Le grand et lamentable duel d'Arius et d'Athanase avait

déchiré l'Église et ensanglanté le monde. Théodose, fervent dans son catholicisme, usa largement du droit de représailles contre les cruautés des empereurs ariens. Il étendit les siennes jusqu'au polythéisme expirant.

Mais quoi! la condition humaine ne va-t-elle pas recevoir même sur cette terre toutes les améliorations promises par l'Évangile? Déjà la charité se signale dans son essor volontaire : les premiers hôpitaux sont fondés par des dames romaines, d'autres bienfaits sont près d'éclore. Et par qui sont-ils sollicités? non-seulement par des saints, mais par les hommes les plus éloquents que l'on ait admirés depuis que la tribune est veuve des Démosthène et des Cicéron. D'un côté les Chrysostome, les Bazile, les Grégoire de Nazianze, et de l'autre les Augustin, les Jérôme font succéder leur puissance spirituelle à une puissance purement politique. Ils marchent avec une autorité qu'ils empruntent de Dieu même.

Vain espoir! dessein mystérieux d'une providence qui suspend ses bienfaits pour les réserver à une saison plus propre à les féconder? L'œuvre de miséricorde n'est point arrivée à son terme; celle d'une justice implacable va s'exercer sur le peuple romain par le déluge

des barbares. Tout s'ébranle : des forêts de la Germanie jusqu'aux plateaux des montagnes de l'Asie, jusqu'à ces plaines où les Scythes, qui vont se nommer les Tartares, promènent leurs tentes vagabondes. Ce sont les peuplades vaincues qui viennent terrasser à leur tour les légions des Césars. Elles savent combattre, elles savent encore mieux dissimuler. Elles se font d'abord les alliés utiles du grand peuple qu'elles veulent subjuguer. En le servant, elles en énervent la valeur et la discipline; elles l'endorment pour l'enchaîner. Vous diriez que tous les artifices du Sénat romain ont pénétré dans le génie inculte de ces barbares. Les Goths s'avancent pas à pas du Borysthène jusqu'au Tibre, et la ville éternelle est destinée aux horreurs du sac. Alaric, leur chef victorieux, n'en est encore qu'aux premiers essais du génie de la destruction. Combien ne va-t-il pas y être surpassé par les Attila, les Genséric et les Odoacre! Que devenez-vous familles illustres des Camille, des Fabius, des Scipion et de ces Claudius destinés au titre fatal d'empereur? Vos pères ont traîné des rois captifs à leurs chars de triomphe; et vous maintenant, venez augmenter la longue chaîne des vaincus qui vont faire paître les cavales de vos vainqueurs.

Les peuplades germaniques, tumultueusement grossies de celles des Sarmates et des Scandinaves, semblent poussées à la conquête, à la vengeance par le génie d'Arminius; tout ce qui n'est pas forêt ou désert déplaît à leurs yeux; ils aiment mieux brûler des temples et des palais que d'y trouver un magnifique refuge. Attila tient dans le grand village une cour où se prosterne ce qui reste de rois avilis; il a mérité le sceptre de la perfidie et il obtient celui de la férocité. Il la divinise en s'appelant le fléau de Dieu. Toute végétation florissante est un supplice pour ses yeux; cet homme qui ne peut trouver le sommeil que sur un lit de cadavres, peut tout faire au gré de sa politique. Il peut tout feindre jusqu'à l'amour; oui, l'amour pour une fille des Césars, parce qu'elle lui promet pour dot les rives du Bosphore à dévaster. Genséric le Vandale et l'Hérule Odoacre entrent en émulation avec Attila. Leur suprême volupté est de voir tous les monuments de la grandeur, de la puissance humaine briller pour la dernière fois et s'écrouler dans l'incendie. Les ténèbres s'épaississent, la couleur du sang jette ses sinistres lueurs dans cette nuit profonde, le chaos reprend possession du globe; vous diriez que bientôt il ne va plus être habité que

par ces animaux à taille colossale, à instincts stupides ou féroces, qui ont précédé sur la terre la naissance et le règne de l'homme, tant les barbares semblent en reproduire les habitudes et les penchants. Cependant quelques belles âmes, quelques esprits moins grossiers épars dans diverses régions, font renaître quelque espoir. L'Église fournit encore des saints, modèles d'une charité héroïque, et surtout des solitaires d'un mysticisme exalté, qui, sur des rochers nus, dans l'horreur des déserts et dans la désolation du monde, semblent quelquefois anticiper les béatitudes célestes. Des femmes qui cachent un grand caractère sous de douces vertus, des Clotilde, des vierges intrépides, et même une simple bergère des Gaules, prennent quelque ascendant sur des barbares, sur Attila lui-même.

L'Italie produit encore quelques guerriers, tels qu'Aétius et Stilicon, qui dispersent un moment ces innombrables cohortes de tigres attroupés. Les Goths amenés les premiers au christianisme se sont montrés accessibles à quelques lueurs de la civilisation. Sous le nom de Visigoths ils montrent de la discipline, du courage et même quelque modération dans la partie méridionale des Gaules; ils s'établissent

plus solidement dans les Espagnes et parviennent à y fonder une dynastie. Théodoric, roi des Ostrogoths, fait respirer quelque temps l'Italie sous son règne judicieux, ferme et tolérant; le bon sens remplit chez lui l'œuvre du génie. Dans l'Orient, l'empereur Justinien vient rappeler au monde qu'il existe encore des lois, et la vieille Rome respire encore par ses antiques législateurs, lorsque chaque jour lui enlève les autres monuments de sa gloire et de sa puissance. Cet empire qui va être si justement souillé par le nom de Bas-Empire, se ranime par le courage et les exploits de Bélisaire et de Narsès. La Perse, au milieu de tant de barbarie, a commencé un âge heureux pour sa littérature.

Les Gaules vont changer de maîtres, de face et de nom; elles vont cesser d'être ouvertes à toute espèce d'invasion de la race germaine, soit Bourguignons, soit Allemands.

Clovis va leur faire retrouver un principe d'unité, soit par son baptême, soit par ses victoires, soit par les perfidies trop profondes de sa politique, soit par la fermeté inexorable qui ne lui laisse rien épargner, rien respecter de tout ce qui lui porte ombrage dans sa nation, dans sa tribu, dans sa famille. Les Gau-

lois si favorisés dès le temps des Romains pour les dons de l'esprit, sont devenus les ilotes des Francs. Le savoir, le goût et la poésie, chassés des académies, n'ont plus de refuge que dans les monastères. En partageant son royaume entre ses quatre fils, Clovis a ouvert une vaste scène de guerres civiles et domestiques. Les fraudes féminines, les assassinats servent d'intermèdes à des combats sans cesse renaissants. La scélératesse joue un plus grand rôle que la valeur dans ces discordes élevées entre des parents, souvent entre des frères, et surtout élevées entre deux furies rivales et mortellement ennemies, Frédégonde et Brunehaut. Et quand le sang n'inonde pas les trônes, l'indolence y séjourne.

Une famille héroïque et douée d'une sagacité profonde, sortie récemment de la Germanie, vient heureusement saisir les rênes de l'État qui tombent des mains languissantes des successeurs du fier Clovis. C'est elle qui commence à Pépin d'Héristal, s'immortalise à jamais par le grand exploit de Charles Martel, accroît sa grandeur et sa puissance, et s'empare du trône sous Pépin le Bref, pour s'élever jusqu'à Charlemagne.

Le nom de Charles Martel me provoque à

faire une rapide excursion sur la grande révolution opérée par Mahomet, sur le vaste ébranlement qu'il donne à la religion chrétienne et sur le règne merveilleux des conquérants arabes. Voici un apôtre, créateur de sa religion qu'il a su élever jusqu'au théisme, dont le peuple de Dieu était resté au sein de l'idolâtrie universelle l'intrépide et jaloux dépositaire. Cet apôtre est à la fois un poëte, un guerrier et le plus impérieux des législateurs. Il a poussé l'orgueil jusqu'à ne voir dans Moïse et dans le Christ que ses faibles précurseurs. Il n'est pas seulement le créateur d'une religion, c'est celui de tout un peuple qui semble sortir du néant à sa voix. Son génie et sa valeur lui tiennent lieu de miracles. Son Koran devient un foyer perpétuel d'enthousiasme ; d'un côté il élève l'âme par son théisme sévère, la fortifie par certaines abstinences, et de l'autre il enflamme l'imagination par mille promesses de volupté sensuelle, dont la terre ne peut offrir qu'une première et faible libation, et qui vont redoubler de délices et s'éterniser dans le ciel. Il meurt en laissant pour tâche à ses successeurs le monde à conquérir par la foi, par l'enthousiasme et surtout par le cimeterre. Jamais une tâche qu'on pouvait regarder comme chimé-

rique ne fut plus merveilleusement ni plus rapidement remplie. Ce ne sont point ici les lents et difficiles progrès de la grandeur romaine. Celle des Arabes déborde presque à la fois sur la vieille Asie, sur l'Afrique et sur l'Europe. Le glaive conquérant des Ali, des Amrou, des Caled, est appuyé par les hautes vertus et par la charité vastement bienfaisante des califes Abubecker et Omar.

Le monde est étonné de voir les Arabes, peuple qui n'était connu que par ses brigandages, transformés en un peuple de héros et de saints. Partout ils combattent avec intrépidité et meurent avec délice; le bras de l'ennemi qui les frappe les fait voler dans les bras des houris. La Syrie, la Perse, l'Égypte, presque tout le cours de l'Euphrate et du Tigre, plusieurs provinces de l'Empire grec subissent bientôt leurs lois; de fougueux missionnaires de l'islamisme vont préparer la voie aux conquérants. Mahomet ne leur a point appris à modérer les droits de la guerre; souvent ils les exercent avec une barbarie qu'ils appellent la justice de Dieu. Aux horreurs du combat ils font succéder une oppression silencieuse. Le dédain leur donne une ombre de tolérance; mais que les chrétiens vaincus essayent de secouer le joug, le bâton,

les verges et les coups leur font plus humblement baisser la tête. S'ils savent donner des chaînes, ils savent encore mieux les river. Mais voilà qu'une intrigue de cour leur ouvre les Espagnes et semble ménager à leur formidable prosélytisme la conquête de l'Europe. Des révolutions intestines ont éclaté avec l'accompagnement nécessaire des atrocités qui se mêlent aux guerres civiles, surtout quand elles sont enflammées du fanatisme religieux. La race glorieuse et souvent bienfaisante vient d'être exterminée sous les coups des Abbassides. Un seul homme de la famille proscrite a trouvé un refuge en Afrique. Eh bien! c'est à lui qu'est réservée la conquête d'une partie des Espagnes et la gloire d'ouvrir le grand califat de Cordoue.

Voici le plus bel usage que jamais peuple ait fait du droit de conquête. Les Arabes avaient de bonne heure expié le crime stupide de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Leurs califes et surtout les Abbassides avaient employé leur munificence à acquérir, conserver, faire traduire et commenter les livres grecs, surtout pour ce qui concerne les sciences. Malheureusement leur théisme jaloux et superstitieux leur donnait une répugnance invincible pour une poésie

où l'idolâtrie est employée sous des formes souvent aussi ingénieuses que ravissantes. Les Arabes s'établirent les continuateurs du génie scientifique des Grecs ; et par la libéralité de leurs califes et surtout de ceux de Cordoue, ils en répandirent la connaissance et les fécondes applications. Les quatre Abdérames et Almanzor rappellent cette belle succession des sages empereurs de Rome, qui s'étend de Nerva à Marc-Aurèle ; j'oserais dire qu'ils les surpassent en bienfaits : si je considère la faiblesse proportionnelle de leur puissance, la somptuosité et l'élégance hardie de leurs mosquées, de leurs palais, la brillante variété de leurs exercices, de leurs tournois, la fleur de leur galanterie et leur délicate servitude pour les belles captives de leur harem ; la pompe de leurs fêtes religieuses, l'essor prodigieux qu'ils donnent aux sciences alors perdues pour l'Europe, à l'astronomie, à la botanique, à la chimie, qu'on peut regarder comme inventées, ou si l'on veut une expression plus modeste, comme devinées par eux. La hardiesse de leur navigation est peut-être déjà favorisée par la boussole, car leur commerce s'est étendu jusqu'à ce vaste et mystérieux Empire, jusqu'à l'*Empire céleste*, dépositaire assez stérile de ce merveilleux secret.

Les richesses qu'ils tirent à la fois de ce commerce et de leur agriculture, la plus florissante qui ait jamais fécondé aucune partie de l'Europe; expliquent l'accroissement inouï d'une population qui paraît alors avoir été triple ou quadruple de celle qu'offrait l'Espagne sous le règne des successeurs de Charles-Quint, maîtres du nouveau monde. Une multitude de bibliothèques publiques et d'académies décoraient et illustraient tant de villes industrieuses et faisaient circuler un peuple de savants, de poëtes et même de philosophes à côté de ces commerçants magnifiques et de ces laboureurs actifs, inventeurs des plus vastes et des plus ingénieux moyens d'irrigation.

Le sort de ce peuple vaincu pourrait paraître d'abord digne d'envie, du moins si on en juge d'un coup d'œil profane; mais il faut considérer que c'était là le bienfait accidentel du despotisme et d'une religion qui le consacre, et en fait une loi héréditaire pour tous les peuples qu'elle asservit.

La civilisation même, dans sa marche lente et longtemps interrompue, devait avoir de plus nobles appuis et dans le ciel et sur la terre. Les Francs, auprès des Arabes, étaient alors le peuple barbare. Les califes de Cordoue brûlaient

d'ajouter dans les Gaules ce qui leur manquait encore de l'Empire romain. Un lieutenant du calife, nommé comme lui Abdérame, était renommé par sa vaillance, par les ressources de son génie militaire, et déjà la plus grande partie de la France méridionale était tombée sous ses lois, lorsqu'un choc décisif s'engagea près de Tours entre lui et Charles Martel, choc furieux que l'histoire ne nous fait connaître que par un résultat qui passe toutes les bornes de l'exagération historique.

Sans porter à deux cent mille le nombre des Mores exterminés soit dans le combat, soit dans la fuite, sous le marteau de Charles Martel et de ses intrépides compagnons, c'est un exploit digne de Marius, et aussi salutaire pour l'Europe. Le ciel n'accorde qu'à un bien petit nombre d'hommes des victoires de ce genre. A d'autres époques, il aurait fallu peut-être deux cents batailles pour arriver à un tel résultat. Voyez ce qu'il en coûta de temps, de luttes acharnées, d'héroïsme chevaleresque et de patience politique aux successeurs de Pélage pour chasser les Mores de l'Espagne.

Les traditions populaires et les fictions poétiques sont insatiables d'exploits pour le héros qu'elles adoptent, et accumulent sur sa tête ceux

de ses pères, de ses compagnons et même de ses successeurs; c'est ce qui est arrivé à Charlemagne; mais, plus on le dégage des légendes monastiques et des fictions aventurières de poëmes enchanteurs, plus il grandit dans l'histoire, et cependant elle est cruellement avare de détails sur un si grand personnage. C'est une de ces figures qui repoussent les ornements par sa mâle beauté. Sa taille et la vigueur de son corps étaient élevées au-dessus de celles des autres hommes. Son génie l'était bien plus au-dessus de ses contemporains; ce génie n'était peut-être chez lui que le bon sens dans toute sa rectitude et dans sa plus vaste étendue. Ses Capitulaires sont un précieux supplément à son histoire, indignement mutilée par des abréviateurs. Il s'y produit à la fois sous les aspects les plus imposants et les plus simples. Que j'aime à l'y voir régler le ménage de son domaine champêtre, de sa ferme, de son potager! N'est-ce pas une douce surprise que de rencontrer dans le dominateur, dans le maître presque unique de l'Europe, les soins et les agrestes vertus de l'un de ces rois pasteurs tels qu'Homère et Virgile les ont dépeints avec tant de charme; l'un dans le bon roi Alcinoüs, et l'autre dans le bon roi Évandre! Plus heureux que

Napoléon, il ne coûta rien à la liberté par des exploits qui le conduisirent jusqu'au Tibre, jusqu'à l'Èbre, jusqu'au Danube, jusqu'à l'Oder. Sa monarchie fut beaucoup plus tempérée, beaucoup plus régulière que celle des meilleurs empereurs de Rome. Il ne perdit aucune de ses conquêtes; car il paraît que la défaite de son avant-garde à Roncevaux et le désastre de Roland, ce héros qui rivalisait avec lui de popularité, lui laissèrent encore une belle partie de sa domination au delà des Pyrénées. Ce fut à la fois par la fermeté de son caractère et l'auguste bonté de son âme qu'il put, dans un règne si long et si fortement occupé, se concilier l'amour le plus fidèle de ces fiers paladins, et de tous ces seigneurs qui devaient bientôt devenir les cruels oppresseurs de ses fils, de ses descendants, et enfin de ses sujets, dont ils allaient faire de misérables serfs. Le système de ses lois semble reproduire les teintes vigoureuses des mœurs des Germains, si admirablement décrites par un grand historien. Ce fut moins la voix d'un pape que celle des peuples qui lui décerna le titre d'empereur d'Occident. Un pouvoir central était alors l'unique moyen de salut et de vie pour des hommes dévorés depuis quatre siècles par une anarchie qui semblait

sans terme. Son règne est une lumineuse éclaircie entre les deux tempêtes les plus désastreuses qui aient désolé le monde ; c'est-à-dire entre l'invasion des barbares et l'oppression féodale.

Un si grand homme ne peut cependant être absous du reproche de cruauté dans l'une de ses conquêtes, celle de la Saxe. Chose horrible et monstrueuse! il fit couler des flots de sang pour faire couler les eaux du baptême. Il n'y fut point excité, du moins je le suppose, par le fanatisme religieux, mais par une politique implacable. Le culte des dieux du Nord était fondé sur la terreur, et, dans ces contrées barbares, l'idolâtrie eut des martyrs, tandis qu'elle en trouva fort peu dans la Grèce et l'Italie, aussi ébranlées dans leurs croyances qu'énervées dans leurs mœurs. Peut-être Charlemagne sauva-t-il par ses exploits la Germanie et la France du culte d'Odin, comme son aïeul, Charles Martel, avait sauvé sa patrie de l'islamisme.

Charlemagne, étranger à la culture des lettres, fut animé d'une constante ardeur pour les faire revivre ; c'est un rapport qu'il offre avec Théodoric, cet excellent roi des Ostrogoths. Voyageur au gré de ses conquêtes, il ne voulut

jamais se séparer de son petit conseil de savants, et les fit voyager avec lui. Malheureusement il n'y trouva point des hommes de génie dignes de seconder l'impulsion qu'il donnait à son siècle. Il portait dans ses bras vigoureux ce siècle enfant, et ne put le conduire jusqu'à l'adolescence. A sa mort, le siècle retomba de toute sa pesanteur, et le chaos reparut sous sa nouvelle forme, c'est-à-dire sous la forme féodale.

A Charlemagne finit la liste peu nombreuse des conquérants heureux. Il le fut jusqu'à la fin d'un long règne. Il est vrai que je ne parle ici que pour l'Europe; quant à l'Asie, ils continuèrent à s'y succéder à des intervalles assez rapprochés depuis Gengis jusqu'à Tamerlan ou jusqu'à la seconde conquête de la Chine par les Tartares, qui la possèdent aujourd'hui. Mais je ne les fais point entrer dans ce tableau, où ils porteraient une confusion fort inutile pour les points de vue moraux et politiques de l'histoire. Restons en Europe et nous la verrons par degrés dominer sur le globe, soit par la force et par la hauteur de sa religion, soit par la grandeur des découvertes dont le ciel la favorise, soit enfin par le génie qu'elle porte dans les lettres, les sciences et les arts. Mais nous avons encore un long et

affreux intervalle à parcourir avant de remonter à cette époque glorieuse, mais toujours agitée.

La féodalité et l'invasion des Normands furent deux fléaux qui se correspondirent.

Les rois carlovingiens furent également inhabiles à repousser l'une et l'autre. On ne vit jamais un déclin plus tristement, plus longuement progressif que celui de cette famille qui s'annonça par la rare succession de quatre hommes supérieurs dont deux sont inscrits parmi les grands hommes. Louis le Débonnaire et Charles le Chauve colorent l'imbécillité de leurs caractères par quelque culture des lettres. Après eux tout est nuit; mais l'ignorance générale des seigneurs est encore plus rusée que ne l'avait été celle des conquérants barbares destructeurs de l'Empire romain. Chacun d'eux possède le génie de l'usurpation; c'est une cascade qui s'étend à l'infini. Ils ont inventé le mot de *prestation de foi et hommage*, avec toutes les cérémonies du plus bas assujettissement, et bientôt ils en font à l'envi l'usage le plus funeste et le plus cruellement ironique. Les *bénéfices* conférés à vie sous les deux premières races deviennent héréditaires. Tout gouverneur d'une province s'en établit le souverain; ceux des districts, des cantons, des places fortes,

usent contre lui du même artifice, et se créent des tyrannies subalternes.

Les évêques, les abbés des monastères, après avoir probablement combattu des usurpations si contraires à l'esprit de l'Évangile, en prennent une large part avec un peu plus de mansuétude.

Partout l'Europe se hérisse de châteaux forts, de donjons, de créneaux, de cachots souterrains. Partout les villes et les campagnes se peuplent d'ilotes sous le nom de serfs de la glèbe.

Les grands conquérants ont disparu de la scène; les petits y fourmillent; chaque seigneur naît avec ce caractère, qu'il transmet à ses fils; le brigandage est tellement universel et tellement consacré qu'il perd son nom et prend celui de droit.

La race normande seule va chercher au loin des provinces, et même des royaumes, pour les ranger sous les lois de brigands aventuriers. Rollon, leur chef le plus heureux, a conquis et conservé la Normandie par la vigueur de son bon sens non moins que par celle de son bras. L'un de ses descendants, Guillaume le Bâtard, veut échanger ce surnom, qui lui déplaît, contre celui de Conquérant.

C'est l'Angleterre, occupée par une dynastie

anglo-saxonne, qu'il a résolu d'asservir, et pour s'en assurer la conquête, il a d'abord fait jouer tous les ressorts d'une politique habile, et se présente, muni d'un titre, dans le testament qu'il a surpris au roi Édouard, surnommé le Confesseur. Son armement est si redoutable, ses guerriers se montrent comme lui animés d'une telle ardeur, qu'une seule bataille lui livre le royaume. Jamais homme ne fut plus dominé par l'instinct despotique, et cependant la coutume lui commandait le régime féodal. Il le fait succéder à la douce législation du sage et grand Alfred; mais il s'y prend de telle sorte que le despote n'y perd rien, et que le peuple perd tout par cette adjonction de mille tyrans secondaires au tyran qui vient de l'assujettir.

Je n'ai pas besoin de prolonger ce tableau pour caractériser une époque où la vaillance remplace toutes les vertus, fait absoudre tous les vices, et couronne souvent le crime.

Respirons un moment. Voici venir les croisades : c'est un fléau, sans doute, puisqu'il emporte des millions d'hommes; mais, du moins, il modifie un fléau beaucoup plus permanent et qui attaque de plus près tout principe de liberté, d'honneur et de religion même. Les seigneurs brigands sont lassés de leurs œuvres et

ne peuvent plus porter le fardeau de leurs crimes. Ils vont chercher leur purification dans les eaux du Jourdain. L'enthousiasme religieux reproduit l'héroïsme sous ses plus généreux attributs; le plus saint et le plus aveugle désintéressement va succéder à une cupidité et à une ambition sanguinaires. Cependant on voit, par les noms de plusieurs héros de la croisade tels que Godefroi de Bouillon, Tancrède, Raimond de Toulouse et les deux Robert de Normandie et de Flandre, que de pures vertus et des sentiments généreux s'étaient développés même au sein de l'anarchie féodale, tant le cœur humain conserve encore l'empreinte du bien même sous le régime le plus propre à l'étouffer! D'autres, tels que les Baudoin, cachaient des projets d'ambition et de conquêtes sous l'apparence et même avec la réalité du sentiment religieux; quant à la multitude, à en juger par ses excès, ses brigandages, et surtout par le sac de Jérusalem, elle était plutôt faite pour profaner la croix que pour en assurer le triomphe. Vous eussiez dit un nouveau débordement de Cimbres et de Teutons chassés par la faim de leurs terres incultes.

Les croisades donnèrent naissance au sentiment chevaleresque, titre d'honneur ou plutôt

d'absolution pour le moyen âge. Rien n'est plus opposé que la chevalerie à l'esprit de conquête, puisque le désintéressement et une pitié intrépide pour toute espèce d'oppression en font la loi suprême; culte à la fois généreux et bizarre, où l'amour est assimilé à une dévotion mystique! sublime inspiration du cœur! noble mouvement d'équité qui, en décernant une souveraineté fictive aux femmes, modifie une oppression héréditaire consacrée en loi permanente dans l'Orient! La chevalerie acheva pour les femmes l'œuvre du christianisme; aussi restent-elles fidèles à cette loi divine, et ne demanderaient-elles pas mieux que de ranimer l'essor chevaleresque. Mais, quoiqu'il fût un heureux correctif de la féodalité, il en conservait trop l'empreinte pour convenir à des siècles qui ont trouvé une voie plus large et plus sûre pour améliorer la condition humaine.

L'Achille des croisades est Richard Cœur-de-Lion; c'est un courage qui semble fabuleux; c'est une irascibilité qui le rend souvent cruel et toujours imprudent. Comme Achille touchait la lyre, ce roi emprunte le luth des troubadours, et tient parmi eux un rang distingué. Il avait trop peu de profondeur et de suite dans ses desseins, trop peu de dextérité et une trop

rude franchise pour prendre place parmi les conquérants. Aussi le voyons-nous, malgré ses prodigieux exploits, resserré dans le cercle étroit de Ptolémaïs. Le sort lui avait suscité deux puissants rivaux, l'un dans l'Orient et l'autre en Europe : c'étaient Saladin et Philippe Auguste. Le premier était digne, par la beauté et la grandeur de son âme, de combattre pour la foi et non pour l'islamisme; le second, infidèle allié de Richard Cœur-de-Lion dans cette expédition sainte, ne se contenta point de l'abandonner, mais il profita de son absence pour envahir ou désoler ses domaines dans la France. Pourtant il faut reconnaître que le vainqueur de Bovines possédait plusieurs des hautes qualités de Charlemagne, et qu'il sut donner de la force et de la dignité à ce titre de suzerain dont les puissants vassaux se faisaient un jouet.

Les deux croisades de Louis IX sembleraient tenir à l'esprit de conquête, puisque ni l'Égypte ni Tunis, qui en furent les théâtres, ne répondaient que de fort loin à la mission des croisés. Pourtant, le doute sur l'intention n'est pas permis, quand il s'agit d'un roi qui semblait destiné à montrer au monde tout ce que le christianisme peut enfanter de cou-

rage, d'humilité, de douceur et de fermeté d'âme. Le malheur même qu'il éprouva dans l'une et l'autre de ses expéditions servit plus que n'aurait pu le faire une conquête à démontrer toutes les perfections d'un roi chrétien.

Que dirais-je de la conquête de Constantinople par des croisés flamands, français et vénitiens? je ne veux pas plus m'y arrêter que sur les exploits des Vandales.

Cependant, pour l'Europe, l'ordre intérieur a profité de ces émigrations armées qui l'ont soulagée, aux dépens de l'Asie, des brigandages qui la torturaient. L'autorité des rois s'est affermie partout, et surtout en France. En allégeant la servitude, qu'ils parviennent à détruire par de sages ménagements, ils se sont rendus forts par le plus beau des titres, celui des bienfaits. Les voilà bientôt délivrés du joug de ces grands vassaux, leurs insolents domestiques; de ces ducs, de ces comtes qui, en conduisant leurs écuries sous le titre de connétables ou de maréchaux, tenaient la bride à leurs maîtres eux-mêmes, et qui sous celui d'échansons leur versaient l'oubli de leur puissance et de leur dignité. La fortune, qui payait si mal le courage brillant des croisés, passa aux mains de leurs habiles fournisseurs. Plusieurs villes d'Italie,

qui s'étaient emparées de l'emploi de fournisseurs des croisades, devinrent à la fois florissantes et libres. Le mot de république, effacé du langage de l'histoire depuis dix ou douze siècles, retentit encore sur le littoral de l'Italie; mais sans la grandeur imposante que lui avaient donnée la Grèce et Rome.

Elles payèrent des guerriers et ne furent point guerrières, la discorde les agitait, les ensanglantait en les avilissant. Leur berceau fut souillé par ces proscriptions, ces meurtres et ces crimes qui accompagnèrent la chute de la république romaine.

Cependant l'Europe leur devait d'avoir reconquis le mot et quelques formes de liberté. Leur influence fut grande sur ces XIIe, XIIIe et XIVe siècles, qui, vainement calomniés par nos dédains philosophiques, furent des époques plus ou moins nébuleuses d'une renaissance politique et même littéraire.

L'architecture fut de tous les arts celui où le génie montra le plus d'indépendance et de grandeur, et s'associa le plus intimement à la pensée chrétienne. La philosophie scolastique, aujourd'hui si rebutée, prit souvent un vol hardi dans cette métaphysique qu'on a nommée transcendante. Saint Bernard ranima l'éloquence par

des traits de flamme et les élans d'une sensibilité qui touchaient encore plus parce qu'ils étaient vainement comprimés par l'austérité chrétienne. L'indépendance graduelle du tiers état va se consolider tantôt par un accord heureux avec les rois et les grands vassaux qui la protégent, et tantôt par une lutte courageuse contre la multitude des petits tyrans endurcis. Les nations se relèvent du sommeil et de l'abrutissement de l'esclavage. Dans l'Italie, des villes protégées par la suzeraineté souvent artificielle, mais toujours adroite et complaisante des saints pontifes, protégées encore plus par leurs nouvelles richesses, ici s'organisent fièrement en républiques, et là s'assurent des priviléges, premiers gages d'une liberté qui va s'étendre. Les villes commerçantes de l'Allemagne profitent de cet exemple, et sous le nom de villes anséatiques s'acheminent sagement vers une liberté moins orageuse que celle des républiques d'Italie. Enfin, la poésie, ce flambeau qui tantôt précède et tantôt suit celui de la religion même, après s'être essayé dans les chants de nos troubadours et dans les charmants fabliaux de nos trouvères, va briller d'un jour lugubre, mais imposant et sublime dans les poëmes de Dante, et d'un jour plus doux, mais plus faible, dans

les poésies où Pétrarque a réuni le double mysticisme de la religion et de l'amour chevaleresque. Boccace donne l'essor à la muse libertine, mais le goût en profite, si les mœurs en murmurent.

La guerre continuait et ne modifiait la barbarie de son exécrable droit des gens que par des échanges ou des rançons de prisonniers qui coupaient le premier anneau des chaînes de l'esclavage.

La puissance des États se balançait au point de ne plus permettre de vastes conquêtes. Mais, dans ce même temps, ou plutôt à une époque antérieure aux croisades, le chef de l'Église suivait un plan de conquêtes aussi vaste, aussi absolu que devait l'être l'empire de la foi. La suzeraineté féodale semblait n'avoir été inventée que pour créer une suzeraineté pontificale qui faisait courber la tête des rois plus bas que n'avait pu le faire le Sénat romain dans l'insolent orgueil de son triomphe. Le Vatican s'empare des foudres du Capitole. Grégoire VII prend l'allure de Jupiter Olympien; mais plus fort, plus habile et plus terrible que le roi du ciel mythologique, au lieu de lancer ses foudres au hasard et de les faire tomber indifféremment sur des palais, des cabanes ou des déserts, il en

frappe les rois les plus puissants et presque tous à la fois. Ce n'est rien encore ; le courroux du successeur de saint Pierre en fermant les portes du paradis multiplie les portes de l'enfer pour y précipiter des royaumes entiers, sans excepter les vieillards, les femmes et les enfants, auxquels il refuse l'eau du baptême, les saintes huiles de la pénitence. Jamais plus de terreur n'a plané sur le monde, et, quoiqu'elle soit fantastique, elle produit tous ses effets. Les peuples, à la vue de ces prêtres qui se voilent, de ces cierges qui s'éteignent, de ce roulement qui imite et prolonge le bruit du tonnerre, se croient arrivés à la fin du monde et tremblent devant l'ange exterminateur ; et les rois humiliés, terrassés vont chercher à Rome l'opprobre et le pardon.

Louis IX ne plia point sous cet orgueil pontifical ; son petit-fils, Philippe le Bel, le brisa en opposant au plus violent des papes, Urbain VIII, le plus violent des rois. Mais le germe des troubles religieux devait bientôt pénétrer sur le sol de la France ; ils éclatèrent dans la guerre des Albigeois, contre lesquels s'éleva une ligue inhumaine qui fut la plus sanglante profanation des croisades.

Les rois avaient trouvé un puissant moyen

de suppléer à des conquêtes devenues plus que jamais difficiles, par des mariages avec les héritières de leurs puissants et redoutables vassaux. La féodalité reçut le plus sensible échec de cette habile extension du domaine royal. Il arriva pourtant qu'elle fut fatale à la France. Louis VII, en répudiant Éléonore de Guyenne, transporta au roi d'Angleterre une dot qui formait presque la moitié de son royaume. Cette Hélène des temps féodaux alluma une guerre beaucoup plus longue et non moins désastreuse que celle de Troie. Ce fut là le principe d'une haine acharnée entre les deux premiers peuples de l'Europe, la France et l'Angleterre. En France, le XIV[e] siècle rétrograda dans son mouvement politique et littéraire; mais la chevalerie, en se régularisant, produisit, dans le cours de cet âge de dévastation, mieux que des conquérants : c'étaient des guerriers loyaux qui décorent l'histoire et font deviner quelques progrès dans la civilisation morale.

A leur tête paraît le jeune et brillant vainqueur de Poitiers. Du Guesclin va lui ravir le fruit de ses exploits. Nos désastres recommenceront bientôt. Entre tous ces guerriers l'histoire remarque un conquérant : c'est Henri V, politique habile, capitaine heureux, mais qui dés-

honore sa victoire d'Azincourt par l'exécution barbare d'innombrables prisonniers.

La mort l'arrête à Paris dans sa course triomphante, et bientôt l'orgueil anglais est châtié par les mains d'une bergère inspirée. Dunois recueille les fruits de l'enthousiasme qu'elle a répandu. Les Français redeviennent conquérants à leur tour; ils se vengent d'un long cours de brigandages désastreux, et l'héritage d'Éléonore de Guyenne rentre enfin sous leurs lois.

Mais voilà qu'un nouvel âge va commencer pour le monde. Le ciel, qui semblait le tenir en réserve, le fait éclater coup sur coup par une suite de prodiges, c'est-à-dire par des découvertes où le génie et l'audace de l'homme sont merveilleusement secondés par les bienfaits d'une providence que notre ingratitude appelle le hasard. C'est elle qui nous donne la boussole; l'homme régularise le mobile instrument; notre univers n'a plus que sous la glace des deux pôles des limites infranchissables.

Les Portugais, animés par la curiosité savante et la judicieuse ambition de leurs princes, s'élancent les premiers, et vous diriez que l'Océan, ses îles et ses ports vont devenir la conquête de ces savants et habiles navigateurs. Le télescope va bientôt ajouter aux leçons de la

boussole le secours de plusieurs milliers d'astres inconnus au monde ancien, mais surtout de Jupiter et de ses satellites.

Lorsque l'invention de la poudre à canon vient épouvanter les hommes et semble faite pour décupler les fléaux de la guerre, vous croiriez d'abord qu'une puissance malfaisante s'est mise en œuvre pour contrarier les desseins propices de Dieu sur la nouvelle société; eh bien! ces nouveaux foudres dont la main de l'homme s'est armée vont servir à détruire les innombrables châteaux de la tyrannie féodale, et, par un bienfait inattendu, rendront les batailles moins meurtrières en prévenant ces mêlées où la rage aveugle du guerrier devient plus homicide que les plus terribles instruments de mort.

La haine de la féodalité s'était tellement fortifiée en France, que Louis XI resta encore, malgré ses cages de fer et les autres inventions exécrables de sa tyrannie, cher aux bourgeois, dont il s'établit le flatteur en se nommant le compère. Quant à Ferdinand le Catholique, il put impunément dégrader le caractère noble et franc des Espagnols par l'établissement, la procédure atroce et les bûchers de l'inquisition. Grâce au bras du grand capitaine Gonsalve

de Cordoue, il avait chassé les Mores du royaume de Grenade, leur magnifique et dernier refuge. Il put poursuivre, lui et ses successeurs, un long plan d'extermination contre les restes d'un peuple si brillant dans l'histoire que poursuivait, après de si longs combats, la vengeance implacable des chrétiens.

La pensée de l'homme vient d'acquérir, par l'imprimerie, un nouvel organe qui augmente indéfiniment sa gloire, sa puissance et sa durée, et l'on pourrait presque dire, comme M. de Lamartine, un nouveau sens. Tandis qu'elle assure ainsi son avenir, la renaissance des lettres grecques et romaines la rend héritière à jamais des premières merveilles du goût, du savoir et du génie. Nous recueillons ce que nos pères ont semé il y a trois ou quatre mille ans. Nous écoutons les chants d'Homère comme si nous étions transportés aux jeux Olympiques. Nous entrons avec une jeunesse ardente, émerveillée, à l'école de Platon.

Que tous les conquérants s'humilient devant Christophe Colomb. On a inventé la boussole, la poudre à canon, l'imprimerie; on va inventer le télescope; lui il invente de loin un nouvel hémisphère. Il navigue vers ces régions inconnues avec la fermeté d'une foi que le savoir

éclaire; il brave plus que les tempêtes : c'est la fureur d'un équipage qui se croit trompé, affamé, perdu dans l'abîme des mers. Il n'a pour se défendre contre les glaives toujours levés sur sa poitrine que la merveilleuse sagacité de son esprit et l'indomptable constance de son âme. Enfin on a crié *terre!* et le monde est doublé.

L'aimable et judicieuse Isabelle, épouse de Ferdinand le Catholique, est payée de la confiance qu'elle a montrée à un homme de génie par une conquête dont l'étendue va bientôt surpasser celles d'Alexandre, des Romains et des Arabes. Cette possession ne demandera point à l'Espagne de puissantes armées ni des flottes formidables : quelques frégates et quelques centaines d'aventuriers audacieux suffiront à cette entreprise colossale.

Le monde ancien et le monde nouveau vont-ils en se communiquant sceller un lien fraternel? c'est par des flots de sang qu'il va être cimenté. Une race faible, énervée, va rencontrer, dans une poignée de vaillants hommes de rapine, des vainqueurs plus cruels encore que ses dieux et ses despotes également sanguinaires.

L'extermination précède, accompagne et suit, dans un cours interminable, des victoires à peine disputées. On ne compte plus les morts

par milliers, mais par millions. Le crime de cette race est de posséder des mines d'or et d'argent qui lui servent de vains ornements et sont inutiles à sa défense. Ceux que le fer a épargnés périssent, travailleurs faibles et torturés, dans ces mines qui font déborder sur eux l'avarice européenne. Cette passion se couvre d'un masque qui la rend plus hideuse : c'est celui d'un fanatisme de commande. Le génie de Fernand Cortès, égal à celui des grands capitaines et des grands hommes d'État, ne peut obtenir grâce pour tant de cruautés. L'indignation se satisfait plus complétement sur Pizarre et sa lâche escorte de bourreaux qui ne sont plus soldats, puisqu'ils n'ont plus rien à combattre.

Dans ce siècle où des arts nouveaux et des armes foudroyantes ne cessent d'aiguillonner l'esprit aventureux et déclarent l'empire que l'Europe doit prendre sur les autres parties du monde, Vasco de Gama, en bravant le géant du Cap des tempêtes qui a pu arrêter l'intrépidité de Barthélemi de Diaz, ouvre un autre magnifique débouché à la navigation, au commerce, à l'industrie, à la guerre. La conquête n'est encore qu'à l'état d'essai dans ce vaste empire des Indes où une civilisation amollie, un savoir concentré dans une seule caste, où une

industrie précieuse, mais tombée en état de routine, où des superstitions de tout genre qui se contrarient promettent tout à qui sait oser, combattre et régner.

Les Portugais eussent réussi à l'assujettir si le génie d'Albuquerque eût été transmis à ses successeurs, et si les Portugais n'eussent allumé les bûchers de Goa. Un jour allait venir où des marchands non moins cupides, mais plus adroits et plus savants politiques, devaient reprendre avec plus de succès l'œuvre tentée par Alexandre : renouveler l'art des Romains pour diviser et subjuguer de faibles potentats, et s'emparer presque sans effort et sans héroïsme de l'empire de Tamerlan.

L'Espagne, à peine délivrée du joug des Mores, s'est agrandie d'un nouvel hémisphère. Des héritages divers, magnifiques et accumulés, ont fait pleuvoir les sceptres dans les mains d'un jeune ambitieux plus puissant par sa politique que par sa vaillance. Charles-Quint voudrait faire revivre Charlemagne tout entier sans avoir son génie vigoureux. Mais le point central, la France, traverse et coupe ses desseins. François Ier y règne, et surpasse son rival, sinon par la fortune et la prudence, du moins par l'éclat du courage. Vainqueur à Ma-

rignan, vaincu à Pavie, il a racheté par une vaillance la honte d'une armée qui a renouvelé les lâches désordres de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. La France se passionne pour le malheur d'un roi chevalier. Le captif se joue de sa foi envers un monarque qui fausse souvent la sienne. Il écoute à son tour les conseils de la politique, et Charles-Quint se sent puissamment arrêté dans ses projets de monarchie universelle. Un autre adversaire s'était élevé contre Charles-Quint dans l'Allemagne; c'était un moine plein de fougue et de génie, d'une volonté égale à celle des plus fiers conquérants. La voix de Luther s'est fait entendre à plusieurs princes du nord de l'Allemagne qui, après s'être rendus indépendants du pape, voudraient bien l'être de l'empereur lui-même. Charles-Quint les terrasse, et après avoir fait ses prisonniers un roi de France et un pape, il charge de fers un électeur et un landgrave; bientôt ceux-ci trouvent un vengeur dans un prince protestant que favorise la victoire; et, à son tour, dans les gorges du Tyrol, il est sur le point de devenir le prisonnier de son heureux vassal, Maurice de Saxe : il a manqué son rôle de conquérant. Consumé d'ennuis, de doutes et de regrets, il abdique et meurt dans un cloître

avec une religion douteuse et une philosophie peu ferme.

Son fils, Philippe II, lui succède; c'est Tartufe couronné, ou plutôt c'est Tibère armé d'un chapelet. Le palais de l'Escurial lui tient lieu de Caprée; il cimente par le sang le despotisme dont il hérite. Il n'est ni roi ni peuple qui ne doive trembler quand il est en oraison. Conquérant sédentaire, il remue tout par son immobilité tracassière. Il multiplie les champs de bataille sans en voir jamais la fumée, et couvre sa peur de dignité royale. Les trésors du nouveau monde lui servent à payer des juges, des délateurs et des bourreaux dans les Pays-Bas. Le duc d'Albe est aussi passionné pour le spectacle des échafauds que le roi son maître l'est pour le spectacle des bûchers et des *auto-da-fé*, dont il veut faire le passe-temps chéri de sa famille et de sa cour. Tandis que dans les Pays-Bas il punit la révolte en tyran impitoyable, il la répand et la soudoie chez tous ses ennemis, c'est-à-dire chez tous ses voisins; mais c'est surtout en France que ce défenseur de la foi catholique fait pleuvoir l'or et l'argent du Mexique et du Pérou pour armer contre leur roi toute espèce de moines et de prédicateurs forcenés, et tous ceux des sei-

gneurs et des bourgeois dont les mains portent encore les traces du sang versé dans la Saint-Barthélemy. Tous ceux qu'il soupçonne, fût-ce son aimable épouse Isabelle de France, fût-ce son fils don Carlos, fût-ce son frère don Juan d'Autriche, le héros de Lépante, doivent mourir par ses ordres. Les courses barbares des Gengis et des Tamerlan ont sans doute été plus désastreuses, mais inspirent moins d'horreur que le repos de Philippe II.

Les guerres de religion, fléau qui ne fait que des apparitions éphémères et peu aperçues dans l'histoire ancienne, ravagent à la fois la France, les Pays-Bas, l'Allemagne et bientôt l'Angleterre. Dans ce dernier royaume, c'est le plus capricieux des despotes, Henri VIII, qui a créé la révolution religieuse. Le tyran opère la réforme, en suivant les conseils de sa fougueuse passion pour Anne de Boulen, qu'il va épouser pour la conduire ensuite à l'échafaud. Partout la politique artificieuse et sombre des cours et les fureurs des mécontents se sont emparées de cette arme nouvelle. D'interminables combats se livrent, et c'est la partie la moins désolante de ce tableau que remplissent avec plus d'horreur les proscriptions, les bûchers et les vastes massacres, tels que celui de la Saint-Barthélemy et celui que les catholiques

irlandais ont consommé en Irlande, et qu'ils ont expié par une oppression de deux siècles. Tel est le caractère des guerres de religion, les plus atroces de toutes les guerres civiles, que le sang versé dans les combats y compte pour peu de chose auprès du sang versé sur les échafauds, soit dans les massacres partiels, soit dans les massacres vastement collectifs, tels que celui des matines de Paris et celui des protestants par les catholiques d'Irlande. Je mentionne à regret ce dernier, car jamais le crime d'une multitude fanatique ne fut expié par une plus longue et plus inhumaine oppression de tout un peuple. Du sein de ces guerres civiles s'élèvent deux héros, Henri IV et Gustave-Adolphe.

Rien ne peut mieux distraire l'esprit de ce funèbre tableau qu'un coup d'œil jeté sur Henri IV, qui fait parmi nous le dénoûment malheureusement incomplet des guerres de religion. C'est un conquérant dans le genre d'Alfred le Grand et de Gustave Vasa; comme eux il a conquis son royaume, mais à travers les plus grandes difficultés qui puissent déconcerter la vaillance et le génie. Il ne s'agit point ici de terminer tout par une bataille comme celle d'Hastings, qui livra l'Angleterre à Guillaume

le Conquérant. Il faut qu'avec une poignée de gentilshommes, restes échappés à tant de combats, à plusieurs défaites et aux plus atroces des massacres, il faut que sans argent, avec une troupe de soldats mercenaires et aventuriers, il combatte une armée royale composée de gentilshommes, auxquels la dissolution de la cour a laissé toute leur vaillance, et radieux encore des victoires de Jarnac et de Moncontour. Mais voici de plus grandes difficultés : il doit se défendre à la fois contre les artifices et la scélératesse de Catherine de Médicis, et l'escadron volant de ses filles d'honneur, ministres séduisants de ses plus habiles corruptions, contre les anathèmes de la cour de Rome et la crédulité fanatique des curés et des bourgeois de Paris, l'ambition furieuse des princes lorrains qui semblent toucher au trône, et enfin contre l'or de l'Espagne qu'on croirait suffisant pour acheter un royaume plongé dans l'anarchie, la misère et le délire superstitieux. Il trouve d'excellentes armes dans la vivacité et la justesse de son esprit; mais sa plus grande puissance est dans son cœur. C'est lui qui inspire au jeune Béarnais, à ce Basque léger, à cet enfant des montagnes, cette valeur de tous les moments qui n'a pu être surpassée

même dans les guerres héroïques dont nous sortons; c'est lui qui donne à son esprit si fécond en saillies ce charme pénétrant qui invite à les redire au bout de plusieurs siècles; c'est lui qui lui conserve des amis éprouvés, lui en gagne de nouveaux parmi des catholiques fidèles et jusque dans le haut clergé; c'est lui enfin qui le rend le médiateur suprême de deux partis jusque-là si furieux et qui prouve que la plus sûre des séductions est la magnanimité. C'est ainsi que ce prince, soldat voué dès son adolescence à toutes les fatigues, à toutes les épreuves de la guerre, parvint à réaliser l'œuvre de tolérance tentée avec génie, mais sans succès par le chancelier de L'Hôpital. Il n'a que ce genre de défaut qui est compatible avec les plus hautes qualités de l'âme. C'est le seul monarque qui ait fait aimer au peuple l'une de ses maîtresses, le seul qui ait laissé un ami dont le nom se joint toujours au sien, le seul qui en soulageant les misères du peuple ait laissé un trésor bien garni et une agriculture florissante, source de richesses plus sûre que les mines du Potose; enfin le seul guerrier heureux qui ait conçu l'entreprise de l'équilibre de l'Europe et le rêve de la paix universelle. Avec tous les dons qui attirent la popula-

rité, il n'en a obtenu qu'une tardive, mais elle traverse tous les siècles.

Gustave-Adolphe ne s'offre pas avec moins de grandeurs historiques dans la guerre civile et religieuse de l'Allemagne, qu'on a nommée la guerre de Trente ans. C'est ce héros dans lequel la religion réformée voit son Louis IX et dont les armes furent plus brillantes et plus heureuses. Il présente un ensemble de vertus que la guerre fait éclater dans tout leur lustre et qu'elle n'obscurcira jamais. Il traverse l'Allemagne comme un conquérant, mais en porte-t-il le caractère? Il ne rappelle ceux de l'antiquité que par la rapidité et l'éclat de ses victoires, et par la puissance de génie avec laquelle il change et perfectionne l'art de la guerre; mais il n'est guidé que par un motif religieux et par sa noble sympathie pour les protestants opprimés. Si la mort ne l'eût arrêté dans sa dernière victoire, il pouvait sans doute s'emparer de Vienne et déposséder l'indolent et perfide empereur que la flatterie appelle César; mais lui eût-il succédé? en avait-il la pensée et le pouvoir? c'est ce que l'histoire ne saurait dire. C'était s'élever bien haut pour un monarque pauvre, stipendié par la cour de France, et dans lequel le cardinal de Richelieu

se flattait de voir son instrument. Sa mort calme les alarmes de l'empereur et de la chrétienté catholique. Les héros formés à son école soutiennent l'honneur des armes suédoises, mais la maison autrichienne d'Espagne est venue au secours de la branche autrichienne d'Allemagne. C'est le cardinal de Richelieu qui va par sa politique dominer sur cette scène sanglante, mais il ne lui est pas donné de la terminer. Sa destinée est de jeter les fondements d'un grand règne, d'un grand siècle, mais il semble que la Providence, en lui refusant l'honneur d'une paix glorieuse, ait voulu le punir des inexorables cruautés de sa politique. Les peuples harassés et décimés par la guerre de Trente ans, et travaillés par la noble émulation de tous les genres de gloire que la civilisation nouvelle vient d'ouvrir, soupirent après la paix. La France a droit de la dicter; déjà les armes des Guébriant, des d'Harcourt, des Praslin, des Gassion et surtout celles des Turenne et des Condé, l'ont élevée à un rang qui menace la fatale prépondérance de l'Autriche et qui va commencer la sienne.

Cependant il s'est fait grand jour en Europe dans les lettres, les sciences, dans la philosophie, la morale et l'éloquence religieuse.

Grand jour! ah! voilà un mot bien disproportionné à la débilité de notre intelligence et aux lents progrès de la civilisation. Le midi diffère pour tous les peuples, et quand il brille sur quelques montagnes, où bientôt des nuages de la politique, de l'ambition, et les croyances superstitieuses viennent l'offusquer, il fait encore nuit dans les plaines. L'Italie a donné le signal et c'est elle qui, par le génie de l'Arioste, du Tasse, de Michel-Ange, de Raphaël, du Dominiquin, de Bramante, de Palladio, nous transmet en l'agrandissant l'héritage de la Grèce et de Rome. L'Espagne ne tarde pas à y répondre par le génie remarquable, mais moins heureux des Lopez de Véga, des Caldéron, des Cervantes et des Murillo, et se fait jour à travers les soupiraux de l'inquisition et les sombres artifices de Philippe II. La France, qui aime à s'arrêter dans la grâce et la naïveté de son langage, dans la galanterie passionnée de ses troubadours et la malice piquante de ses trouvères, fait un effort plus lent, mais c'est pour arriver à un éclat prodigieux; Descartes, Bossuet, Corneille et Molière auraient mérité chacun de donner leur nom au grand siècle qui porte celui de Louis XIV. Vous croiriez ce siècle timide, parce qu'il décèle l'esprit d'imitation;

mais tout ce qu'il imite, il l'agrandit et le surpasse, et le mot de perfection ou du moins de perfection relative, ne semble pas trop superbe quand on l'applique à Racine. La foule des grands noms m'embarrasse dans les lettres, les sciences et les arts. Je n'ose ni les mentionner avec une appréciation détaillée et sentie, ni les reléguer dans une sèche et ingrate nomenclature.

Rentrons dans l'ordre politique. Ici le tableau devient si vaste que je suis obligé de me borner aux aperçus les plus rapides et de ne m'attacher qu'aux faits qui se rapportent à mon résumé historique sur les conquérants.

Le traité de Westphalie était une machine si compliquée qu'elle ne devait pas tarder à se rompre, et cependant il y eut toujours une tendance européenne pour revenir à cet équilibre. Ainsi se manifestait la crainte des invasions et l'horreur des conquêtes. Pendant deux siècles elles se restreignent, se réduisent souvent à de faibles proportions; elles n'en coûtent pas moins des guerres longues et sanglantes dans lesquelles toutes les cours s'entraînent les unes les autres sans consulter leurs intérêts ni leurs vrais besoins. Les monarques les plus ambitieux, ceux même qui commandent aux

généraux les plus renommés, les plus doués du génie de la guerre, ceux mêmes qui le possèdent n'obtiennent que de faibles résultats des efforts les plus héroïques de leurs armées. Un règne de soixante-dix-sept ans, une politique habile, un concours inouï d'hommes supérieurs dans tous les arts de la guerre et de la paix, le culte presque idolâtre d'une nation qui s'éblouit d'elle-même et de son monarque, ne peuvent procurer à Louis XIV que trois belles provinces achetées par trois guerres, où l'Europe presque entière intervient et depuis expiées par des revers et des malheurs accablants. Bossuet, qui dans ses oraisons funèbres s'élève souvent au sommet de l'éloquence historique, cède pourtant à une sorte de fatalisme religieux qui lui permet peu de distinguer la justice ou l'injustice des triomphes qu'il célèbre.

L'histoire, plus sévère que lui, doit reconnaître que toutes les guerres offensives de Louis XIV, mais par-dessus tout celle qui s'annonça par la conquête manquée de la Hollande, portèrent le sceau de l'iniquité, et cette dernière celui d'une vengeance vaniteuse et inhumaine. La gloire de nos Turenne, de nos Condé, de nos Luxembourg, de nos Catinat, de nos Créqui, de nos Vendôme, de nos Berwick et

de nos Villars, n'en peut souffrir aucune atteinte. Ils ne dirigeaient point la diplomatie, mais les armées, et ils y montrèrent tout ce que peut la valeur française subordonnée à la discipline, enflammée par l'enthousiasme et illuminée de génie.

J'ai trop aimé la guerre, a dit Louis XIV mourant, et cet aveu semble le grandir. Il avait senti dans la guerre de la succession d'Espagne que la Providence avait voulu le châtier de son orgueil et non le terrasser. La religion, soit au commencement, soit dans le cours des malheurs de sa vieillesse, lui avait adressé de tels avertissements par l'organe de l'auteur du *Télémaque* et de Massillon.

Je vais maintenant chercher hors de ma patrie les conquérants qui agitèrent le XVIII[e] siècle, et à leur tête je rencontre Charles XII. Il s'annonça comme l'Alexandre du Nord et il en fut le Pyrrhus. Tout est prodigieux et tout inspire le plus profond intérêt dans le premier effort de ses armes. Quand on lit le récit de la bataille de Nerva, on croit relire celui de la bataille de Marathon. C'est une même discipline savante, une même impétuosité victorieuse. Il triomphe de la ligue de trois monarques qui ont voulu écraser sa jeunesse pour partager ses

États. Il semble qu'on y voie le modèle de la ligue fatalement plus heureuse, qui depuis s'est partagé la Pologne. Il poursuit sa vengeance; et qui l'en peut blâmer? Devait-il attendre un second et puissant effort de la Russie, du Danemark et de l'électeur de Saxe, roi de Pologne? Chaque pas qu'il fait en poursuivant ses ennemis vaincus est marqué par la victoire et par la magnanimité. Il ne s'adjuge point la Pologne qu'il a conquise, il la donne à un noble Polonais que le ciel semble avoir choisi pour en faire le bonheur, tant il orne de qualités aimables et judicieuses une bonté instinctive et raisonnée, qui fait le premier charme et la gloire la plus assurée des monarques. Là s'arrêtent la prudence et les heureuses destinées de Charles XII. C'est un Empire naissant et déjà immense dont il veut faire ou la conquête ou le don. Mais cet Empire est défendu par des déserts glacés et par un grand homme; c'est le czar Pierre Ier qui va partout empruntant des leçons et qui a profité de celle même de sa défaite à Nerva. Charles XII, le héros de la Suède, va en recevoir une cruelle au champ de Pultava; il survit en fugitif à son armée. Le malheur, qui achève l'éducation des grands hommes, enlève à celui-ci toute pru-

dence et n'en fait que le plus brillant des hommes d'un courage aveugle et forcené. Dès qu'il est sorti des liens de l'hospitalité ottomane, qu'il a reconnue par un exploit extravagant, il s'abandonne à un délire belliqueux qui lui fait perdre ses trois plus belles provinces et le rend tellement le fléau de son peuple, que la Suède est loin de le pleurer, lorsqu'une balle partie, on ne sait de quel camp, termine ses brillants et orageux destins. Heureuse la France, si la leçon écrite sur les tristes bouleaux de Pultava eût été comprise par un grand homme plus armé de génie, et qui conduisait dans ces déserts, non plus dix mille Suédois, mais trois cent mille Français grossis par un flot d'infidèles alliés!

L'esprit belliqueux s'était fort abattu en France par les longs revers de la guerre de la succession d'Espagne; depuis, sous la régence du duc d'Orléans, il s'était dissipé tantôt dans les plaisirs d'un libertinage qui devenait par degrés systématique et raisonneur, tantôt dans les folies financières du système de Law, funeste éveil d'une cupidité déshonorante et dont le résultat était d'amener la banqueroute que les guerres et le faste de Louis XIV avaient rendue inévitable; depuis il s'était sagement

calmé sous la circonspecte administration du cardinal de Fleury. Quoique le système pacifique en parût être la base, une guerre aussi courte qu'heureuse avait eu pour résultat d'annexer la Lorraine aux belles conquêtes de Louis XIV, de Richelieu et de Henri IV. Une occasion fatale amena le réveil de l'esprit d'invasion et de conquêtes, à la mort de l'empereur Charles VI. Tout fermenta dans les cours pour ravir à sa jeune et noble héritière des États dont ces mêmes cours lui avaient garanti la possession. Depuis la ligue de Cambrai sous Louis XII contre la puissance vénitienne, la politique ne rêvait plus que traités de partage. Les monarques impuissants pour remplir par eux-mêmes le rôle de conquérants, aimaient à s'en partager les fatigues, les bénéfices et l'iniquité. Mais dans cette guerre contre une orpheline parut un prince animé de toute l'ardeur, de tout le génie des conquérants, et qui en masquait l'ambition sous un dehors philosophique qui commençait à devenir à la mode; c'était Frédéric II, roi de Prusse. Sa puissance était trop disproportionnée à celle des grands États de l'Europe pour qu'il pût espérer même de monter à leur niveau. Jamais l'Europe ne fut plus longtemps en feu; jamais plus de batailles

sanglantes ne furent livrées que pour la conquête et la conservation de la Silésie, restée le gage unique des exploits de ce nouveau César qui apparaissait dans le monde. La France se ligua d'abord avec lui dans une guerre générale qui dura huit ans, et où elle recueillit, sous le maréchal de Saxe, les stériles lauriers de Fontenoy, de Rocoux et de Lawfeld, qui rachetaient fort peu les revers maritimes que lui fit essuyer l'Angleterre. Bientôt elle commit la faute grossière en politique de se liguer avec l'Autriche, pour ravir à ce même Frédéric cette faible conquête, où elle l'avait aidé par une alliance immorale contre une jeune reine douée d'un ferme courage. Tout fut désastre et même honte pour la France dans cette guerre de Sept ans.

Les hommes de guerre ont souvent considéré le grand Frédéric comme un précurseur de Napoléon et comme son premier modèle dans la stratégie. Celui-ci semble en effet avoir emprunté de lui l'art de transporter ses champs de bataille à de longues distances, où l'ennemi ne pouvait l'attendre. La fortune et la position de l'un et de l'autre furent si différentes qu'il faut restreindre le parallèle à un petit nombre de traits qui indiquent quelque ressemblance.

Napoléon eut en génie ce que Frédéric avait en esprit; tous deux faisaient une profession trop ouverte d'estimer peu les hommes, et tous deux étaient insatiables de leurs louanges. L'un alla jusqu'aux fanfaronnades du scepticisme et de l'incrédulité; l'autre, sans être animé d'un zèle religieux profondément senti, ranima la foi éteinte chez un grand peuple. L'avantage immense de Frédéric sur Napoléon, c'est qu'il sut jouir de sa gloire dans un sage repos.

La guerre de Sept ans avait humilié la France, et la bataille de Rosbach avait rappelé les blessures faites à son honneur par celles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. Elle avait assuré, grâce au génie du premier ministre Pitt, l'empire des mers à l'Angleterre. La Russie s'était à peine ouvert par la fondation de Saint-Pétersbourg une fenêtre sur l'Europe, que déjà l'on considérait avec effroi les proportions gigantesques de cet Empire. Une nouvelle Sémiramis y régnait qui, après avoir imité le crime de la première, brûlait de l'égaler en grandeur.

Cependant une puissance nouvelle s'était élevée en Europe et décelait l'ambition de planer sur le monde; c'était celle de la philosophie. Le christianisme, même en améliorant la condition humaine et en portant plus haut

ses espérances, avait paru d'abord traiter avec une superbe indifférence les intérêts terrestres; la philosophie naissante éleva sa voix pardessus celle de tous les législateurs, sans en excepter le législateur divin. Dans l'ordre intellectuel et moral, Voltaire fut un conquérant; et quelque génie qu'eussent ses concurrents, Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau, quelque opposition même qu'il y eût sur plusieurs points entre leurs doctrines et les siennes, ils ne parurent que ses brillants auxiliaires. C'était par sa prodigieuse activité et la fécondité non moins merveilleuse de ses ressources qu'il fondait un empire dont nous avons vu les magiques espérances, la réalisation politique, les erreurs, les désordres, mais qui aujourd'hui réglé avec plus de sagesse et moins d'orgueil, est encore une des premières lumières du monde, et qui pénètre par degré dans toutes les législations des peuples. Voltaire, entre tous les philosophes, fut celui qui déclama le plus vivement et sous les cadres les plus divers contre les fléaux de la guerre et des conquêtes. Ce fut un thème à la mode dans l'école philosophique. Et pourtant elle contribua beaucoup à allumer une guerre nouvelle sous un nouveau règne, celui de Louis XVI; c'était celle de l'in-

dépendance de l'Amérique. Le mot de liberté avait pénétré fort avant dans les cœurs et commençait à prendre une extension inquiétante pour l'ordre politique des cours. La guerre d'Amérique fut, contre l'intention du gouvernement, une véritable guerre de propagande libérale; ainsi qu'on avait vu au XVI[e] siècle des guerres de propagandes religieuses, où les intérêts politiques étaient subordonnés et même sacrifiés.

Quelques années avant cette guerre généreuse et chevaleresque au nom de la liberté, un acte plus odieux qu'une conquête, le premier partage de la Pologne s'était consommé en Europe sous la triple sanction de la religion, de la politique et de la philosophie même. Disons tout : la philosophie s'en était rendue complice par l'organe de celui qu'elle regardait comme son pontife suprême, par celui de Voltaire. Il avait suffi à Catherine II pour le persuader, de lui présenter une invasion lâchement combinée comme un triomphe de la tolérance. Plus éclairée et plus indépendante aujourd'hui, si elle condamne avec une juste sévérité le rôle de conquérant, malgré l'éclat de l'héroïsme et du génie, elle doit frapper d'anathème le conquérant divisé en trois personnes,

en trois grandes puissances, qui se mettent par la simultanéité de leurs efforts à l'abri de tout danger et même de tout combat sérieux. Ce qu'il y a de plus odieux dans la conquête, c'est le long artifice par lequel elle est souvent préparée. On flatte, on alimente, on soudoie l'anarchie jusqu'à ce qu'elle se soit rendue assez formidable pour servir de prétexte à une invasion qui l'étouffera et la remplacera par un autre fléau plus vivace et plus abrutissant, le despotisme. Quand on ne peut agir sur les peuples, on agit sur les cours.

De nouveaux germes de guerres se présentaient à la fois dans un siècle qui aspirait à les éteindre. D'un côté, de la part des cours, guerres d'envahissements et de partages, ligues du fort contre le faible et démembrement de la Pologne; et d'un autre côté, ligues des peuples ou du moins de l'opinion qui les représentait contre les actes violents et despotiques des cours, et bientôt contre les cours elles-mêmes. Voilà les deux principes opposés que la révolution française fit éclater dans le conflit le plus ardent et le plus terrible qui ait troublé le monde. L'Assemblée constituante, fidèle aux principes qu'avaient amenés son règne, avait déclaré avec un peu de faste philosophique que

la France renonçait aux conquêtes. Mais elle était loin de renoncer à une ardente propagation de ses doctrines formidables pour tous les monarques absolus. Or, tous ceux de l'Europe jouissaient de cette autorité, à l'exception du roi d'Angleterre. Le plus éloquent et le plus fougueux détracteur de la révolution française avait dit que la France, livrée à l'anarchie, laissait un grand vide sur la carte de l'Europe ; et Mirabeau avait répondu d'une voix plus prophétique que ce vide était un volcan. Les rois, tout à la fois terrifiés et ambitieux, voulaient d'un côté étouffer ce volcan à sa naissance, et de l'autre s'y former de nouvelles provinces suivant les convenances des plus voisins et des plus forts. Voilà ce qui donna naissance à la fameuse déclaration de Pilnitz, qui ne fut peut-être d'abord qu'une menace ou du moins qu'un projet faiblement ébauché. L'empereur Léopold II, l'un des deux signataires du traité, était non-seulement un prince fort pacifique, mais un adepte réservé des principes de la philosophie. Quant au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, c'était un prince d'un esprit étroit et d'une exaltation mobile, qui se portait tantôt sur des idées ambitieuses ou chevaleresques, tantôt dans les rêveries de l'illumi-

nisme, pour se perdre bientôt dans les voluptés. La guerre pouvait s'éviter encore s'il eût été possible que la révolution se modérât dans son incandescence. L'invasion tentée témérairement par le roi de Prusse dans les plaines de la Champagne et faiblement secondée par l'Autriche, apprit au monde, d'un côté, jusqu'à quel degré de violence, de cruauté et de délire peuvent se porter les vengeances révolutionnaires, et de l'autre, jusqu'à quel sublime élan de courage elles peuvent s'élever.

Nos généraux, usant du droit très-légitime de représailles, firent d'importantes conquêtes sans avoir ni l'ambition ni le caractère de conquérants.

Il est vrai que Bonaparte, le plus brillant de tous, semblait appelé à la fois à ce rôle par la nature et par la fortune; mais, jusqu'à l'époque où je suis parvenu, ou du moins jusqu'à celle que j'atteindrai bientôt, il avait eu à défendre sa patrie contre deux coalitions formidables. Il avait évité de prendre Rome, et s'était arrêté sur la route de Vienne pour dicter une paix funeste, il est vrai, pour la république vénitienne, mais fort modérée pour l'Autriche, après toutes les défaites dont lui et le général Moreau l'avaient accablée. Il avait voulu, pour la seconde, termi-

ner la guerre dans le moment même où, maître des forces de la France, il pouvait déjà tracer le plan de ses victoires nouvelles. C'était sous deux autres aspects : celui d'administrateur habile et ferme, et celui de législateur profondément judicieux, qu'il réclamait de nouveaux titres à l'admiration et à la reconnaissance de sa patrie. Il ne put résister ni à sa nature, ni à la fortune qui le précipitaient dans ce rôle terrible. J'ai pensé que ce résumé historique sur les conquérants ne serait pas inutile pour en déterminer le caractère et les applications.

L'impassibilité de l'historien ne peut être continue; plus il comprime sa conscience, plus il révolte ou opprime la conscience publique. Une larme de pitié qu'il laisse tomber, un cri d'indignation qui lui échappe, deviennent un soulagement pour ses lecteurs. Je dois être juge et par conséquent impassible, dit l'historien. Je lui dirai : Commencez par être homme.

L'horreur du crime se grave, dit-on, d'elle-même; elle naît spontanément avec une force invincible. N'en croyez rien, s'il s'agit de crimes politiques, civiques ou religieux, et surtout s'il s'agit de ces attentats héroïques contre l'humanité auxquels on prostitue la gloire. Pour les uns, on invoque la raison d'État; pour les

autres, le salut public tel qu'on l'invoquait en 1793; pour ceux-ci, le zèle de la maison de Dieu, et pour les autres, la gloire d'un grand peuple. L'historien qui se laisse éblouir n'est point vil, mais plus pernicieux peut-être que celui qui se laisse gagner. L'esprit de servitude se trahit de lui-même; il fait peu de prosélytes parce qu'il ne lui est pas donné d'arriver jusqu'à l'éloquence. L'écrivain qui cède à une admiration irréfléchie peut être éloquent, ou du moins spécieux, parce qu'il emprunte et fait parler les passions de son héros. Il s'extasie sur des qualités brillantes et presque merveilleuses par leur réunion. Il les fait ressortir jusque dans des détails qu'il colore avec séduction parce qu'il est séduit lui-même, et perd ainsi la force d'en condamner l'usage et les résultats.

Les conquérants ne font que de rares apparitions dans l'histoire moderne. Entre ceux qui ont tenté ce rôle difficile, les uns l'ont expié par des désastres cruels, et les autres, si on en excepte Charlemagne, ont échoué dans l'ensemble grandiose de leurs projets, ou n'ont réussi qu'à enlever quelques provinces lorsqu'ils croyaient ranger des royaumes entiers ou l'Europe même sous leurs lois.

Force et ruse, voilà ce qui suffit à des conquérants barbares, et la nature ne les a point refusées aux bêtes féroces dont ils se rendent les émules. Profondeur de desseins, art de tromper les rois, les cabinets les plus habiles, de séduire et d'entraîner les armées et les peuples, courage réfléchi, ménagé à propos, et qui redouble avec le danger; volonté indomptable et reconnue pour telle; voilà les dons que le ciel réunit sur la tête de ceux qu'il veut éprouver ou perdre, et par lesquels il veut châtier les nations. Quant à l'esprit de conquête, s'il n'est point inhérent à notre nature, il l'est du moins à nos sociétés politiques. Il règne surtout dans le parlement britannique; il domine dans les États-Unis d'Amérique et dans le cabinet de Saint-Pétersbourg. N'est-il pas singulier de le voir agiter à la fois trois puissances dont la constitution politique est si contrastante; ici l'aristocratie dans tout son orgueil, dans ses combinaisons les plus vastes, les plus souples et les plus hardies, et là la démocratie dans son essor le plus exagéré, et plus loin le despotisme dans sa crudité et dans l'épaisseur de ses ténèbres. L'ambition de ces trois puissances n'est pas médiocre.

L'Angleterre aspire à la domination politique

du continent, et déjà, par l'entremise de ses flottes et de ses marchands, elle a subjugué un vaste empire qui a échappé aux exploits d'Alexandre.

La république fédérale des États-Unis regarde l'Amérique tout entière, c'est-à-dire la moitié du monde, comme son domaine. Quant à la Russie, elle se sent à l'étroit; elle étouffe dans les déserts glacés d'un empire qui comprend le quart du globe habité. Elle ne peut plus respirer que sous le ciel favorisé de Constantinople, et dans ce port qui semble promettre la domination universelle.

Ces trois ambitions sont heureusement rivales, et de plus, on peut leur opposer la France, qui obtiendra le droit et la force d'un suprême arbitre, tant qu'elle ne sera pas possédée de l'esprit de conquête. On peut leur opposer enfin l'essor de ce mouvement industriel qui sera sur ce point l'auxiliaire du mouvement philosophique, quoique leur première direction diffère beaucoup de grandeur et de générosité.

Il est un moyen de conquête aussi perfide que commode qui occupe et séduit la politique des cabinets depuis les trois partages de la Pologne. J'ai dit qu'il est commode, parce qu'il est appuyé de l'invasion subite commise par

trois États puissants, qui permet peu la résistance et les combats. J'ai dit qu'il est perfide parce qu'il suscite et alimente l'anarchie pour l'étouffer par la servitude. Comme il est sans danger, du moins immédiat, il est sans gloire; il n'excite point la réprobation soudaine que soulève l'orgueil d'un conquérant unique. Comme toute autre conquête, le partage inique d'un état populeux et fier de ses souvenirs pourrait, non pas se légitimer, mais se consolider par le bonheur relatif des provinces démembrées. Mais souvent la crainte qui s'attache à une possession injuste détruit les conseils de la prudence, de l'équité, de l'honneur.

Il est hors de doute que ce partage ait été rêvé et même tracé pour la France lors de notre révolution et de ses progrès terribles. A peine les étrangers ont-ils mis le pied sur ce territoire ouvert à leur ambition, que de toute part, suivant la prédiction de Mirabeau, ce vide s'est montré le cratère d'un volcan dont les flammes ont atteint, jusque dans leurs États, jusque sur leurs trônes, d'imprudents agresseurs.

On peut voir maintenant le but de ce chapitre. Prêt à juger, à condamner souvent un conquérant dont les souvenirs sont devenus plus chers à la nation à mesure que notre orgueil mi-

litaire, et surtout politique, a reçu de plus profondes blessures, j'ai voulu m'armer de toute l'impartialité de l'histoire et de sa morale inflexible. Je n'absoudrai aucun calcul de l'ambition, soit chez nous, soit chez nos voisins, alors nos ennemis.

Un héros s'est élevé en France; il semble sortir des proportions et même des caractères de l'histoire moderne. Jusqu'à présent je n'ai point eu à le dépeindre comme un conquérant; s'il en décèle l'orgueil et le génie, il n'en a encore ni l'égoïsme ni les illusions désastreuses. Il a tout fait pour sa patrie, et il reste comme guerrier dans la catégorie des Épaminondas, des Scipion, des Annibal. Comme législateur, il s'élèverait encore plus haut s'il n'avait sacrifié à l'ordre qu'il parvint à rétablir, jusqu'aux premiers principes de cette liberté dont il est le fils et dont il s'est montré le vengeur. Va-t-il grandir ou diminuer aux yeux de l'histoire par l'accumulation de ses nouveaux triomphes?

Le sens figuré que l'on donne aujourd'hui au mot de conquête est le seul que puissent avouer la religion, la morale et la vraie politique. Conquêtes du génie, conquêtes du savoir, conquêtes de la civilisation, des arts, de l'industrie, de l'humanité; conquêtes de la foi;

enfin, conquêtes de la liberté, par des moyens dignes d'elle; voilà les mobiles, les labeurs patients et les titres de gloire promis à cette génération fortifiée par tant d'épreuves, éclairée par tant de malheurs. Nous sommes tous des soldats dans ces armées inoffensives, dans ces tribus conquérantes qui se donnent la main et marchent au même but par des routes diverses. C'est le travail d'une fourmilière, dira quelque sceptique avec dédain; mais d'une fourmilière qui marche suivant l'ordre du Dieu de qui elle a reçu les dons de la pensée et de l'amour.

CHAPITRE II.

EXPÉDITION DE SAINT-DOMINGUE DE 1802 A 1803.

SOMMAIRE.

Le nègre Toussaint-Louverture avait habilement tiré la colonie de Saint-Domingue de ses cendres. — Le travail libre prospérait sous ses lois sévères. — Il ne s'abstenait pas de quelques égards pour la métropole, et avait envoyé ses fils à Paris. — Le Premier Consul, au lieu de s'en servir comme d'un instrument de réorganisation, forme après le traité d'Amiens une grande expédition pour faire rentrer la colonie sous les lois de la métropole. — L'amiral Villaret-Joyeuse s'empare de la ville du Cap après un incendie dont il arrête les progrès et le massacre de plusieurs blancs. — L'amiral Latouche-Tréville s'empare de Port-au-Prince sans coup férir. — L'insurrection éclate de tous côtés. — Elle est réprimée dans plusieurs combats. — Cruauté du chef noir Dessalines. — Toussaint-Louverture repousse les conditions de paix qui lui sont offertes et ses fils veulent le suivre. — Soumission apparente de tous les chefs. — Mais l'armée victorieuse résiste mal à l'ardeur et à l'insalubrité du climat. — La fièvre jaune se déclare et enlève en deux mois les deux tiers de l'armée. — Toussaint-Louverture, de qui l'on craint une trahison, est arrêté par un odieux guet-apens. — Sa mort en France. — Le capitaine général Leclerc meurt de la fièvre jaune ainsi que M. Bénézech, vingt généraux, etc. — Le général Rochambeau exerce des rigueurs inutiles. — Saint-Domingue est abandonnée. — La flotte rentre dans nos ports.

Il était un grief récent que l'opinion exprimait, il est vrai, faiblement contre l'Empereur. C'était la fatale expédition de Saint-Domingue.

Elle entre dans les actes du Consulat ; mais j'ai différé d'en parler, parce que ce lamentable épisode eût distrait le lecteur de la conspiration de George, compliquée avec la création de l'Empire. Il est triste pour l'historien, prêt à décrire une longue carrière de triomphes, d'avoir à raconter un désastre, et ceci lui rappelle que sa tâche ne se terminera pas sans qu'il ait à exposer des désastres beaucoup plus graves, qui emporteront l'Empereur et l'Empire.

La colonie de Saint-Domingue si riche, je n'ose dire si florissante, puisque l'esclavage y régnait, sortait depuis quatre ou cinq ans de ses ruines à la voix d'un Spartacus nègre, à qui ne manquait pas le génie civilisateur. C'était Toussaint-Louverture. Sa haute intelligence et quelque renommée militaire lui avaient assigné un rang élevé, qui fut bientôt un rang suprême entre tous les chefs de la révolte de cette jacquerie africaine. A des actes de vengeance il avait entremêlé quelques actes d'humanité. Le Premier Consul devint pour lui l'objet d'une émulation hardie, qui ne fut pas excessivement présomptueuse, si l'on en juge par les difficultés de son entreprise et les résultats qu'il obtint. Il s'agissait de ramener au frein de la

discipline, à l'humanité et même au travail des bandes sauvages, toutes fumantes encore du sang de leurs maîtres. Il y parvint sans l'appui de la métropole et en repoussant avec une fierté intraitable le secours des Anglais.

Son premier bonheur, ou plutôt son mérite éminent, fut de se subordonner des compagnons, dont la vaillance avait pu égaler la sienne. Dans des guerres de ce genre et chez des barbares ivres de vengeance, ce n'est pas seulement par la valeur, c'est souvent par la férocité que l'on monte au moins pour quelque temps à la domination suprême. A ce dernier titre Dessalines devait l'emporter. C'était un type du caractère africain dans ce qu'il offre de plus analogue avec l'instinct féroce et rusé des monstres du désert de Sahara. Deux autres chefs, Christophe et Laplume, étaient pour Toussaint des instruments plus dociles, et Dessalines se soumit à leur exemple. Toussaint-Louverture fut reconnu gouverneur de l'île d'Haïti, et cette dignité lui permit un usage aussi complet qu'intelligent du pouvoir absolu.

Attentif à parodier les actes du Premier Consul, il se fit bientôt adjuger un pouvoir à vie en attendant qu'il se fît nommer empereur. Car on juge que chez des Africains, des esclaves de la

veille, les idées de balance du pouvoir et de limites constitutionnelles, si oblitérées parmi nous, étaient choses inconnues. Sur des plaines fertiles réduites en cendres, sur ces sucreries et caféteries qui fournissaient de si larges tributs à la France, il ramena par la vigueur inflexible de son autorité le règne du travail, travail libre, mais à de rudes conditions. Quoi qu'il en soit, les résultats en furent étonnants, puisque les produits de la colonie ne furent pas très-loin d'égaler ceux qu'en tirait la métropole dans les jours les plus paisibles. Il permit l'entrée de ses ports à tous les pavillons, mais en bornant rigoureusement les visites et le séjour des blancs à des opérations commerciales.

Toussaint-Louverture joua aussi le rôle d'un conquérant. Il sut s'emparer de la partie espagnole de Saint-Domingue, objet d'une convoitise impuissante pour nos riches colons. Sa fertilité, il est vrai, ne consistait qu'en d'excellents pâturages qui nourrissaient de forts chevaux et du bétail de toute espèce. C'était un heureux complément à la prospérité de cette île magnifique. Cette conquête coûta peu de sang au gouverneur général. Esclave révolté contre la métropole, il sut en employer l'autorité pour

se soumettre cette contrée. Il invoqua le traité conclu par l'Espagne avec la France et qui cédait à cette dernière une possession qui pouvait lui devenir assez précieuse.

Toussaint-Louverture était riche; les différents chefs l'étaient aussi. C'était un luxe grossier, ridicule, mais fait pour éblouir des barbares. Il se proclamait le premier des noirs comme Bonaparte, disait-il, était le premier des blancs. Comme par ce mot même il respectait la distance que la société, si ce n'est la nature, a mise entre ces deux races d'hommes, le mot ne manquait pas de justesse. Bonaparte souriait assez dédaigneusement à son imitateur; il en reçut les hommages avec une complaisance forcée, tant qu'il fut en guerre avec les dominateurs de l'Océan. Mais après la paix d'Amiens, il se laissa séduire par l'idée de réparer encore au delà de l'Atlantique les désastres de la révolution. Il céda trop facilement aux plaintes des colons, tombés de l'opulence dans une extrême détresse, et enfin il fut séduit par la perspective de rendre à la France une colonie qui, suivant des calculs fort exagérés, faisait entrer cent cinquante millions dans la balance du commerce. Cette perspective était chimérique et l'on ne conçoit pas qu'elle put tromper

un homme aussi éminemment doué de l'esprit positif. Cet opulent revenu était fondé sur le travail des esclaves. Or, depuis dix ans ils régnaient dans l'île après avoir exterminé, dépouillé ou chassé leurs maîtres. Ils s'étaient prévalus dans leurs plus odieux excès des principes du jour, auxquels la Convention et ses désastreux commissaires avaient donné une sanction sanglante et dévastatrice.

La Providence avait suscité parmi eux un homme qui, né de leur sang, ayant partagé l'horreur et l'avilissement de leur sort, combattit à leur tête, et supérieur à leur race par le don d'une haute intelligence, pouvait seul les ramener à la loi de l'ordre et du travail. Ils acceptaient de lui, mais ne pouvaient accepter que de lui seul les rudes conditions auxquelles il établissait le travail libre. Ils étaient encore fiers d'avoir secoué leurs chaînes et s'égalaient dans leur orgueil sauvage aux guerriers de notre révolution.

L'homme qui avait pris sur eux un tel empire, affectait de ne point briser tout lien avec la métropole. Plein d'une noble confiance, il avait envoyé en France ses deux fils, afin d'en faire de dignes continuateurs de son œuvre civilisatrice. Le grand problème du travail libre,

confié aux mains d'hommes abrutis par l'esclavage et tous les vices qu'il ajoute à ceux d'une société barbare, ne pouvait être plus heureusement résolu. Il payait un tribut d'admiration à notre grand Consul et le signalait par des imitations dont le succès du moins justifiait l'orgueil. Il donnait prise sur lui par sa vanité, par son luxe et par son despotisme même qui lui imposait le besoin d'un puissant protecteur contre la jalousie des autres chefs qu'il était parvenu à se subordonner. En le flattant on en faisait un vassal, et quel homme était plus fertile que Bonaparte en séductions politiques? Ne pouvait-il prendre un chef d'esclaves révoltés au même piége où il avait pris l'autocrate de toutes les Russies, Paul Ier? Il ne dérogeait point en témoignant des égards à un homme qui relevait l'honneur de sa race et dont on pouvait se faire une autorité pour repousser le fatal préjugé des couleurs. Le Premier Consul, au lieu de recourir à des ménagements délicats et politiques, aima mieux recourir à la force, et sans aucun grief récent, il la déploya dans un appareil formidable.

Deux puissantes escadres furent employées à l'expédition de Saint-Domingue; elles portaient vingt-deux mille des héros de Marengo et de

Hohenlinden, de ces vieux compagnons d'Italie et d'Égypte, dignes d'une plus honorable récompense, dignes d'un meilleur sort. L'insalubrité de Saint-Domingue n'était-elle pas un fait attesté par la mort si prompte de plus d'un tiers des Français qui allaient chercher des richesses ou des ressources contre la misère, sur ce sol dangereux? Cette chance de destruction ne devait-elle pas être horriblement accrue par le fléau d'une guerre contre des barbares qui trouvent encore plus d'occasions d'assassiner et même d'empoisonner que de combattre; enfin ignorait-on que depuis plusieurs années le fléau de la fièvre jaune sévissait avec plus de fureur que jamais dans les deux Amériques et que l'île de Saint-Domingue en était alors le foyer le plus redouté? Nulle négociation ne précéda cet armement; on avait voulu surprendre, étourdir Toussaint-Louverture et les autres chefs. On se réservait de faire entendre ensuite quelques propositions conciliantes.

Le chef de cette expédition était le général Leclerc, beau-frère de l'Empereur, militaire éprouvé par de beaux faits, mais dont la renommée était loin d'atteindre celle des généraux d'un ordre supérieur. Son caractère était

bienveillant, son esprit aimable; il avait eu le bonheur de plaire à Pauline Bonaparte, mais non celui de fixer les vœux de cette beauté légère. On avait vu avec quelque étonnement qu'elle renonçait aux hommages et aux plaisirs de la cour consulaire pour suivre son époux. Comme les vertus conjugales ne dominaient point en elle, on supposa qu'elle obéissait moins à la loi d'un noble devoir qu'à un ordre de son impérieux frère. Les deux amiraux étaient deux marins distingués; l'un Villaret-Joyeuse, digne de ce beau nom par son courage et ses profondes études, et l'autre Latouche-Tréville, fier d'avoir repoussé une attaque de Nelson contre la flottille de Boulogne. Une extrême prudence leur était prescrite; car on avait tout à craindre de la fureur qui s'emparerait de Toussaint-Louverture, des autres chefs et de tous les noirs au bruit de cette invasion inattendue, qui semblait avoir pour objet de les faire retomber dans l'esclavage. On ne pouvait dire que telle avait été la pensée du Premier Consul; il la désavouait dans ses proclamations. Mais une résistance furieuse, et telle qu'on pouvait la craindre d'un peuple qui jouissait depuis près de dix ans du fruit de sa révolte, de ses combats et de

ses crimes, ne devait-elle pas amener ce déplorable résultat ?

Bonaparte, depuis sa dictature, était devenu un contempteur trop superbe des principes philosophiques. Sans doute l'Assemblée constituante les avait proclamés dans toute leur généralité avec une fatale imprévoyance, et la Convention les avait consacrés par un cruel holocauste de nos frères; mais la destinée avait prononcé son arrêt dans cette cause, et tout le présentait comme irrévocable. Quand même Toussaint-Louverture n'aurait pas été convaincu d'une telle intention chez l'Empereur, il était de sa politique de paraître n'en pas douter, et c'était le moyen le plus sûr de maintenir sa domination. Au mot d'esclavage il rallumait toutes les fureurs que lui seul, aidé du temps, il avait pu dompter. Il y céda lui-même; son sang africain bouillonna comme dans ces jours où toute sa nation se baignait à plaisir dans le sang de ses maîtres, qu'elle appelait ses bourreaux. Les ordres qu'il donna à son lieutenant, Christophe, qui commandait dans la ville du Cap, furent dignes de ces temps désastreux. Ces ordres étaient l'incendie de la ville et le massacre des blancs.

L'amiral se trouvait dans une affreuse per-

plexité; il ne fut répondu à sa première sommation que par des flammes qui annonçaient une vengeance inexorable, et dans lesquelles on pouvait lire que l'expédition était manquée. Les mesures furent si bien combinées qu'il put arrêter les progrès de l'incendie et sauver une grande partie de la ville. Il put aussi recueillir nombre de blancs qui cherchaient, à la nage, l'abri de ses vaisseaux. Mais plusieurs avaient été égorgés, et d'autres emmenés captifs dans les montagnes.

L'amiral Latouche-Tréville fut plus heureux; secondé par les dispositions habiles et humaines de ce général Boudet, que nous avons vu paraître avec tant de gloire dans la plaine de Marengo, il sauva à la fois la ville de Port-au-Prince et la plus grande partie des blancs.

Voilà les tristes préludes de la négociation qui va s'ouvrir avec Toussaint-Louverture. Le capitaine général Leclerc est chargé de lui offrir la conservation de son grade, de ses biens et même de son autorité, en la subordonnant toutefois à la sienne. Mêmes propositions pour ses généraux et ses officiers, et enfin la liberté des noirs est garantie par le Premier Consul au nom de la France. On a chargé ses deux fils, guidés par leur précepteur français, de lui por-

ter de telles conditions. On sait combien l'affection paternelle est puissante sur son cœur; on ajoute pour l'émouvoir que ses deux fils et lui-même, s'il le juge à propos, pourront jouir en France d'un établissement splendide. Le chef noir est vivement ému à l'aspect de ses enfants qu'il serre longtemps dans ses bras en les arrosant de larmes; il paraît ébranlé; deux sentiments contraires l'agitent. Les troupes sont débarquées, les Français sont déjà maîtres des deux promontoires, des deux villes principales. Son armée indisciplinée et composée en grande partie de cultivateurs inhabiles aux armes, pourra-t-elle résister à ces troupes qui ont vu fuir les armées les plus aguerries et les plus nombreuses de l'Europe, et qui font trembler tous les rois sur leurs trônes? Peut-être est-il séduit par des motifs d'intérêt personnel, et surtout par son sentiment de famille; mais il repousse ces pensées par l'horreur d'une trahison. Pourra-t-on donner un autre nom au prix qu'il accepterait, pour avoir abandonné et livré un peuple qui voit en lui le vengeur et le gardien de sa liberté?

Défiant comme le sont les hommes longtemps opprimés, il ne peut croire à la promesse de l'abolition de l'esclavage, et pas un nègre n'y

peut croire, ils se livreront à toutes les horreurs plutôt que de l'accepter. S'il déserte son poste et s'il voit bientôt sa nation retombée sous le joug de ses oppresseurs, quelque sort brillant, quelque asile qu'on lui promette, il portera partout le remords de sa conscience et ce stigmate d'infamie qui s'attache à celui qui a vendu les siens pour de l'or : il ne peut s'y résoudre, et d'ailleurs, un espoir s'offre à son esprit.

A défaut d'une puissante armée, le climat et la fièvre jaune vont bientôt combattre pour lui et pour son peuple; il appelle le retour du fléau de toute l'ardeur de son âme vindicative. Il a demandé deux jours pour délibérer, ou plutôt pour jouir encore de la présence de ses enfants. L'un d'eux déclare en se jetant dans les bras de son père, qu'on ne pourra jamais l'en séparer, l'autre est emmené par sa mère dans l'habitation de Toussaint-Louverture. Il se félicite de n'avoir point fléchi ; mais jusqu'à l'arrivée de son terrible auxiliaire, la fièvre jaune, il ne peut prendre que des mesures insuffisantes pour la défense de l'île.

Les trois divisions Rochambeau, Desfourneaux et Hardi dispersent et balayent les faibles milices. Une autre est déjà maîtresse de la partie es-

pagnole de Saint-Domingue qui n'oppose aucune résistance. Quelques embuscades heureuses et nombre d'assassinats isolés, voilà la principale défense des noirs ; ils y joignent souvent d'atroces cruautés. Ainsi, Dessalines a brûlé la ville de Saint-Marc confiée à son commandement, et massacré tous les blancs qu'il a pu rencontrer. Il en est un nombre plus considérable qui ont été emmenés dans des montagnes nommées Mornes, pour y subir le plus horrible esclavage. Hélas! ce qu'ils craignent le plus c'est l'arrivée même de leurs libérateurs qui sera pour eux un signal de mort. Nos soldats n'approchent qu'en frémissant de ces funestes enclos. Ils hâtent en vain leur marche aux cris des victimes qui les implorent et les craignent tout à la fois. Quelquefois ils réussissent à les sauver en s'aidant de présents pour leurs chefs; mais un spectacle affreux leur est offert dans un morne appelé les Verrettes. En y arrivant ils y trouvent les cadavres de huit cents hommes, femmes, enfants et vieillards, qui ont péri dans des supplices tels que les infligent les barbares.

Enfin, l'on obtient une trêve apparente qui suspend pendant quelques jours les combats. Christophe, Dessalines, d'autres chefs et Toussaint-Louverture lui-même se sont soumis,

mais la sécurité ne rentre point dans le cœur de nos guerriers; ils craignent un retour terrible, et déjà ces hommes du Nord éprouvent les effets de ce climat dévorant. Leur repos les livre à un abattement plus cruel que l'agitation même des combats, et d'ailleurs s'ils ont cessé, ils sont remplacés par des assassinats fréquents et quelquefois par des massacres. Malheur au poste que la nuit a surpris à quelque distance du quartier général, et surtout à ceux qui se sont livrés à une intempérance trop provoquée par tant de fatigues, jointes à tant de peines morales. Tout buisson, toute misérable hutte, cache une embuscade. Des nègres habiles à étouffer le bruit de leurs pas sur le sable et à en dérober les traces, s'élancent sur cette troupe dispersée, joyeuse ou endormie, avec des cris féroces et les égorgent avec des ricanements affreux. C'est Dessalines qui les avertit de toute occasion favorable; ce chef est d'autant plus dangereux, qu'il s'est soumis et qu'il paraît plein de zèle pour la pacification de la colonie. Il harcelait nos soldats par de faux avis, qui leur faisaient entreprendre des courses inutiles et fatigantes, et donnait aux siens les avis les plus exacts. Quel supplice pour nos guerriers lorsqu'en venant relever un poste, ils le trouvaient égorgé! Il faut

pour la sûreté commune et pour la vengeance, s'avancer sans direction certaine, et trop souvent frapper au hasard innocents ou coupables.

C'est dans ces déplorables courses que nos guerriers regrettent ces belles plaines de l'Italie où l'on se battait avec tant de plaisir et de gloire. Les soldats de l'armée du Rhin, qui forment la plus grande partie de l'armée expéditionnaire, regrettent jusqu'aux neiges de Hohenlinden, bien plus douces à braver que ces chaleurs désespérantes. Peut-être aussi regrettent-ils leur général Moreau; mais par-dessus tout leur patrie et le toit de la famille qu'ils craignent de ne plus revoir. Tantôt ils cèdent à une fureur soudaine et tantôt à un morne abattement.

On prend toujours des leçons d'inhumanité quand on fait la guerre contre des barbares. Un fait est trop certain; j'ose penser qu'il ne fut point général : c'est qu'on renouvela dans cette guerre, et au plus fort des atrocités, l'exemple des Espagnols conquérants du Mexique et du Pérou. Des chiens furent dressés à la chasse des nègres. Tant d'ennuis, de fatigues, de pensées funestes et de spectacles odieux allaient prêter des forces meurtrières au fléau qui s'avançait, à celui qu'avait invoqué Tous-

saint-Louverture, à la fièvre jaune. Deux mille bouches à feu n'auraient pu en égaler les ravages. Le chef le plus prudent, le plus avisé, le plus exact en est frappé aussi bien que le soldat qui attend la mort avec un fatalisme digne des Orientaux.

Le Premier Consul a envoyé successivement un renfort de dix mille hommes à cette armée languissante : eh bien! ce sont eux qui succombent les premiers. Pendant une traversée longue et pénible, leur imagination s'est rafraîchie sans doute de ces fruits du tropique dont on leur a vanté le goût exquis, et qui sont les meilleurs remèdes contre le scorbut, qui déjà les fait languir et les dessèche. C'est la fièvre jaune qui le remplace ou plutôt qui l'aggrave et les fait mourir sous un double fléau.

Si je veux détourner mes yeux d'un pareil tableau, un autre fait redouble mon horreur. Il faut que je raconte un acte perfide commis par des officiers français. La perfidie est ce qui répugne le plus à notre caractère national. J'ai jugé Toussaint-Louverture comme un homme de sa race et qui lui est évidemment supérieur; mais je suis loin d'en avoir fait un type de bonne foi et d'humanité. Toutes les conjectures morales portent à croire que la fièvre jaune était

le signal qu'il attendait pour recommencer l'insurrection avec plus de vigueur et de furie; mais enfin il n'avait fait encore aucun acte d'insoumission, lorsqu'un ordre fatal vint de l'attirer dans un piége. Des officiers français entrèrent dans son habitation d'Ennery, où il paraissait se reposer auprès de sa femme et de ses enfants. « Nous ne doutons pas, lui dirent-« ils, que votre soumission ne soit sincère; « vous avez rendu un éminent service à la co-« lonie, en y ramenant le travail. Vous seul « vous savez vous faire obéir quand vous le « commandez. Il est plus que jamais instant de « le rétablir; tous les noirs qui ne rentrent « pas dans les habitations ne sont occupés qu'à « dresser des embuscades contre nous, et « nombre de nos meilleurs soldats en ont été « victimes. Venez, général, rappeler au devoir « ceux dont l'inaction et les brigandages trou-« blent la concorde établie entre nous. »

Le chef des noirs paraît flatté de cet hommage rendu à sa loyauté. Peut-être au fond du cœur en est-il inquiet. Mais soit pour couvrir ses desseins, soit pour ne pas paraître suspect même de froideur, il se rend à cette invitation et marche avec ces officiers pour aller rétablir l'ordre et le travail dans un canton qu'on lui

désigne; mais à peine s'est-il séparé des siens et se trouve-t-il isolé, qu'on tombe sur lui, qu'on le charge de chaînes. On le jette sur un vaisseau; on le conduit au fort de Joux. Quel fut ensuite son destin? Il y mourut de froid suivant la relation officielle, mais ne pouvait-on lui procurer une prison plus salubre et mieux chauffée? Cet acte avait été cruellement impolitique : il eut des résultats qu'on en devait attendre.

Les chefs ses amis, et ceux mêmes qui étaient ses secrets rivaux, se liguèrent pour sa vengeance avec furie. L'insurrection devint plus complète, plus barbare que jamais. Sur trente ou trente-deux mille hommes débarqués successivement, à peine en restait-il huit à dix mille de valides qu'on ne pouvait employer que tour à tour. Le capitaine général Leclerc était dévoré d'inquiétudes; la présence de sa femme les augmentait. Tremblant pour ses jours, il la fit partir pour l'île de la Tortue, où le fléau n'avait pas pénétré. Lui-même en fut mortellement atteint et y succomba au bout de quelques jours, ainsi qu'un excellent administrateur qu'on lui avait donné pour adjoint, M. Bénézech, dont Paris doit garder un souvenir reconnaissant, car ce fut lui qui, en

1795, fit cesser par l'activité et la haute intelligence de ses mesures une affreuse disette dont les horreurs succédèrent de près à celles de la terreur. On porte à plus de vingt le nombre des généraux français qui succombèrent, soit sous ce fléau, soit sous le fer des noirs.

La mort du capitaine général fut une nouvelle calamité. Il eut pour successeur, par droit d'ancienneté, le général Rochambeau. C'était le fils de cet illustre guerrier qui, de concert avec Washington et Lafayette, avait fait mettre bas les armes à l'armée de lord Cornwallis, et décidé par là l'indépendance de l'Amérique anglaise. Il était digne d'un tel père par sa valeur, sa fidélité et ses talents militaires, mais un tempérament fougueux le portait à des mesures extrêmes, qui le firent accuser de cruauté et qui ne purent sauver aucune partie de la colonie.

Tout faisait craindre une rupture prochaine du traité d'Amiens. Napoléon avait songé à mettre ses vaisseaux à l'abri de ces attaques des Anglais qui, suivant leur droit des gens, précèdent toujours la déclaration de guerre. Cette flotte qui nous ramenait à peine huit ou neuf mille de nos guerriers, eut le bonheur de rentrer à temps dans nos ports.

CHAPITRE III.

DISPOSITIONS GUERRIÈRES DE L'EUROPE CONTRE LA FRANCE.

SOMMAIRE.

Défiance et froideur réciproques entre l'Empereur et la nation. — Pour la ramener à lui, il s'occupe de sa descente en Angleterre. L'avis des marins se partage sur cette expédition cruellement hasardeuse. — Le ministre Decrès la condamne, ainsi que plusieurs amiraux. — Bruix et Latouche-Tréville lui sont plus favorables. — L'Angleterre souffle le feu de la guerre dans toutes les cours, et cherche à les entraîner par de larges subsides. — Langage violent de ses ambassadeurs et de la presse britannique. — Dispositions incertaines de la cour de Berlin. — Sentiments opposés des ministres Hardenberg et Haugwitz. — L'empereur Alexandre flotte entre le système pacifique et le système guerrier, mais il proteste devant la diète de Ratisbonne contre la violation du territoire de Bade et le meurtre du duc d'Enghien. — Il est séduit par un plan de médiation qui lui est offert. — L'Angleterre feint d'agréer ce plan pour entraîner Alexandre. — La cour de Vienne dissimule encore ; elle a reconnu l'empereur des Français, et pendant qu'elle tient un langage timide et embarrassé, elle ordonne un vaste armement. — Promesses présomptueuses du général Mack.

Le Premier Consul, en se faisant empereur, n'avait fait qu'augmenter le nombre de ses travaux, de ses dangers, de ses ennemis. Depuis le procès de Moreau, le meurtre du duc d'Enghien et sa promotion à l'Empire, l'opinion ne

le soutenait plus qu'à titre d'homme nécessaire. Pour ne pas s'avouer coupable, il accusait le peuple de Paris d'inconstance et d'ingratitude. La colère et l'orgueil le sauvaient du remords; mais non d'un trouble que son esprit n'avait pas encore connu. Le projet d'imiter Constantin et de transférer le siége de l'Empire, en était un assuré témoignage. Quelques gages de clémence donnés à la fin du procès des conjurés, adoucirent à la fois l'exaspération dans son cœur et dans celui des Parisiens, mais laissèrent subsister de part et d'autre la froideur et la défiance. Il avait fait de grandes choses pour mériter l'amour et l'admiration des Français; mais l'œuvre sage et glorieuse du Consulat semblait d'un côté consommée, et de l'autre compromise par l'érection définitive du pouvoir absolu. Il s'agissait maintenant de tenir les esprits constamment éblouis, tantôt par les moyens qui sont à la portée du pouvoir, et tantôt par ceux du génie. Bonaparte avait jusque-là suivi le cours du fleuve en le maîtrisant; Napoléon avait à le remonter et à en changer la direction. Une telle lutte touchait de près à l'impossible. Nous allons maintenant considérer les efforts d'un grand homme dans une position fausse.

J'aime à voir un peuple et un siècle mûris dans la civilisation, plus forts qu'un grand homme qui veut leur imprimer une marche rétrograde.

De toutes les entreprises que méditait Napoléon, la plus hardie et la plus chère à l'esprit français était la descente en Angleterre. La nation frémissait d'avoir vu sa prospérité commerciale coupée à sa renaissance par la rupture du traité d'Amiens. Celle de l'Angleterre devenait un supplice pour nos marins, pour nos négociants, je dirais presque pour toutes les classes de Français. Une guerre allumée depuis douze ans entre la France et l'Angleterre nous faisait sentir toutes les souffrances de l'orgueil blessé et d'un patriotisme impuissant dans ses plus généreux efforts. Il est vrai que sur le continent, la baïonnette de nos soldats avait brisé tous les ressorts de la politique anglaise et de la tactique allemande, et que l'Europe se souvenait des défaites du duc d'York; mais l'Angleterre assujettissait toutes les mers sous ses flottes, voyait affluer dans ses ports toutes les richesses du monde, foulait aux pieds tous les droits des neutres, les traitait comme des nations vaincues, et semblait leur dire : « Vous ne naviguerez, vous ne ferez le commerce que

sous mon bon plaisir. » Ce qui désespérait Napoléon, c'était d'augmenter le nombre de nos vaisseaux sans pouvoir improviser des marins exercés à dompter un élément fougueux et des ennemis trop habiles.

Nos escadres de Toulon, de Rochefort et de Brest restaient le plus souvent ou stationnaires, ou bloquées dans nos ports; mais ces obstacles étaient loin d'être invincibles. Un heureux coup de vent, un généreux effort, tel qu'on devait l'attendre de la vaillance française, pouvait disperser au loin ces flottes insultantes. Rien surtout n'était plus facile que la sortie de l'escadre de Toulon, supérieure à celle des Anglais par le nombre et la force de ses bâtiments de guerre. L'imagination de Napoléon s'exerçait longuement sur cette escadre. Il l'employait à tromper la vigilance de Nelson par diverses entreprises, les unes simulées, les autres réelles. Parmi ces dernières figurait la conquête de l'île de Sainte-Hélène, prison et tombeau que lui destinait une providence inexorable. Après ces différentes courses, qui peuvent nous paraître chimériques malgré leur aspect grandiose, l'escadre devait venir se joindre à la flottille de Boulogne et protéger la descente en Angleterre. Ce qui prouve à quel point l'esprit de Napoléon était

exalté sur ses projets maritimes, ce sont ces mots qu'on lit dans une de ses dépêches à l'amiral Latouche-Tréville, dépêche d'ailleurs fort remarquable par la précision des détails : « Passons le détroit, et nous serons maîtres du monde. »

Il fallait une longue patience et des dépenses énormes pour rétablir quelque égalité entre des forces navales si disproportionnées; mais l'Angleterre restait toujours maîtresse d'accroître les siennes, de maintenir sa supériorité, car elle avait à sa disposition des richesses acquises, des tributs abondants que son commerce levait sur toutes les parties du globe, des créations industrielles dont les résultats allaient jusqu'au prodige, et enfin, une constance, une intrépidité de crédit public qui supportait sans fléchir une masse d'emprunts faits pour épouvanter l'imagination et dérouter le calcul.

Napoléon était peu patient; sa position nouvelle lui permettait peu de l'être; pour assurer au dedans l'empire qu'il s'était adjugé, il lui fallait au dehors accumuler des conquêtes. Une descente en Angleterre était depuis longtemps promise; un peuple chez lequel l'enthousiasme l'emporte ordinairement sur la réflexion, avait saisi avidement cet espoir qui

flattait sa vengeance, son orgueil, en éveillant sa cupidité. Bonaparte l'avait habitué à se jouer de l'impossible; mais lui seul, par sa vaste puissance, par sa fortune et son génie semblait propre à résoudre un si effrayant problème. Avec quelque habileté que le peuple anglais dissimulât sa terreur, elle éclatait par les énormes sacrifices auxquels il se prêtait pour détourner cette chance de destruction. Cet effroi était si général qu'il étouffait tous les griefs que le peuple anglais gardait depuis longtemps contre l'oppression pleine de prestiges, mais pourtant chaque jour plus pesante, que lui faisait subir une superbe oligarchie. L'opposition était sans voix et sans murmures dès qu'il s'agissait de prévenir un tel danger, et l'on avait vu le moment où les deux rivaux les plus opiniâtres, les plus habiles et les plus éloquents qui se fussent disputé l'empire du parlement britannique, Pitt et Fox, se ralliaient pour faire tomber un ministre jugé trop faible pour conjurer un péril d'une telle nature. Déjà il n'existait plus qu'un léger souffle de cet esprit révolutionnaire que notre révolution de 1789 avait répandu sur les trois royaumes. L'aristocratie anglaise, en se rendant maîtresse de la révolution de 1688, a su mieux qu'aucun autre gouvernement, sans

en excepter même le Sénat romain, diriger l'esprit public, le flatter, lui accorder un exercice bruyant et même licencieux, et le plus souvent futile et inoffensif, lui faire suivant la loi du temps des concessions importantes, et protéger son pouvoir en exaltant sans mesure l'orgueil national. Napoléon, qui détestait l'aristocratie britannique en l'honorant tout bas, a tout fait pour la fortifier par son projet de descente, et ensuite par son blocus continental, qui ralliait contre lui toutes les forces d'une nation cruellement alarmée. Nous voyons aujourd'hui combien la paix a sinon détruit, du moins diminué le prestige par lequel l'aristocratie britannique a su conserver et accroître sa domination.

La mer avait été favorable à Bonaparte presque jusqu'au miracle pour son retour d'Égypte. Mais sa confiance était peu ferme pour un élément auquel il ne pouvait appliquer son génie stratégique. Il était peut-être humilié de n'avoir à opposer qu'une flottille de chaloupes canonnières, de bombardes et de bateaux plats à trois cents citadelles flottantes, par lesquelles l'Angleterre dominait sur tous les rivages, et rendait les siens inaccessibles. Comment faire mouvoir une multitude de bâtiments lilliputiens en présence de ces colosses dont une in-

telligence supérieure dirigeait les masses et lançait les énormes foudres ? Napoléon voyait nos marins les plus habiles divisés sur les chances d'une pareille expédition. La destruction de cette flottille n'était qu'un faible désastre auprès de la perte de cent vingt ou cent quarante mille hommes qui devaient la monter. Sa puissance à lui-même survivrait-elle à un si vaste deuil et à une si épouvantable catastrophe ? Le ministre de la marine, M. Decrès, se montrait un adversaire inflexible de cette expédition ; c'était pourtant un marin dont le caractère fougueux semblait devoir se prêter à une entreprise hardie, et c'est ce qui donnait plus de poids à des objections qu'il savait présenter avec force et lucidité. L'amiral Bruix adoptait vivement ce plan audacieux, et le développait avec des ressources, soit d'imagination, soit de savoir, faites pour captiver l'esprit entreprenant du maître. On ne pouvait accuser ce marin de vouloir le flatter ; bouillant, irascible, plein d'honneur et de franchise, il était sur tout point l'antipode du courtisan. Un jour Napoléon, qui jugeait nos marins avec une sévérité partiale, avait dit en présence de cet amiral et de plusieurs autres officiers supérieurs, ces mots imprudents : « Jusqu'où n'irais-je pas, si je trouvais

dans mes marins le même courage que dans mes soldats ! » L'impétueux Bruix, avec un regard furieux, mit la main sur la garde de son épée, et un aide de camp de l'Empereur crut devoir lui arrêter le bras. La colère de Napoléon ne parut que sur ses traits; il la réprima bientôt, feignit de n'avoir pas vu ce mouvement, et depuis redoubla d'estime et de confiance pour un militaire si sensible à l'honneur de son corps. L'offense qu'il avait faite à la marine française était injuste; tout le prouva jusque dans cette guerre, où la marine avait subi et devait subir encore des revers éclatants et avait signalé souvent le courage le plus héroïque. Entre les faits militaires, que peut-on mettre au-dessus de l'engloutissement volontaire du vaisseau *le Vengeur?* N'était-ce pas là un dévouement semblable à celui des glorieux vaincus des Thermopyles?

Celui de nos marins qui montrait le plus d'ardeur pour la descente en Angleterre et qui semblait le plus propre à l'accomplir était Latouche-Tréville. Il se recommandait à l'Empereur, non-seulement par des talents distingués, mais par la fortune d'un combat remarquable. Il avait vu l'année précédente, non pas fuir, mais se retirer devant lui le héros d'Aboukir et de

Copenhague, monté sur de formidables vaisseaux. Cet exploit maritime, d'un genre tout nouveau, n'avait coûté aux Anglais que la perte du *Cutter*, coulé bas; mais il avait appris aux ennemis à respecter cette flottille, objet de leurs risées et de leurs caricatures. Latouche-Tréville ressentait encore de cruelles atteintes de la fièvre jaune dont il avait été frappé récemment dans sa campagne de Saint-Domingue; il devait trop tôt y succomber, et personne ne ressentit plus cette perte que Napoléon. Sa confiance dans le succès de l'expédition en fut ébranlée. Peu de temps après, notre marine eut à gémir d'une perte non moins cruelle : ce fut celle de l'amiral Bruix, qui succomba au bout de quelques jours aux travaux, aux sollicitudes que lui avaient coûté les préparatifs d'un armement si vaste et si nouveau. Ces deux morts, si rapprochées et si fatales, semblaient annoncer que le ciel était conjuré contre la renaissance de notre marine. Les deux amiraux qui devaient seconder l'expédition après avoir opéré en sa faveur une puissante diversion, l'un en partant de Brest, et l'autre de Toulon, Gantheaume et Villeneuve ne montraient d'abord qu'une faible ardeur; à la fin, le dernier, quoique naturellement indécis, se persuada

que la fortune de l'Empereur rejaillirait sur la sienne.

Ces diversions, ces courses maritimes étaient dignes par leur audace du génie et du caractère de Napoléon; mais elles effrayaient un peu des marins qui n'avaient qu'une faible confiance dans l'adresse et l'expérience nautiques de leurs matelots et même de leurs officiers. Il est pénible de se rappeler que la fatale vengeance exercée à Quiberon nous avait enlevé les plus dignes compagnons des Suffren et des d'Estaing. L'Empereur voulut visiter sa flottille, son armée et son camp de Boulogne. Il y était invité par un motif personnel. Cette armée de cent quarante mille hommes s'était montrée froide pour la proclamation à l'Empire; on prétend que Bonaparte avait voulu lui en laisser l'initiative, ce qui me paraît douteux. Une proclamation légale répondait mieux à ses desseins, et il en était sûr. D'ailleurs, dans ce camp figurait une grande partie de l'armée du Rhin; elle gémissait sur la captivité de son général Moreau, objet constant de son estime et de son affection. Quelques généraux, emportés par un zèle de courtisan, tentèrent à cette époque d'obtenir des déclarations passionnées en faveur de l'Empire, et furent écoutés plutôt avec

répugnance qu'avec faveur. Napoléon, arrivé à ce suprême pouvoir, trouva les officiers et les soldats plus flexibles, mais il leur eût désiré plus de zèle. En les visitant, il usa du triple prestige des fêtes, des récompenses de tout genre et de son affabilité souvent éloquente et fertile en à-propos; c'est un don qu'il possédait à un degré vraiment merveilleux, et qu'il conserva jusque dans ses revers les plus écrasants, et après le renversement de sa fortune et de son Empire. En visitant sa flottille, il crut devoir lui donner l'exemple du courage et même de la témérité, qui paraissait nécessaire à la descente projetée. Bonaparte, quoique d'un courage constant, faisait peu de cas des dangers imprudemment recherchés; il réservait sa valeur pour les moments critiques et les dangers extrêmes. Il céda cette fois à la politique qui lui prescrivait de donner à ses marins un exemple mémorable. Plusieurs châloupes canonnières étaient vivement attaquées par une frégate anglaise; Napoléon se lança sur une humble péniche pour prendre part au combat et enflammer ses marins. L'amiral Decrès voulut en vain le faire virer de bord; il fut inflexible dans sa résolution et ne se retira qu'après le départ de la frégate anglaise. Je reviendrai sur

nos expéditions maritimes et sur cet armement dispendieux.

La trompette des combats sonnait sur tous les points du continent, non sans une joie secrète chez un général tant de fois victorieux, qui voyait s'ouvrir devant lui un vaste champ de triomphes et de conquêtes. Il s'applaudissait d'y être provoqué, mais il faisait jouer tous les ressorts de sa politique pour empêcher la coalition nouvelle de se présenter avec l'ensemble de ses forces et une simultanéité de mouvements qui eût mis en danger plusieurs de nos provinces. Il était né pour l'offensive, et déjà dans sa pensée il assignait le lieu et l'heure où il pourrait l'exercer avec un éclat aussi merveilleux, aussi terrible qu'aux champs de Marengo.

Quoique la politique de l'Autriche se montrât depuis la paix de Lunéville circonspecte et craintive, un sourd ressentiment grondait à la cour de cette puissance toute militaire. Elle couvrait d'un mystère profond et même d'une résignation apparente ses préparatifs guerriers. Un riche subside, cent millions de francs promis par l'Angleterre, lui permettait de reformer encore une armée imposante, malgré le souvenir des écrasantes défaites de Marengo et de Ho-

henlinden; mais elle avait tout à craindre si elle ne pouvait compter sur le concours effectif de la Russie et sur l'appui plus ou moins prompt, plus ou moins déclaré de la Prusse. L'Angleterre se vantait de lui amener ce concours par ses négociations et ses subsides.

On avait pu remarquer que la violation du territoire germanique, pour s'emparer si déloyalement de la personne du duc d'Enghien, avait paru plus sensible au cœur de l'empereur Alexandre qu'à celui de l'empereur François II, chef et vengeur né de la confédération allemande. En effet, Alexandre s'était expliqué sur ce sujet en termes très-irrités dans une note adressée à la diète de Ratisbonne, tandis que François II n'avait tenu qu'un langage embarrassé et avait même adressé d'assez chaudes félicitations à Napoléon sur son avénement à l'Empire.

Le roi de Prusse, chef du parti protestant, était à ce titre un autre protecteur de la confédération germanique, et le grand Frédéric avait légué à ses successeurs l'ambition d'y jouer le premier rôle. Frédéric-Guillaume II l'avait manqué par son impétuosité, moitié chevaleresque et moitié despotique, qui avait si misérablement échoué dans les plaines de la Cham-

pagne. Cet esprit faible n'avait plus suivi qu'une politique incertaine et versatile, et s'était consolé ou plutôt engourdi dans les rêves de l'illuminisme et les excès de la volupté. Frédéric-Guillaume III, qui monta après lui sur le trône, n'avait rien de ce caractère aventureux ni de cet esprit chimérique : ce monarque était doué d'un sens plus droit qu'étendu; il calculait les dangers de la situation géographique de ses États longs et minces, qui l'exposaient à la fois aux invasions de la Russie et de l'Autriche, sans lui laisser les ressources d'un empire compacte qui peut opposer à ses ennemis des forces homogènes et bientôt rassemblées. Dans ce royaume nouveau et purement militaire, dont ses prédécesseurs n'avaient fait qu'une caserne, où Frédéric le Grand, par une vanité personnelle, avait laissé jouer l'esprit philosophique, la nation paraissait engloutie dans l'armée, et les premières années du nouveau règne n'avaient encore modifié cet état de choses que d'une manière inaperçue du monarque et de la cour, mais qui commençait à se révéler aux habiles observateurs. Les universités allemandes, chez lesquelles l'originalité littéraire et le mélange du nouvel esprit philosophique avec le vieux esprit protestant, dévelop-

paient un principe d'enthousiasme, substituaient par degré leur empire à celui de l'armée.

L'ascendant de deux ministres rivaux, le comte de Haugwitz et du prince Hardenberg, faisait flotter les dispositions du monarque d'un système politique à un autre tout opposé. Le premier voulait que la Prusse, produit récent de la conquête, cherchât un agrandissement nécessaire dans son alliance avec le conquérant suprême, Napoléon; l'autre représentait que la Prusse, en concourant au triomphe du plus ambitieux des hommes, finirait par en être elle-même la proie, ou du moins subirait un vasselage dont le grand Frédéric eût frémi. Telles étaient les irrésolutions de la cour de Berlin; l'amour fit pencher la balance et déconcerta les calculs de la politique. Le roi venait de s'unir à une jeune princesse douée d'une rare beauté, d'un esprit vif et d'un caractère ardent; une cour toute militaire excitait en elle une ardeur qui ranimait la fièvre de ses espérances ambitieuses et patriotiques. L'affront essuyé dans les plaines de la Champagne ne lui paraissait point lavé par la prise de Mayence ni par la victoire assez brillante, mais tardive du duc de Brunswick à Kaiserlautern. Ce prince judicieux et vigilant administrateur de son

État héréditaire, brûlait de reconquérir le titre de héros que lui avait valu une campagne heureuse dans la guerre de Sept ans. A son exemple, toute la noblesse prussienne ne cessait d'évoquer l'ombre du grand Frédéric et semblait ne plus vivre que de son âme. Cependant la prudence du monarque luttait encore contre l'amour passionné qu'il portait à la jeune reine et contre l'impatience de sa noblesse belliqueuse. Cette indécision faisait boiter la politique de cette cour; elle était froide et embarrassée avec Napoléon qui naguère, pour prix de ses complaisances, lui promettait l'électorat de Hanovre; d'un autre côté elle recevait avec empressement les avances de l'Autriche et s'aventurait même jusqu'à des promesses un peu vagues d'une alliance offensive contre la France. Mais tout restait encore subordonné à l'empereur de Russie; mille combats se livraient dans le cœur du jeune Alexandre. Ce généreux autocrate n'avait point échappé au prestige de l'admiration qui avait saisi d'une manière fatale son père, Paul Ier, pour Bonaparte. Encore tout effrayé de la manière dont il avait été porté sur un trône sanglant, il ne respirait que pour faire oublier la part plus ou moins forcée qu'il avait prise à ce crime, lors-

qu'il s'était senti menacé d'un exil affreux ou d'une mort semblable à celle de l'infortuné Alexis, fils de Pierre le Grand. Deux voies toutes différentes s'ouvraient à lui pour l'expiation d'un consentement fatal : une grande gloire acquise par ses armes, qui étendrait encore les limites de son gigantesque empire, ou un règne pacifique accompagné des plus heureuses entreprises du génie civilisateur. C'était la plus précieuse partie de l'héritage qu'il tenait de Pierre I[er] et de Catherine II, sa glorieuse, mais coupable aïeule. L'un et l'autre de ces souverains n'avaient civilisé la Russie qu'à la surface; tout dans les monuments comme dans les institutions avait été sacrifié à la pompe extérieure. L'armée seule, par la force d'une discipline la plus superstitieuse qui fut jamais, avait acquis une consistance qui semblait inébranlable. Une telle armée invitait à des conquêtes nouvelles un monarque déjà surchargé de celles de ses aïeux. Les stériles victoires de Souvarof, en Italie, étaient cependant pour la Russie un avertissement de se fier peu aux puissances de l'Europe, et particulièrement à l'Autriche et à l'Angleterre.

Alexandre, qui montra depuis toutes les vertus du soldat, et qui sans avoir le génie des grands

capitaines, l'emporta sur eux par une auguste modération, craignait alors d'interrompre par la guerre les heureux essais d'un règne bienfaisant. Son entreprise surpassait en grandeur réelle celle de ses aïeux les plus célèbres. Il voulait d'un immense troupeau d'esclaves faire sortir une nation; la nature et son éducation semblaient l'avoir prédestiné pour ce rôle supérieur à celui des conquérants. Sa figure belle et calme brillait de bienveillance et de sincérité; il relevait la grandeur de son rang par la simplicité de ses manières; un air de liberté circulait dans cette cour, où Catherine II n'avait pu établir qu'une corruption élégante, copiée trop servilement sur celle de Versailles. La politesse y devenait plus affectueuse. Moins opprimés à la cour, les seigneurs opprimaient moins leurs serfs. Chacun des ukases du bienveillant autocrate annonçait ou préparait de loin un bienfait pour cette classe malheureuse, qui formait presque les neuf dixièmes de l'Empire. Le peuple n'avait encore adoré ses maîtres que par une crainte servile; il portait de l'amour dans l'espèce de culte qu'il rendait à celui-ci. Il était secondé ou plutôt dirigé dans ses soins par son auguste mère, modèle de grâces, de bonté et d'un esprit aussi pénétrant que ju-

dicieux. Elle aimait à contempler son image dans ce prince, objet de sa prédilection. Elle avait permis que son fils fût initié par l'un de ses instituteurs, le colonel Laharpe, aux lumières philosophiques que l'auguste et aimable voyageuse, sous le nom de comtesse du Nord, avait vues briller à Paris dans toute leur ferveur et dans le charme de leurs illusions. Depuis elle avait détesté les excès et les crimes commis au nom de cette philosophie par ses frénétiques et ignorants adeptes; mais elle en avait respecté le principe et voulait l'unir à la charité évangélique. Digne élève de sa mère, Alexandre était animé du même sentiment.

J'ai déjà dit qu'au commencement de son règne il était menacé de subir les lois des conjurés qui l'avaient proclamé avant l'ordre de la nature, et il ne leur accorda qu'une faveur médiocre, restreinte, et qui chaque jour s'affaiblissait. Seul d'entre eux, Bennigsen conservait sa confiance, parce qu'il lui avait persuadé que dans une lutte corps à corps avec Paul Ier, il avait tout fait pour sauver ses jours. L'autorité de la noblesse moscovite s'accroissait sous un règne clément, peu jaloux de peupler les déserts de la Sibérie. Ce fut à cette époque

que le Sénat russe, dans lequel on ne pouvait voir que le Conseil d'État d'un despote, prit de la consistance et parut ressembler un peu à ce qu'était le Sénat romain sous les empereurs sages. L'esprit de conquête dominait dans cette cour; il y porta cette persévérance qui caractérise l'aristocratie, cette patience rusée qui profite de tous les moments favorables et ne les brusque pas, et enfin cette vigueur d'action qui use, quand l'heure est venue, de tous ses avantages. Cette noblesse, très-facile à la corruption et obéissant à la loi des intérêts matériels, prêta une oreille complaisante aux propositions de l'Angleterre, et le prix de son concours, aux vues de cette puissance, devait être ce qui restait de la Pologne à dévorer. Elle ne cessait de pousser Alexandre à la guerre contre la France, et ceux de ses membres qui remplissaient les postes d'ambassadeurs ne craignaient pas de contrarier les vues conciliantes d'Alexandre par des airs hautains et de sourdes tracasseries, dont Napoléon était vivement offensé. L'indignation causée dans toute l'Europe par le meurtre du duc d'Enghien et qui était cruellement partagée par Alexandre, fut pour cette noblesse une occasion d'éclater. Bientôt on sut, et l'on exagéra le fâcheux effet

que cet attentat et l'accusation de Moreau avaient produit dans l'armée.

Les assassins de Paul Ier croyaient faire oublier leur régicide en fulminant contre le supplice ou le meurtre d'un prince du sang, ordonné par Bonaparte. Gustave III, roi de Suède, lié d'une amitié étroite avec le duc d'Enghien, faisait retentir dans toutes les cours et surtout chez ses voisins la violence de ses ressentiments. L'empereur Alexandre voulut aussi donner un gage de sa réprobation en portant et en faisant porter à sa cour le deuil de ce prince. L'Angleterre profitait ardemment de cette irritation des esprits pour décider à la guerre des puissances encore intimidées de leurs défaites ou subjuguées par la grandeur du nom de Bonaparte.

« Qu'attendez-vous? disaient les ambassadeurs de la Grande-Bretagne aux puissances du Nord ; il importe de saisir ce moment d'exaspération qui se manifeste en France, mais surtout à Paris et dans l'armée. Ne laissez pas se refroidir ce sentiment chez un peuple mobile.

« Les murmures sont si profonds, si universels, que Napoléon fait répandre la menace de la translation de l'Empire dans une autre capitale. Elle a retenti dans des journaux, dans

des écrits dont les auteurs auraient été punis tout au moins de la déportation, s'ils n'avaient exprimé la volonté du maître. Les amis du général Moreau, c'est-à-dire les plus illustres et les plus fidèles compagnons de sa gloire, n'expriment pas moins vivement leur indignation que les royalistes. Pensez-vous que George ne trouve pas bientôt des vengeurs parmi ces Bretons dont il vient de reproduire avec tant d'éclat le dévouement, le courage et le caractère indomptables ? L'empereur Napoléon a tué la popularité du général Bonaparte ; Paris, qu'il menace de ruiner, d'affamer, d'avilir en transportant sa capitale, soit à Lyon, soit à Rouen, est indigné de recevoir un tel gage de la reconnaissance du fugitif d'Égypte, auquel il a décerné la dictature dans un aveugle enthousiasme. En vain il croit avoir scellé une sinistre alliance avec les jacobins les plus forcenés en répandant le sang du dernier des Condé. Ceux-ci aiguisent déjà leurs poignards contre le despote qui peuple les déserts de la Guyane de leurs chefs et de leurs compagnons. Ils prévoient que Napoléon, armé d'un pouvoir despotique sous une forme légale et bénie par l'Église, sera encore plus terrible pour eux que le Premier Consul.

« C'est un devoir, c'est une nécessité pour les rois de l'Europe d'attaquer Bonaparte dans cette crise provoquée par le délire de son ambition. Ne lui laissez pas le temps de s'affermir dans ce pouvoir, de l'organiser avec la force qu'il sait donner à ses institutions, de calmer des généraux mécontents par des dons, de nouveaux honneurs, par des principautés, et peut-être par des trônes, de calmer l'irritation de Paris par des fêtes et par son faste royal, de cerner les conspirateurs bretons dans leurs antiques forêts. Il saura saisir le moment favorable de fondre sur des princes endormis, d'attaquer sans scrupule et peut-être chasser de leurs capitales des rois qu'il aura fascinés par de perfides promesses, et ceux mêmes dont il a voulu faire les instruments de son ambition. Le voilà aujourd'hui sans alliés; si on ne l'arrête pas, il s'en formera bientôt d'autres par la terreur et la victoire. Il est bien vrai que l'Espagne met à sa disposition tous ses vaisseaux de guerre et lui fournit quarante ou cinquante millions de contributions de guerre; mais ne sent-elle pas le poids et la honte de ces énormes sacrifices? Fiez-vous à des documents secrets plus sûrs que des dépêches officielles; ils vous diront que le prince de la Paix est im-

patient de mettre un terme à tant de lâcheté, et qu'il n'attend qu'une victoire des alliés pour se ranger sous leurs drapeaux et venger l'Espagne d'une ignominie à laquelle la condamne son appauvrissement.

« Ne dites pas : pourquoi attaquer Bonaparte, dompteur de l'anarchie et qui veut légitimer son Empire par l'ordre qu'il établit au dedans et la paix qu'il veut faire régner au dehors? La paix est inconciliable avec son caractère et sa position; il sait bien que les dynasties légitimes sont les ennemies de celle qu'il essaye de fonder par la violence et le crime. Son prestige établi par des victoires ne peut se maintenir que par des victoires plus terrifiantes et plus colossales; la révolution dans ses fureurs n'était pas plus déchaînée contre les rois que ce souverain dont il est l'œuvre. Bonaparte, c'est la révolution incarnée, empanachée, empourprée, mais qui garde toujours son caractère subversif. Aujourd'hui elle sacrifie ses principes à ceux de ses enfants qu'elle n'a pas eu le temps d'égorger; lionne au dehors, elle se laisse museler au dedans pour consommer avec plus de facilité ses œuvres de destruction : servilité et vaillance, voilà aujourd'hui sa devise. Que peut désirer de mieux un conquérant?

elle se consolera de son apostasie, en voyant ceindre du diadème ceux qu'elle a coiffés du bonnet rouge. »

Ce n'est pas sans vraisemblance que je place de telles considérations dans la bouche des ambassadeurs de l'Angleterre auprès des trois grandes puissances du Nord. Les journaux anglais et les gazettes les plus accréditées de l'Allemagne étaient remplis de ces philippiques et même en surpassaient la violence.

Cependant l'empereur Alexandre ne se laissait pas encore entraîner par ces considérations qu'appuyait chaudement la jeune partie de sa cour et de sa noblesse. Fidèle à des principes d'équité et de prudence, il se faisait scrupule d'attaquer un puissant empire et un redoutable empereur, sans pouvoir alléguer aucun grief personnel pour la sûreté de ses États. Les vieux sénateurs, les ministres les plus renommés de l'impératrice Catherine II, répugnaient à se laisser distraire par les troubles et les guerres de l'Europe de l'ambition traditionnelle des czars sur l'Orient; et Constantinople leur paraissait d'un bien autre prix que de nouveaux lambeaux arrachés à cette malheureuse Pologne toujours frémissant sous le joug des Moscovites. Alexandre était porté à partager

leur opinion par un motif qui entre peu dans le cœur des souverains. Le démembrement de la Pologne lui avait toujours paru un acte inique, une conquête frauduleuse et sans gloire; d'un autre côté, il sentait l'urgence d'arrêter l'ambition de l'empereur des Français et de prêter secours à divers princes d'Allemagne. Tous les princes lui paraissaient outragés par l'affront fait au grand-duc de Bade, et tous les rois légitimes blessés au cœur par la mort et par le meurtre du dernier des Condé.

Comme il était plongé dans cette irrésolution, l'un de ses ministres, le prince Czartorinski, Polonais de naissance, lui présenta un plan de médiation pour affermir l'équilibre si fortement ébranlé de l'Europe. Ce plan était un vaste échafaudage conçu par l'imagination aussi brillante qu'aventureuse d'un prêtre italien, qui s'annonçait comme un nouvel Albéroni. M. Thiers nous a fait connaître avec étendue et complaisance ce rêve politique, parce qu'il a cru y voir à travers plusieurs idées incohérentes et chimériques une certaine conformité avec la politique suivie par l'empereur Alexandre et ses alliés après les deux fatales occupations de Paris. Il en est des divinations politiques comme de toutes les autres; le vrai s'y rencontre quel-

quefois, mais on ne sait si c'est par accident ou par une haute prévoyance. Le plan de médiation proposé par le prince Czartorinski et adopté par l'empereur Alexandre, était plus simple et moins ambitieux. Il fut soumis à M. Pitt qui parut en être satisfait et se réjouit de saisir cette voie pour engager le pacifique empereur Alexandre, plus avant qu'il ne le voulait, dans une guerre continentale. Il faut remarquer ici un trait de cette négociation propre à donner une idée de la sincérité et de la politique anglaises. L'empereur Alexandre avait demandé pour dédommagement de sa complaisance et de ses nouveaux sacrifices, que l'Angleterre le laissât complétement libre dans la marche qu'il pouvait tenter sur Constantinople. Pitt déclara que pour lui, il ne s'en effrayait point, mais que le sentiment ou le préjugé anglais était si fort prononcé contre cette occupation qu'il ne pouvait s'engager à la permettre.

Rien n'était encore bien assuré, bien ferme dans les éléments de cette troisième coalition, lorsqu'on vit avec étonnement l'Autriche se déclarer pour l'armement général, avec une vivacité qui ne lui était point ordinaire. Il est vrai que l'empereur Napoléon, qui venait de se proclamer roi d'Italie, ne lui avait pas ménagé

les humiliations et semblait s'être plu à exciter ses alarmes. Il avait disposé de l'Italie, de manière à faire entendre l'exclusion du souverain qui se disait l'héritier de Charlemagne et des Césars. Le général Mack, le plus impérieux, le plus prôné et le plus désastreux des fanfarons militaires, venait d'arracher la cour de Vienne aux froides habitudes de sa circonspection. Il s'annonçait comme ayant créé, non-seulement un nouveau plan de campagne, mais un nouveau système de guerre qui ferait expier à Napoléon toutes ses témérités.

La fortune était loin d'avoir justifié ses espérances présomptueuses; il venait de subir un affront cruel en Italie. Nommé par le roi, ou plutôt par la reine de Naples, général d'une armée nombreuse, bien équipée, mais napolitaine, c'est tout dire : dès les premiers moments où il entrait en campagne pour chasser les Français d'Italie, il avait été l'objet des imprécations d'une armée impatiente du joug de la discipline et qui craignait les occasions de montrer du courage. La fureur s'était portée contre lui à un tel point, et il s'était vu ou cru tellement en danger, qu'il avait pris le parti de se réfugier avec son état-major dans le camp des Français. La cour de Vienne avait plaint

son malheur sans perdre l'estime pour ses talents.

D'un autre côté l'empereur François II s'était repenti d'avoir cédé aux intrigues de sa famille, en éloignant de sa confiance et de ses armées l'archiduc Charles, le plus habile des généraux autrichiens et le seul dont la fortune eût secondé les talents et la valeur. Le commandement de l'armée d'Italie lui était destiné, mais un événement, dont le temps seul fit découvrir l'importance, se passait alors en Suède.

Le roi Gustave IV, dans son exaltation monarchique, avait offert un asile dans ses pauvres États aux deux frères du roi Louis XVI. Il connaissait les dissentiments secrets qui existaient entre ces princes sur les moyens de parvenir à une restauration. Il demanda et obtint qu'ils se réunissent dans la ville de Calmar, célèbre autrefois par l'union des trois royaumes de Suède, Danemark et Norwége.

Monsieur s'y rendit de Varsovie, sa résidence habituelle, et le comte d'Artois de l'un des ports d'Angleterre. Il s'agissait de rédiger une protestation contre l'avénement de Napoléon à l'Empire. Louis XVIII (car il portait ce nom depuis la mort de son neveu, la victime la plus déplorable des attentats révolutionnaires),

Louis XVIII avait dès les deux Assemblées des notables incliné vers des moyens de conciliation entre le trône et le peuple; mais depuis les sanglants progrès de l'anarchie et de la terreur, il semblait avoir reconnu ces moyens impossibles ou trop peu dignes de l'autorité royale. C'est ce que l'on peut voir dans sa correspondance avec le comte de Saint-Priest, qui le pressait en vain de donner satisfaction aux idées constitutionnelles des Français par une déclaration formelle. Mais quand il observa la direction déterminée du Premier Consul vers l'empire et vers l'autorité absolue, il fut frappé d'un trait de lumière qui lui montra l'unique voie possible d'une restauration. Dans son esprit calme, sagace et pénétrant, il avait pu reconnaître que le parti constitutionnel était le véritable parti central de la France, que s'il avait subi la loi de la nécessité en reconnaissant et même en désirant une dictature, il était loin d'avoir fait divorce avec des principes que lui avait légués l'âge philosophique et dont il s'était montré l'ardent, mais souvent le maladroit et infortuné commentateur. Les profonds murmures de Paris contre les actes violents de l'autorité absolue et contre sa proclamation sous le titre d'Empire, semblaient indiquer

que le parti constitutionnel pouvait sortir de sa longue torpeur. Louis XVIII avait compris combien il devenait favorable à sa cause de joindre le mot de restauration de la liberté à celui d'une restauration monarchique. C'était répéter l'histoire d'Angleterre à l'avénement de Charles II et sous des auspices beaucoup plus favorables.

Le comte d'Artois, depuis Charles X, était fort loin de partager ces idées. Il voulait une contre-révolution, sinon dans toute sa violence, au moins dans toute sa plénitude. Il ne voyait d'autres moyens d'y parvenir que l'invasion étrangère opérée par les armes de monarques absolus que refroidirait ou plutôt que révolterait toute idée de transaction constitutionnelle. La plus fatale expérience ne l'avait point encore détrompé sur des tentatives partielles de contre-révolution, de soulèvement et de complots avortés non sans dommages pour l'État, non sans larmes pour les familles et sans désastres pour leurs auteurs. Il conservait pour ses projets d'aventurier une crédulité incurable. L'explication entre les deux frères fut vive et ne concilia point leurs dissentiments, mais le roi pouvait imposer ses idées à un frère qui le respectait. On peut croire que

l'expression en fut modifiée et réduite à des termes un peu vagues. On y verra la première lueur d'une restauration qui devait s'accomplir dix ans plus tard. On verra aussi dans l'opinion vers laquelle Charles X fut toujours porté à revenir, le présage de la chute de cette restauration.

CHAPITRE IV.

FORMATION DE LA COUR.

SOMMAIRE.

Mécontentements secrets des cours de l'Europe. – L'Angleterre les attire. — La troisième coalition se fomente ; on dissimule encore. — Napoléon se repose sur son armée et sur son génie. — Ses finances sont supérieures à celles des autres puissances du continent et surtout de l'Autriche. — Déclaration de Calmar. — Louis XVIII fait quelques pas vers le parti constitutionnel en France. — Budget de l'année. — Napoléon fait entrer dans la formation de sa cour l'esprit de conciliation qu'il a signalé dans son Consulat. — Premier coup d'œil sur les maréchaux de l'Empire. — Napoléon s'efforce d'appeler autour de lui les anciens nobles. — Moyens qu'il emploie pour les séduire.

Si jamais il y eut un moment où Napoléon eut à exercer sur lui-même l'empire qu'il savait prendre sur les hommes, ce fut celui où il monta sur son trône impérial. Son imagination devait lui représenter une tache de sang que l'élévation du poste rendait plus évidente. Toutes les circonstances étaient fatales. Un essai de terreur commencé qu'on ne pouvait plus poursuivre ni aggraver ; Paris désaffectionné et encore effrayé des premières lueurs de tyrannie qui avaient signalé l'avénement à l'Empire, Paris dont

l'opinion se communique à la France avec la rapidité des courants électriques; l'armée incertaine et flottante dans ses affections entre un général tout-puissant et un général exilé; voilà les principales difficultés du dedans, voyons celles du dehors.

L'Angleterre, encore isolée du continent lors de son audacieuse et inique rupture du traité d'Amiens, a épié toutes les fautes du Premier Consul marchant à l'Empire et sa politique en triomphe. Pitt est rentré plus puissant que jamais dans un ministère qui semble réunir toutes les forces du pouvoir dictatorial en conservant le bénéfice de la légalité.

Outre des tonneaux de guinées qui lui sont alloués par le gouvernement sous le nom de dépenses secrètes, il a plus que jamais à sa disposition trois puissants moyens de ramener les cours de l'Europe à ses plans belliqueux : ce sont la tribune et la presse dont Napoléon s'est tout à la fois délivré et privé, et enfin un esprit public vivement aiguillonné par la crainte d'une invasion; tous les vieux griefs sont oubliés ou suspendus en présence d'un tel danger. L'opposition se modère, se ralentit et prête un secours patriotique au gouvernement dont elle a désapprouvé tous les actes.

L'esprit démagogique, à qui la révolution française avait fait passer le détroit, ne souffle plus. L'Irlande elle-même se contient et pour la première fois semble croire que tous les dangers de l'Angleterre sont les siens. Tout en armant contre la France des souverains absolus, Pitt se montre fier d'être le défenseur d'un gouvernement libre contre un gouvernement qui a brisé ou rendu dérisoires toutes les barrières constitutionnelles.

Par l'effet des alarmes que la tribune et la presse anglaises ont répandues dans toutes les cours et qu'appuient vivement des courtisans soldés par ce gouvernement, les rois ont passé de la crainte d'une révolution qui les livrerait aux coups d'une multitude aveugle et furieuse à la crainte d'un dominateur victorieux à qui tous les trônes conviennent. Celui qu'en France on considère comme un nouveau Charlemagne, les orateurs et les journaux anglais ne cessent de le représenter comme un Attila.

Chaque jour vient altérer les dispositions pacifiques de l'empereur Alexandre; le plan de médiation un peu confus qu'il s'est tracé l'a engagé dans la lutte nouvelle plus avant qu'il ne l'aurait voulu. L'Angleterre pour le gagner a feint de lui prêter son appui. La note qu'il

a envoyée à la diète de Ratisbonne a pris le caractère d'un manifeste et même d'une attaque personnelle contre celui qui a violé le territoire germanique pour verser le sang du dernier des Condé. Napoléon a usé largement du droit de représailles en faisant rappeler, sinon dans des dépêches diplomatiques, du moins dans des journaux et des brochures, et en rappelant dans les brusques saillies de sa conversation les circonstances fatales de la mort du père d'Alexandre Ier. Tout s'est envenimé. Alexandre se déclare.

L'Autriche se relève, et après avoir poussé loin l'humilité devant le nouvel empereur des Français, elle se refait superbe. Les pertes cruelles qu'elle a essuyées dans ses armées, tant de fois vaincues, vont être réparées par de nombreux contingents. La Prusse n'a plus guère à hésiter, puisque la Russie se décide. N'est-elle pas forcée aujourd'hui de tourner dans l'orbite de cette puissante planète? Le jeune roi de Suède s'exalte et se croit déjà un second Gustave-Adolphe.

Cependant de grandes distances séparent ces États des nouveaux coalisés; il faut user encore des subterfuges et des mensonges diplomatiques.

Il est vrai qu'on ne se partage pas encore les dépouilles du lion, parce que ce lion est Bonaparte à la tête des armées françaises. La cour de Vienne cache au fond de son cœur l'ambition de joindre à ses provinces l'Alsace, la Lorraine et peut-être la Franche-Comté. Il faut attendre l'arrêt et les fruits de la victoire; mais cette victoire paraît certaine. La beauté du plan de campagne conçu par le général Mack ne permet plus d'en douter. L'œil vigilant de Napoléon perce à travers ces voiles diplomatiques; il plane sur les intrigues des cours et sur le mouvement des troupes qui se mettent secrètement en marche; il voit tout et sourit, ou plutôt il triomphe. C'est de là que doit lui venir la solution des difficultés urgentes qui embrassent son avénement à l'Empire; sûr de la victoiré, il se regarde comme sûr de reconquérir, sinon l'affection cordiale, du moins l'enthousiasme des Français. Son armée est sous sa main, dans le camp de Boulogne, armée dont l'aspect est leste et gai, et pourtant formidable. Les palmes de Marengo s'y unissent à celles de Hohenlinden. S'il existe entre elles quelque différend, si l'une d'elles plaint le sort de son général qu'elle croit sacrifié, elle ne résistera point à la double magie de ces mots : *avancement et gloire*.

C'est l'Allemagne qui va se charger de l'entretien de ses troupes, fournir un abondant pécule à ses soldats et des richesses à ses généraux. Son salut, son triomphe est dans son génie stratégique. Il sait d'avance sur quel point il va couper l'armée autrichienne, pendant que l'armée moscovite s'avancera lentement de ses déserts glacés et que la Prusse craintive attendra pour éclater l'arrivée de ces forces qui peuvent seules ranimer, exalter sa confiance. Maître d'un Empire qui surpasse trois fois celui de Charlemagne en population, mais beaucoup plus en richesse et en splendeur, sans être égal à son étendue, Napoléon se dit : « *En avant*, j'y suis provoqué par ceux qui deux fois ont obtenu de moi le bienfait d'une paix magnanime. » En avant, c'est le cri de guerre des Français en politique. En avant, c'est un mot que se répète encore le nouvel Empereur, même pour sa domination sur la France. Ce n'est point assez pour lui d'avoir été revêtu de cette puissance par les trois corps qui figurent fort mal le gouvernement représentatif, par deux ou trois millions de Français et surtout par lui-même. Il veut être sacré par le pape, par le pape à Paris. Charlemagne allant chercher ce titre magnifique à Rome ne lui paraît

plus que l'auguste mendiant d'une couronne. Il ne la recevra point, il la placera sur sa tête; c'est son habitude.

Tandis qu'il ouvre cette négociation si difficile pour tout autre, si chère à son orgueil, si contraire à l'esprit du siècle, mais dont il s'exagère beaucoup l'effet moral et politique, il constitue sa cour impériale, et vous le diriez absorbé dans les soins de l'étiquette les plus minutieux, les plus fantastiques, les plus contrastants avec l'esprit de la révolution. Vous croiriez d'abord que son génie descend jusqu'à copier celui que Louis XIV déploya dans cette création qui lui fut si utile pour courber l'orgueil de la noblesse. Non, il ne copie point, il emprunte ou il invente, suivant les convenances de sa position et celles de son royaume; il saura, empereur, rester fidèle au plan qui a fait la fortune et l'une des principales gloires de son Consulat, c'est-à-dire à celui de la fusion des partis. Né pour occuper l'histoire et pour remplir celle de son temps, il montre respect et foi pour tous les souvenirs, pour tous les grands noms historiques, pour tous ceux qui ont apporté un contingent à la gloire nationale, soit dans l'armée, soit dans la magistrature, soit dans l'administration, soit dans les fonctions,

soit dans les lettres, les sciences et les arts. Il veut en renouer le faisceau brutalement brisé par la révolution. Il se propose d'y faire dominer les nouveaux qui se sont élevés au milieu de ce majestueux et terrible orage. Il les guette tous au passage pour en faire ses conquêtes; il jette ses filets, tantôt par les mains adroites de la nouvelle Impératrice, tantôt par celles de M. de Talleyrand et de tous les autres nobles depuis longtemps voués à sa fortune. Il possède un grand moyen de séduction qui peut le dispenser de génie et même de finesse. Ce sont de splendides traitements pour des sinécures ou pour des emplois de domesticité, autrefois portés par les grands vassaux, mais dont ils se relevaient souvent par la rébellion contre le suzerain. Louis XIV, ce grand magicien de l'étiquette, a bien su maintenir ces dignitaires de la domesticité dans une étroite subordination, un tel pouvoir serait-il refusé à Napoléon ? Bientôt il pourra leur offrir chez l'étranger même de magnifiques dotations qui leur donneront un vernis de principauté. Il a des hameçons pour tous les genres d'ambition et de vanité. Il ne s'étonne pas de quelques résistances, de quelques bouderies plus ou moins prolongées, ni même de quelques sarcasmes,

dernières consolations des vaincus. N'ont-ils pas à réclamer de belles forêts, antique honneur de leur patrimoine? Toute requête intéressée qu'on lui présente devient à ses yeux une prestation de foi et hommage.

C'est ainsi qu'il soutient une lutte habile et patiente contre l'élite de l'ancienne noblesse, charmée de se voir ainsi recherchée et dont une partie s'enrichit par sa soumission, tandis que l'autre s'illustre par ses refus, par son absence de la cour, et redevient une puissance d'opinions dont le centre est au faubourg Saint-Germain. Il en fait le siége par des cordons, des titres, par des promotions militaires et par des emplois dans sa cour, et reste encore loin d'en faire la conquête tout entière. C'est un siége qu'il faut faire de maison à maison, et dont quelques-unes restent encore debout pour relever leur puissance et accroître leur orgueil sous la restauration.

Ne craignez plus pour sa noblesse le ridicule qui s'apprête à l'atteindre par toutes ses petites flèches. Voyez le sommet de ce nouvel édifice : c'est lui, cet homme aux trente victoires, ce sont ses lieutenants aujourd'hui ses maréchaux qui l'occupent. D'abord il rétablit, pour eux, l'office des maréchaux toujours cher

à l'esprit militaire des Français. Je vais les indiquer sommairement, nous les verrons tout à l'heure en action.

Il ne fut pas donné même à Louis XIV de pouvoir faire des choix plus heureux et plus brillants. Quelques noms manquent, il est vrai, à cette liste de gloire et surtout celui du général Moreau, qui rivalisa de plus près avec Bonaparte. On y peut remarquer l'absence de plusieurs des illustres compagnons d'armes du vainqueur de Hohenlinden, tels que Richepanse, Decaen, Lecourbe, Gouvion-Saint-Cyr et surtout de Macdonald, ce vétéran de Jemmapes, qui a soutenu trois combats de géants contre Souwarof. Mais entre ceux qui sont nommés, il n'en est point qui ne paraisse l'être par l'opinion et la reconnaissance publiques. Voici Masséna, le vainqueur de Zurich, qui vit se retirer devant lui Souwarof, l'Annibal de la seconde coalition; Soult, qui le seconda si bien dans cette campagne, Soult, le défenseur de Gênes; Jourdan, ce vainqueur de Fleurus; Brune qui châtia si cruellement l'orgueil britannique par la capitulation du duc d'York; Pérignon, qui dispersa l'armée espagnole dans une victoire éclatante et constitua cette puissance, autrefois si superbe, en une sorte de

vasselage que Napoléon lui fit si rudement sentir; Augereau qui, après avoir partagé ses travaux et ceux de Dugommier dans cette péninsule, vint s'associer à ceux de Bonaparte en Italie, et à qui appartient le principal honneur de la victoire de Castiglione; Lannes, qui vient de remporter celle de Montébello, brillant prélude de Marengo, et qui ne semble encore, comme plusieurs de ses compagnons, qu'au milieu de sa carrière; nommons après lui le maréchal Ney dont la gloire ira toujours croissant; Bernadotte, heureux entre tous ses compagnons et plus heureux que Napoléon même, puisqu'il lui sera donné de conserver une couronne décernée par le choix d'un peuple; l'infatigable Berthier, si puissant dans l'organisation militaire et dans l'assiette des camps; enfin le fougueux Murat, qui a donné un élan si victorieux à la cavalerie française; ceux que j'omets dans cette nomenclature vont bientôt reparaître avec un nouvel éclat de gloire. Il faut des prodiges pour obtenir ces grands titres de maréchaux de l'Empire. Nous verrons par quels exploits Macdonald, Oudinot, Suchet et Marmont vont s'en rendre dignes. De tels noms ne sont-ils pas de fortes cuirasses impénétrables au ridicule, à la malignité, à l'envie?

La garde impériale est une autre barrière opposée au ridicule, c'est un corps de vétérans qui joint à l'ardeur du courage la sévérité de la discipline et l'habitude d'une tactique savante, et qui se sent invincible.

Napoléon appelle sa brillante armée, c'est-à-dire près de trois cent mille hommes, dont une partie est déjà réunie au camp de Boulogne, et dont l'autre attend avec la même impatience, la même joie, l'heure d'entrer en campagne; il l'appuie par un genre de ressources tout nouveau dans les armées françaises, à moins de remonter aux jours de Colbert, par des finances bien ordonnées. C'est ici qu'il va recueillir le prix de soins habiles et vigilants. Il n'a guère conservé des formes qui appartiennent essentiellement au gouvernement représentatif que la présentation d'un budget. Chaque année il l'a vu s'accroître et surtout se consolider par des améliorations graduelles.

Cependant cette année 1804 semblait s'annoncer sous de fâcheux auspices pour le régime financier: les dépenses stériles de la malheureuse expédition de Saint-Domingue; la rupture du traité d'Amiens et de la paix maritime; la capture d'un nombre considérable de bâtiments de commerce tombés au pouvoir des Anglais,

sans déclaration de guerre, suivant l'insolence inique de leur droit des gens; le premier essor de nos villes maritimes et manufacturières arrêté par ce coup violent : c'étaient là de rudes échecs pour la prospérité renaissante de nos finances.

Le budget d'une année qui allait répondre aux dangers d'une coalition plus vaste et plus puissante que les deux précédentes, s'élevait à près de huit cent millions, y compris les frais de perception et la liste civile ; mais il se composait de deux branches de revenus fort différentes ; les recettes ordinaires et extraordinaires; les premières, à cinq cent quarante millions, grâce au produit des contributions indirectes, dont le Premier Consul avait augmenté les unes et rétabli les autres sous le titre de droits réunis, sans contradiction et en ne provoquant que de faibles murmures. Les recettes extraordinaires présentaient une éventualité fort menaçante pour l'avenir. On y comptait le subside espagnol élevé encore pour cette année à quarante-huit millions inexactement payés, et le subside levé sur divers États d'Italie, porté à vingt-deux millions. Des victoires éclatantes pouvaient seules les garantir pour les années suivantes. Cependant ce budget paraissait plus solidement établi que celui des trois grandes

puissances du Nord, qui venaient de nouveau affronter la France et Napoléon. Celui-ci imposait des subsides, tandis que la coalition pour les recevoir se plaçait sous les lois impérieuses de l'Angleterre.

L'Autriche expiait cruellement ses tentatives aussi folles qu'obstinées; tout déclarait la détresse de ses finances. En vain la cour de Vienne suivait-elle encore ses louables pratiques d'économie et de frugalité; il fallait recourir à ces expédients qui prélèvent de nouveaux impôts sur des peuples épuisés, et, ce qu'il y a de pis, à tous ces expédients qui préludent par des banqueroutes partielles à une banqueroute générale. La Prusse avait moins longtemps souffert d'une guerre si calamiteuse, parce qu'elle avait accepté la nécessité de faire la paix avec la Convention même; mais le trésor du grand Frédéric s'était enfoui dans les plaines fangeuses de la Champagne, et ses finances avaient été fort endommagées par les prodigalités voluptueuses de Frédéric-Guillaume II. Quant aux finances de la Russie, c'est une lettre close que celle des ressources de cet empire mystérieux, où le silence est imposé par le despotisme. Cependant la brillante campagne de Souwarof avait dû coûter cher à cette puissance, qui s'en était

laissé ravir tous les fruits par l'Autriche et par l'Angleterre. Le moment devait arriver bientôt où des puissances qui s'étaient longtemps raillées des assignats, quoiqu'elles en eussent longtemps ressenti l'action foudroyante devaient imiter et contrefaire, sans l'appât même d'une hypothèque spécieuse et brillante, cette ressource du papier-monnaie, dont la banqueroute fut toujours le dernier terme et l'opprobre.

Napoléon pouvait donc contempler avec dédain les finances de ces puissances, aujourd'hui discréditées, qui recommençaient contre la France un troisième effort, un effort désespéré. Appuyé ou couché sur des cartes militaires, il savait par la prescience de la stratégie tous les moyens de les accabler, avant qu'elles eussent formé contre lui une masse redoutable. Un jour, son loyal et sincère ministre du trésor public, Barbé-Marbois, lui présentait un tableau chagrin de la situation financière et politique qui menaçait la France pour l'année suivante. Il l'écouta d'abord avec flegme, puis il lui dit en souriant : « C'est un nœud gordien que je romprai à coups de canon ; cette manière-là vaut celle d'Alexandre. » Cependant il n'avait pas encore résolu complétement la difficulté la plus sérieuse de sa position, la désaffection de Paris ;

il l'ajournait après la victoire. En attendant, il prenait toutes les mesures qui pouvaient attiédir cette opposition. Ce fut après les actes plus que sévères qui avaient terminé son Consulat, qu'il put goûter le prix du penchant heureux qui l'avait porté à s'entourer de préférence, sinon des hommes les plus fiers et les plus courageux, du moins d'hommes probes, fortifiés dans leurs sentiments humains par la résistance qu'ils avaient opposée aux actes violents et sanguinaires de la révolution. Il est vrai qu'il n'avait point exclu de sa confiance des hommes qui en avaient plus ou moins partagé les excès; mais ceux-ci, sans confesser tout à fait leur repentir, s'annonçaient au moins comme désabusés. Ainsi, Fouché coïncidait avec les vœux des Barbé-Marbois, des Portalis et des Mathieu Dumas et de plusieurs autres nobles victimes du 10 août et du 19 fructidor. Tous conspiraient à calmer ces alarmes, à modérer ces ressentiments, à détourner ces mesures acerbes qui se présentent facilement à l'esprit du monarque absolu appuyé sur un glaive toujours victorieux. Ces mesures s'arrêtèrent après la terrible procédure de George, de Pichegru et de Moreau, et même s'adoucirent au dénoûment, soit d'après l'inspiration personnelle et les vues po-

litiques de l'Empereur, soit d'après les instantes prières de l'Impératrice et de ses dames, soit enfin d'après les conseils des hommes modérés, ou qui l'étaient devenus. L'irritation publique s'adoucit également, mais sans être tout à fait calmée.

Quelque impopulaire que fût une cour à la suite d'une révolution dont l'Empereur était le fils peu reconnaissant et peu respectueux, la formation même de cette cour attesta la prudence et le pouvoir du suprême conciliateur. Toutes les opinions y étaient représentées. Chacun tendait la main de bonne grâce à d'anciens et fougueux ennemis de son opinion, et peut-être de sa personne. La gloire, et surtout la gloire du maître répandait sur tous les Français des eaux lustrales d'un baptême politique. Ainsi se trouvait encouragé l'Empereur à donner la plus grande étendue et la réalité la plus tranchante au titre dont il venait de s'emparer. Deux grandes opérations dominaient sa pensée, l'une son sacre par les mains du saint pontife, et l'autre le titre de roi d'Italie, afin que les rois et les peuples apprissent à le reconnaître comme le second Charlemagne.

CHAPITRE V.

SACRE DE L'EMPEREUR, 1804.

SOMMAIRE.

Napoléon veut être sacré par le pape à Paris. — Difficultés que présente cette résolution impérieuse et si nouvelle. — Il veut recevoir ce prix du concordat. Pie VII, heureux de l'avoir conclu, craint de compromettre la paix religieuse qu'il a rétablie. — Cette négociation est conduite par le cardinal Fesch, oncle de Napoléon. — Commencement peu édifiant de ce nouveau prince de l'Église. — Il emploie avec le sacré collége le ton de l'autorité. — Pie VII craint que Napoléon ne veuille se faire couronner à Rome, qu'il pourrait si facilement annexer à son royaume d'Italie. — Inquiétudes que les papes ont toujours conçues sur le caractère des Romains à qui reviennent souvent les souvenirs de leur gloire et de leur liberté. — Fortes objections présentées par plusieurs cardinaux contre le voyage du pape à Paris. — Défiance qu'ils conçoivent contre les projets ambitieux et despotiques de Napoléon. — La résolution du pape n'est point ébranlée; il se met en route par une saison rigoureuse, reçoit de vifs témoignages d'intérêt en Italie et de plus vifs encore dans les départements français qu'il parcourt. — Son entrevue avec l'Empereur à Fontainebleau. — Indifférence qu'il trouve à Paris. — Délibération sur le lieu de la cérémonie. — Quelques conseillers de l'Empereur désignent l'hôtel des Invalides, d'autres le champ de Mars. — Courte digression sur les souvenirs que rappelle ce lieu, et sur la fédération du 14 juillet. — Contraste de l'enthousiasme patriotique que cette fédération fit éclater avec la froideur qui accueillit ce sacre. — L'Empereur se décide pour l'église métropolitaine de Notre-Dame de Paris. — Tous les genres d'artistes et surtout ceux de l'Opéra sont consultés pour cette cérémonie. — On a recours aux recherches des érudits. — Les républicains et

les philosophes passent sous le joug de l'Église et de l'étiquette impériale. — Nouvelle discorde entre les frères, les sœurs et l'épouse de l'Empereur; celle-ci triomphe et va participer au sacre de Napoléon; mais une difficulté se présente : les deux époux n'ont point reçu le sacrement de l'Église. — Le pape exige le mariage canonique : on l'improvise là nuit et de la manière la plus expéditive. — Froideur marquée du peuple pendant la marche de l'Empereur. — L'effet est un peu plus vif dans l'église métropolitaine. — Napoléon place lui-même la couronne sur sa tête; le pape se résigne à cet acte d'autorité qui diminue la sienne. — Risées qu'excitent dans le peuple le porte-croix et la mule du pape.

Le sacre de l'empereur Napoléon par le pape Pie VII, parti de Rome pour venir le consacrer à Paris, fut sans doute un des témoignages les plus éclatants de la force de sa volonté; mais il fut nul et quelquefois fâcheux dans ses résultats politiques, moraux et même religieux.

L'histoire ne doit pas lui donner plus d'importance qu'il n'en reçut des événements. Napoléon y voyait un triple triomphe sur la dynastie déchue, sur l'orgueil pontifical dans le moment même où il venait de rendre à l'Église une haute puissance, et enfin sur l'opinion philosophique, irréligieuse et républicaine. Ces trois victoires étaient bien difficiles à concilier, car il n'en était aucune qui parût compatible avec les deux autres. Mais il fallait éblouir, subjuguer ou terrifier les imaginations par un

spectacle d'une grandeur inaccoutumée, et que chacun s'accordait d'abord à regarder comme un espoir chimérique. La vanité joua un grand rôle dans cette négociation, et la vanité rapetisse les grands hommes.

Le caractère de sainteté était fortement empreint dans les traits, dans les paroles et dans les mœurs de Pie VII. Aussi la Providence semblait l'avoir tenu en réserve pour présider à une restauration de l'Église, dans le moment où tous ses fondements s'écroulaient en France et s'ébranlaient sur presque tous les autres points de l'Europe. Né de la famille illustre des Clermont ou Chiaramonti, il avait foulé aux pieds tous les préjugés de naissance dans une vie claustrale qui ne produit pas toujours cet effet. Devenu évêque d'Imola, il avait montré de la tiédeur pour le salut si fortement compromis des monarchies, et ses mandements mêmes décelaient quelque penchant pour les institutions démocratiques. Peut-être alors n'était-il pas éloigné de ces opinions que l'éloquent abbé de Lamennais a émises depuis, non sans scandale et sans effroi pour les partisans de l'alliance indissoluble du trône et de l'autel.

Ces opinions n'étaient pas une nouveauté

pour le saint-siége. La politique de Grégoire VII et de plusieurs papes, protecteurs des républiques, n'en était pas fort éloignée, car ils avaient besoin de s'unir tantôt à la cause des nobles révoltés, tantôt à celle du peuple, pour braver la colère et consommer l'humiliation des monarques et des princes qu'ils frappaient de leurs foudres.

Il avait fallu de l'intrépidité à Pie VII pour signer un concordat, où pour la première fois le chef de l'Église faisait tant de vastes concessions à l'autorité temporelle; mais ce que recouvrait l'Église était d'une bien plus haute importance; elle reprenait son point d'appui dans un royaume où l'esprit de dérision avait précédé depuis plus d'un demi-siècle une persécution sanguinaire moins dangereuse pour elle.

Pie VII s'applaudissait dans son cœur de concessions qui mettaient l'Église sur la voie de nouvelles conquêtes, lorsque sa sécurité et ses saintes joies furent troublées par la publication des statuts organiques du concordat. Bonaparte y avait fait régner l'esprit des quatre fameux articles de la déclaration du clergé en 1682, et le grand Napoléon empruntait une égide au grand Bossuet. Il n'était pas homme à

se dessaisir d'une arme défensive que Louis XIV avait opposée à l'ambition pontificale, mais que dans sa vieillesse il avait laissée se rouiller et s'émousser. Or, les libertés quoique fort restreintes de l'Église gallicane étaient, depuis la réforme de Luther et de Calvin, le grief le plus sensible au saint-siége. Pie VII, malgré l'affection paternelle qu'il avait conçue pour Napoléon, en fut vivement affecté; le plus humble des hommes se gardait bien de transiger sur l'autorité spirituelle dont il était dépositaire, et même le domaine temporel du saint-siége lui tenait fort à cœur. Il regrettait amèrement que les légations de Bologne et de Ferrare en eussent été détachées par la conquête. Il nourrissait l'espoir de les recouvrer, mais Napoléon était prêt à se faire nommer roi d'Italie, et ne pouvait consentir à céder deux joyaux si précieux de sa seconde couronne. On peut juger de quel trouble, de quelle terreur fut saisi le saint pontife lorsque lui fut signifiée l'intention de Napoléon de recevoir de lui le sacre impérial. Ce désir ne lui avait été d'abord qu'insinué par M. de Cacault, ministre habile et discret de l'Empereur auprès du saint-siége; mais le pape savait ce qu'était un désir de Napoléon. Viendrait-il recevoir la couronne à Rome dans une

attitude respectueuse et reconnaissante, ou bien exigerait-il que le saint pontife passât les monts pour venir le couronner à Paris, dans une ville tant de fois signalée par l'Église, depuis vingt-cinq ans, comme la nouvelle Babylone? L'alternative même était fâcheuse et présentait un double danger. Rome et ses magnificences et ses grands souvenirs étaient des objets bien séduisants pour un homme qui ne prescrivait à son Empire d'autres limites que celles d'une indomptable nécessité. D'un autre côté, le peuple romain ne pouvait-il pas espérer de recouvrer sous le nouveau César son domaine sur toute nation? L'esprit de liberté avait sommeillé, mais n'avait jamais été complétement éteint à Rome. Il avait eu à différentes époques du moyen âge quelques réveils éclatants ; la translation du saint-siége à Avignon avait été moins l'effet de la politique violente de Philippe le Bel, que celui de la peur d'un danger domestique.

Des séditions contre l'autorité pontificale avaient éclaté et devenaient plus menaçantes encore ; une sorte de fierté républicaine régnait chez les Transtévérins, partie plus imposante que nombreuse de la population romaine.

Ils ont conservé au sein de la pauvreté même,

et dans les deux sexes, le type des nobles traits et de la beauté sévère de leurs aïeux; c'est parmi eux que les voyageurs aiment à retrouver les héritiers des Décius, des Fabius, des Camille. Le mot de république, qui, depuis les victoires de Bonaparte, sonnait dans toute l'Italie et à Rome même, les avait vivement émus. Ce même général grandi par ses nouveaux triomphes, pouvait encore les remuer par une séduction si flatteuse pour cet orgueil dont ils étaient les derniers représentants. Dès qu'il aurait monté au Capitole, une seule visite au faubourg de Transtévère pouvait lui faire décerner l'empire d'Occident; car il était habile à joindre ces deux mots contradictoires : empire et liberté.

Je ne sais si je cède trop à l'esprit de conjectures, mais je ne suis pas éloigné de penser que Napoléon, qui aimait fort à rajeunir les souvenirs historiques dans ce qu'ils ont de plus grandiose, ne se fût réservé de prendre Rome un jour, soit pour l'une de ses deux capitales, soit pour sa capitale même. Et je m'explique ainsi pourquoi, lorsqu'il fit cette conquête, qui deux fois pour lui avait été si facile, il fit de Rome un département français, en dépit de la distance qui le séparait des nôtres.

Mais soit que le pape fût condamné à demeurer en présence d'un suzerain tel que Napoléon, à Rome ou à Paris, il s'éclipsait sous un nouveau César, aussi grand que Jules, et politique aussi habile qu'Auguste. Il ne fut donc pas aussi difficile qu'on pourrait d'abord le croire, de décider le pape à un voyage trop obséquieux pour n'être pas humiliant. Cette négociation avait passé des mains de l'habile et insinuant M. de Cacault dans celles du cardinal Fesch, homme d'un caractère tout différent, mais redoutable parce qu'il était oncle de l'Empereur.

Ce prêtre avait mal résisté aux épreuves cruelles où fut soumis le sacerdoce sous l'Assemblée constituante et bien plus sous la terrible Convention nationale. Il en avait abjuré les fonctions, et l'on prétend qu'il le fit en livrant les vases sacrés à des profanations sacriléges; d'autres sont allés jusqu'à dire qu'il y prit part lui-même. Ce dernier fait, dont la recherche est difficile, n'a jamais été constaté. Au bruit des premières victoires de son neveu en Italie, il accourut dans cette belle contrée et accepta les fonctions plus lucratives qu'honorables de fournisseur de l'armée. L'heure de la grâce sonna enfin pour lui : quand il vit son neveu sur le

chemin du pouvoir suprême, et disposé à rendre à la religion son lustre, et à l'Église une grande partie de son autorité, il prit son parti en homme d'un caractère résolu et digne sur ce point seulement de sa brillante parenté; il rompit brusquement ses liaisons, ses trafics et fit un éclatant divorce avec ses doctrines irréligieuses. Décidé à une pénitence austère qui lui montrait en perspective d'abord les honneurs, ensuite le trône de l'Église, il s'enferma dans un séminaire, confessa ses erreurs et répandit des pleurs fort utiles à son ambition. Dès qu'il se crut assez purifié et qu'il se persuada que le ciel oubliait sa vie première, il l'oublia lui-même aussi complétement que s'il avait passé le temps de la révolution dans quelque monastère de la Trappe. Sa superbe augmenta dans les mêmes proportions que celle de son neveu. On le fit archevêque de Lyon et bientôt cardinal; prince de l'Église, il ne rêva plus qu'aux moyens d'en devenir le chef. Sa fortune dépendait d'abord de l'Empereur et ensuite du Conclave. Rien de plus intolérant qu'un converti, surtout quand il a été décidé à la pénitence par l'ambition; il devint un adversaire fougueux des doctrines qu'il avait professées jusqu'au scandale. Il s'agissait maintenant de prouver son

zèle à l'Empereur, et d'obtenir le sacre et le voyage du pape à Paris. Il y procéda dans les termes les plus impérieux ; le pape ne pouvait guère aimer en lui son héritier présomptif ; ce ton de violence l'irritait et l'eût peut-être décidé à une fermeté qu'il montra depuis pour l'honneur du saint-siége, si Napoléon ne se fût exprimé dans des termes plus respectueux, plus tendres, plus dignes de ceux qui avaient signé dans un admirable accord les articles de la conciliation entre l'État et l'Église, sous le nom de *Concordat*. Voici la lettre autographe que l'Empereur écrivit à Sa Sainteté :

« Très-saint père,

« L'heureux effet qu'éprouvent la morale et le caractère de mon peuple par le rétablissement de la religion chrétienne, me porte à prier Votre Sainteté de me donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'elle prend à ma destinée, et à celle de cette grande nation, dans une des circonstances les plus importantes qu'offrent les annales du monde. Je la prie de venir donner, au plus éminent degré, le caractère de la religion à la cérémonie du sacre et du couronnement du premier empereur des Français. Cette cérémonie acquerra un nouveau lustre lors-

qu'elle sera faite par Votre Sainteté elle-même; elle attirera sur nous et sur nos peuples la bénédiction de Dieu dont les décrets règlent à sa volonté le sort des empires et des familles.

« Votre Sainteté connaît les sentiments affectueux que je lui porte depuis longtemps, et par là elle doit juger du plaisir que m'offrira cette circonstance de lui en donner de nouvelles preuves.

« Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous conserve, très-saint père, longues années au régime et gouvernement de notre mère la sainte Église.

« Votre dévot fils,

« NAPOLÉON. »

Cette lettre produisit un excellent effet sur l'esprit du pape et il se sentit disposé à se rendre aux vœux du grand magicien qui s'appelait *son dévot fils*. Sans doute il se berçait de l'espoir qu'un voyage si périlleux pour sa santé, si humiliant pour l'autorité superbe dont Grégoire VII avait légué à ses successeurs la tradition affaiblie mais vivace, serait payé de concessions importantes à la fois dans l'ordre spirituel et temporel; mais puisqu'il n'osait les stipuler d'avance comme des conditions formelles de son consentement, il était fort à pré-

sumer qu'il les obtiendrait difficilement de l'Empereur, qui se sentirait, par la cérémonie du sacre, plus absolu, et se croirait plus invulnérable que jamais. Toutefois, avant d'annoncer sa résolution, il prit le parti d'en déférer à un conseil qu'il composa de vingt cardinaux. Lorsqu'un souverain limite le nombre et règle le choix de ses conseillers, il les trouve aisément favorables à ses vœux. Cinq cardinaux seulement élevèrent de pressantes objections contre le voyage et même contre le sacre, quinze approuvèrent l'un et l'autre, mais à des conditions qui eussent été fort plausibles si Louis XVI eût régné au lieu de l'empereur Napoléon. J'ignore si les archives du Vatican contiennent quelques révélations sur les motifs et les discours des cardinaux opposants; mais sans entreprendre un voyage qui serait vraisemblablement infructueux pour cette recherche, je crois qu'on peut prêter à l'un de ces princes de l'Église des considérations semblables à celles que je vais exposer :

« Les temps sont bien changés en France depuis la signature du Concordat; c'est le sacre que demande ou qu'exige l'Empereur; n'aurait-il pas à demander d'abord l'absolution? n'a-t-il pas à effacer une grande tache de son règne et

de sa vie? Saint Ambroise ferma les portes du temple du Seigneur à l'empereur Théodose, souillé d'un acte cruel, mais en qui l'Église reconnaissait un fils plus soumis, un défenseur plus zélé, plus intrépide, que ne l'avait été Constantin lui-même. Ce n'est point un massacre odieux ordonné dans le transport d'une aveugle et inhumaine vengeance dont Bonaparte s'est rendu coupable, mais c'est un assassinat qui ne fut pas même juridique, un meurtre qui semble frapper une seconde fois Louis XVI dans sa famille, et paraît un supplément politique de cette sanglante exécution, un contrat d'alliance avec les régicides. Il est certain que cet affreux souvenir a été réveillé dans l'âme des rois, des cours et même des peuples.

« Le silence de plusieurs de ces monarques, tout à l'heure vaincus, ne prouve en eux qu'une terreur momentanée, leurs armements qu'ils couvrent en vain d'une réserve diplomatique, annoncent qu'ils aspirent à s'en dégager. Croyez-vous, par exemple, que l'empereur François II qui, par la grâce du saint-siége, était reconnu successeur des Césars, se prête volontiers à en voir transférer le titre et les droits à Napoléon? Même sujet de murmures chez d'autres potentats qui, de rois et de princes qu'ils étaient,

pourraient n'être plus, les uns que des vice-rois et les autres que les chambellans du nouvel Empereur. Ne voyez-vous pas qu'ils unissent leurs efforts dans l'ombre, et que leur courroux est près d'éclater par le plus grand effort qu'ils aient encore tenté contre la France et ses révolutions diverses? Le saint-père doit-il se détacher de la cause commune des rois, pour bénir et sacrer celui qui va leur porter les coups les plus directs et les plus cruels? ne lui sera-t-il pas douloureux de prononcer une exhérédation spirituelle contre les fils de saint Louis, contre les frères du roi-martyr? leurs longs malheurs, leur fidélité constante et enfin le sang de Louis XVI, ne leur seront-ils comptés pour rien?

« Les victoires de celui qui s'assied sur leur trône suffiront-elles, je ne dirai pas pour le consacrer, mais pour le purifier des hommages sacriléges qu'il a rendus à Mahomet sur la terre d'Égypte, et que sa politique de conquérant a pu lui suggérer? Qui nous dit que le Concordat ne lui a pas été inspiré par sa politique d'usurpateur? Est-ce là un gage de sa fidélité future? S'est-il contenté des concessions si importantes par lesquelles il a fallu acheter le retour d'un puissant royaume vers l'Église et vers Dieu même? A peine les a-t-il obtenues que son in-

flexible orgueil s'est déclaré par des statuts organiques qui rompent l'unité de l'Église en consacrant l'indépendance du clergé gallican, prétention presque schismatique que le saint-siége a repoussée même en face de la double autorité de Louis XIV et de Bossuet.

« Si tel est le premier tribut de la reconnaissance du nouvel Empereur, jugez comment il la fera éclater lorsqu'il aura consolidé et agrandi son pouvoir par un sacre reçu à Paris et que Charlemagne lui-même est venu demander humblement à Rome? Craignez tout d'un caractère dont chaque victoire accroît la violence, et ne lui fournissez pas les moyens d'affermir une domination si redoutable. Ses armées bordent Rome; il lui sera aussi facile de confisquer la ville sainte, qu'il l'a été au superbe Louis XIV, non pas de confisquer, mais de séquestrer Avignon. Dans quel état Sa Sainteté va-t-elle trouver ce peuple de Paris, qui naguère couvrait de ses blasphèmes et de ses sacriléges les temples du Seigneur, transformés en temples de la Raison?

« Sans doute l'impiété ne montre plus une si atroce impudence; sans doute par la grâce du Seigneur, par l'effet du repentir et par l'effet du Concordat, l'Église a recouvré dans cette ville et surtout dans la France un grand nom-

bre de ses enfants qu'on avait pu croire perdus ; mais la dérision philosophique y survit encore chez plusieurs au sacrilége et ne porte pas des blessures moins profondes. C'est elle qui va peut-être accueillir le saint-père à la suite d'un voyage qui nous cause de si vives inquiétudes pour sa santé, pour ses jours, pour sa dignité même. Ne devons-nous pas mettre à la tête des fidèles les prélats et les prêtres français qui en sont aujourd'hui les nobles vétérans, et qui se sont tant de fois exposés au martyre dans les longs jours de la persécution ? Eh bien ! le voyage du saint-père ne fera qu'ajouter à leurs tribulations et porter un nouveau trouble dans leurs consciences. Si l'Église a reconnu en eux des fils d'une soumission inébranlable, n'ont-ils pas montré le même dévouement à la cause de leur monarque ? Ils se sont habitués, et trop peut-être, à joindre ces deux sentiments dont l'un doit être plus impérieux que l'autre, puisqu'il émane directement d'une source divine. Combien ne gémiront-ils pas de les voir séparés par l'autorité même du saint-siége !

« L'heure viendra où il faudra résister aux volontés despotiques d'un homme qui veut toujours monter. Le voyage du chef de l'Église est périlleux ; son retour dans le patrimoine de

saint Pierre est-il certain? Il est une pensée qu'on lit facilement dans l'âme de l'Empereur et dont il peut bien différer, mais non rejeter l'exécution : il voudrait disposer du chef de l'Église comme les despotes de l'empire d'Orient ont disposé du patriarche schismatique de Constantinople. Le peuple se trompe-t-il dans sa prévoyance instinctive, lorsque déjà dans ses jeux malins il fait du pape un aumônier de Napoléon? Nous savons quelle vertu, quel courage inflexible notre saint-père opposera à des prétentions tyranniques et sacriléges; mais ne vaut-il pas mieux commencer à Rome même avec l'appui des grandes puissances et la vénération plus que jamais fervente des peuples, une résistance qui sera inutile à Paris. Faudra-t-il que les annales du saint-siége offrent deux martyrs successifs dans Pie VI, mort prisonnier à Valence, et dans Pie VII réservé peut-être au même sort? »

Des considérations si fortes n'ébranlèrent ni le pape, ni les quinze cardinaux qui adhéraient à ses vœux. Les dangers imminents de la résistance l'emportaient dans leur esprit sur les dangers éloignés d'une obéissance craintive; si le pape s'abstenait d'une telle visite, l'Empereur ne pouvait-il pas charger un de ses géné-

raux de division de lui faire une de ces visites foudroyantes, telle que l'infortuné Pie VI l'avait reçue des agents du Directoire? La plus grande terreur de Pie VII était pour la ruine de son Concordat, dans lequel il voyait le salut de la religion. Les cardinaux, pour colorer leur assentiment, insistaient sur la nécessité d'obtenir la séparation des statuts organiques, et la restitution des légations de Bologne et de Ferrare. Mais personne ne disait au pape : « Ne partez pas avant de les avoir obtenues, » et Napoléon regardait de tels actes comme serviles. Le cardinal Gonzalvi, ministre du saint-siége, s'épuisait en vain à paraître redoubler d'exigences dans sa réserve diplomatique. A peine M. de Talleyrand daignait-il lui répondre. Le pape nourrissait dans son cœur une pensée plus intimement religieuse; c'était celle de ranimer par sa présence la foi catholique dans une capitale et dans un royaume qui s'en étaient montrés si violemment éloignés. Ses vertus, sa sainteté tout à la fois rigide et paternelle, devaient lui tenir lieu d'apostolat. Son voyage était plutôt celui d'un convertisseur que celui d'un souverain et du chef de l'Église.

Le pape partit de Rome le 2 novembre 1804, en laissant le gouvernement de sa capitale au

cardinal Gonzalvi, partisan déclaré de ce voyage. Son cœur put s'épanouir à l'aspect des témoignages touchants qu'il reçut dans les États italiens, de la vénération et de l'amour des fidèles. Celui de tous qui dut le plus l'étonner, sans pourtant le convaincre ni l'édifier, lui fut rendu par le général Menou, gouverneur des États du Piémont. C'était ce même général qui, pour flatter Bonaparte dans l'une des vues politiques du conquérant de l'Égypte, avait, sous le nom d'Abdalah, épousé une musulmane et avait compromis ou abjuré sa foi chrétienne, à supposer que le dernier fait soit incertain. Il venait honorer le pape avec le même zèle de courtisan qu'il eût honoré en Égypte le mufti. Mille soins d'une vigilance délicate et empressée avaient été pris, par ordre de l'Empereur, pour faciliter à Pie VII le passage des Alpes. Il reçut une digne récompense de ses fatigues en voyant la population française du Midi accourir sur ses pas, et franchir dans une saison rigoureuse d'assez longues distances pour se prosterner sous la bénédiction pontificale. La vieillesse avait, dans ses nobles traits, l'expression la plus auguste et la plus touchante. C'était l'idéal de la sainteté tel qu'il respire dans les tableaux de Raphaël et du Dominiquin. En arrivant à Lyon,

il trouva une lettre de l'Empereur pleine de vénération et d'une tendre reconnaissance.

Comme il approchait de Fontainebleau, il fut charmé de voir l'Empereur, qui venait de faire un séjour dans cette ville, s'avancer vers lui avec tout l'empressement d'un fils et se précipiter dans ses bras avec une grande effusion de tendresse. Toute la cour vint dans cette ville lui rendre des témoignages qu'on aurait crus n'être pas dictés par l'étiquette, ni même par la volonté du maître. Son entrée à Paris après trois jours de repos ne fut signalée par aucun empressement populaire. L'Empereur avait réservé pour lui et pour sa suite assez nombreuse, dans le palais des Tuileries, le pavillon de Flore que plusieurs vieux cardinaux jugèrent un peu étroit pour le maître du Vatican, mais où Sa Sainteté se trouva fort à l'aise. L'indifférence parisienne dut pourtant lui présenter un contraste affligeant avec l'empressement religieux qu'il avait rencontré sur sa route.

Les grands corps de l'État furent appelés pour stimuler la vénération des fidèles et rendre leurs hommages à Sa Sainteté. Leurs divers présidents s'acquittèrent de leur mieux de cette mission, qui rentrait peu dans le style des discours prononcés, ou des écrits publiés par eux

depuis l'ère philosophique ou révolutionnaire. Ils veillaient avec un soin de courtisan à exalter surtout l'Empereur, objet de leur première pensée. Le discours du président du Corps législatif sortit seul de cette vulgarité officielle. Ce président était encore Fontanes, quoiqu'il eût gardé un morne silence sur le message des conseillers d'État chargés d'annoncer l'exécution du duc d'Enghien, et quoiqu'il eût plus courageusement encore protesté contre les paroles plus ou moins approbatives que lui avait prêtées le *Moniteur*. Un grief récent n'effaçait ni dans le cœur, ni dans la tête politique de Napoléon, le souvenir des services rendus et l'espérance de ceux qu'il pouvait obtenir encore. Fontanes, qui s'attendait à une disgrâce éclatante, fut touché de cette modération que des serviteurs plus zélés appelaient clémence. Il saisit avec empressement et surtout avec habileté cette occasion de témoigner sa gratitude. Le culte à la fois littéraire et monarchique qu'il rendait à Louis XIV et son siècle l'attachait beaucoup plus à des cérémonies pompeuses qu'aux scènes désordonnées et trop souvent sanglantes de la souveraineté nationale. La religion plaisait à son esprit, sans entrer bien profondément dans son cœur; voici le discours qu'il prononça.

Vous y trouverez le caractère de la dévotion officielle.

« Très-saint père,

« Quand le vainqueur de Marengo conçut, au milieu du champ de bataille, le dessein de rétablir l'unité religieuse et de rendre aux Français leur culte antique, il préserva d'une ruine entière les principes de la civilisation. Cette grande pensée, survenue dans un jour de victoire, enfanta le Concordat, et le Corps législatif dont j'ai l'honneur d'être l'organe auprès de Votre Sainteté, et convertit le Concordat en loi nationale.

« Jour mémorable, également cher à la sagesse de l'homme d'État et à la loi du chrétien! C'est alors que la France, abjurant de trop graves erreurs, donna les plus utiles leçons au genre humain. Elle semble reconnaître devant lui que toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques, et que tout attentat contre le christianisme est un attentat contre la société.

« Le retour de l'ancien culte prépara bientôt celui d'un gouvernement plus naturel aux grands États, et plus conforme aux habitudes de la France. Tant le système social ébranlé par

les opinions inconstantes de l'homme, s'appuya de nouveau sûr une doctrine immuable comme Dieu même. C'est la religion qui poliçait autrefois les sociétés sauvages; mais il était plus difficile aujourd'hui de réparer leurs ruines que de fonder leur berceau.

« Nous devons ce bienfait à un double prodige. La France a vu naître un de ces hommes extraordinaires, envoyés de loin en loin au secours des empires qui sont près de tomber, tandis que Rome, en même temps, a vu briller sur le trône de saint Pierre toutes les vertus apostoliques du premier âge. Leur douce autorité se fait sentir à tous les cœurs. Des hommages universels doivent suivre un pontife aussi sage que pieux, qui sait à la fois tout ce qu'il faut laisser au cours des affaires humaines et tout ce qu'exigent les intérêts de la religion.

« Cette religion auguste vient consacrer avec lui les nouvelles destinées de l'Empire français et prend le même appareil qu'au siècle des Clovis et des Pépin.

« Tout a changé autour d'elle, seule elle n'a pas changé.

« Elle voit finir les familles des rois comme celles des sujets; mais sur les débris des trônes

qui s'élèvent, elle admire toujours les manifestations successives des desseins éternels et leur obéit avec confiance.

« Jamais l'univers n'eut un plus imposant spectacle, jamais les peuples n'ont reçu de plus grandes instructions.

« Ce n'est plus le temps où l'Empire et le sacerdoce étaient rivaux. Tous les deux se donnent la main pour repousser les doctrines funestes qui ont menacé l'Europe d'une subversion totale. Puissent-elles céder pour jamais à la double influence de la religion et de la politique réunies. Ce vœu sans doute ne sera point trompé; jamais en France la politique n'eut tant de génie, et jamais le trône pontifical n'offrit au monde chrétien un modèle plus respectable et plus touchant. »

Le soir de cette présentation, quelques cris, où l'on pouvait distinguer la voix de la police, appelèrent le pape sur le balcon des Tuileries. L'effet fut aussi satisfaisant qu'on peut l'attendre d'une scène commandée; mais aux yeux de l'observateur, la piété était absente, contrainte ou équivoque. L'Empereur sentit la nécessité de suppléer par un spectacle imposant et magnifique à des sentiments qui ne se prononçaient qu'avec tiédeur, et de tenir les yeux

ébahis, si on ne pouvait captiver le cœur. Une grande satisfaction avait été donnée au pape et soulageait à la fois sa conscience et le sentiment de sa dignité. L'Empereur, après un peu d'hésitation, avait désigné l'église Notre-Dame de Paris pour l'auguste cérémonie. Tout ce qui dans son Conseil d'État conservait quelque vieux reste d'attachement à la révolution première et à l'esprit philosophique lui demandait avec instances et presque avec hardiesse de préférer le Champ de Mars, immortalisé par la fédération de 1790, si chère encore à tous les cœurs patriotiques. Ce théâtre souffrait les objections les plus graves. Il était dur de conduire en quelque sorte les funérailles de la Liberté dans le lieu où sa brillante aurore avait été saluée d'acclamations qui semblaient sortir de toutes les bouches de Français. Le pape aurait-il consenti à monter sur l'autel païen de la Patrie? L'Église n'eût-elle pas gémi de l'y voir succéder à un pontife aussi peu scrupuleux, aussi peu fidèle que M. de Talleyrand, alors évêque d'Autun? L'Empereur s'éleva contre ce vœu irréfléchi de ses conseillers d'État, en montrant un dédain très-amer pour la seule de nos cérémonies civiques où l'enthousiasme ait éclaté avec une sincérité

toute française, et pour un serment d'où devaient sortir les grandes armées de la révolution. La fougue de son orgueil impérial l'emporta jusqu'à dire : « Eh! que me font à moi les acclamations de cinquante mille poissardes et d'un plus grand nombre d'artisans obscurs, qui depuis ont figuré dans des scènes extravagantes ou atroces! Je reconnais bien mieux les suffrages raisonnés du sentiment national dans les présidents des colléges électoraux et dans ceux des cantons. » Je crois qu'au fond du cœur Napoléon put préférer à des suffrages si froidement officiels l'explosion passionnée, unanime de deux cent mille citoyens honorables venus de tous les points de la France. Le véritable programme de la révolution était là, ou plutôt c'était là, si le ciel nous eût exaucés, qu'elle eût dû s'arrêter. Quelques scènes violentes et quelques massacres atroces n'avaient point encore détruit les passions généreuses d'où elle émanait. Pour juger cette cordiale, j'ai presque dit cette sainte fédération du Champ de Mars, il ne faut point parler d'une seule journée où l'enthousiasme public brava la fureur de l'ouragan qui semblait être d'abord un désaveu de nos espérances prononcé par le ciel, mais qui fut suivi de la sérénité la plus radieuse au moment où

les serments se prononcèrent. Hélas! j'ai pu depuis y voir une triste allégorie des destins de cette révolution même, longtemps si désastreuse, aujourd'hui si calmée; mais ce dont il ne faut pas perdre la mémoire et ce que l'Empereur eut le tort d'oublier devant son Conseil d'État, ce fut un travail commun, un travail universel pendant six semaines, pour élever les tertres du Champ de Mars et l'autel de la Patrie : six semaines de concorde, d'allégresse et d'un enthousiasme aussi naïf que profond! ce furent ces brouettes traînées par les mains les plus délicates et les plus novices à côté des mains calleuses des artisans, modestes régulateurs d'une foule novice et plus ou moins illustre; ce furent mille mots de conciliation prononcés par la voix touchante et mélodieuse des dames; ce fut ce front épanoui qui rendait chacun beau comme l'espérance. Bonaparte a pu depuis rétablir la concorde comme un libérateur désiré, plein de force et de génie, et ce fut là le plus beau de ses triomphes. Mais celle qui se manifestait alors avec tant de spontanéité et de joie portait au cœur de bien plus douces impressions. Voilà ce que détruisit l'esprit du sophisme uni à des passions qui couvaient sourdement. Je fus un obscur travailleur

dans ces belles journées ; elles m'ont fourni un moyen de distinguer l'enthousiasme sincère, de l'enthousiasme officiel où tout parle aux yeux, où rien ne parle au cœur. Je reviens au récit du sacre de l'empereur Napoléon.

Napoléon gémissait encore sous le poids de la défaveur qu'il avait encourue par les derniers actes de son Consulat; il ne put s'empêcher de faire saigner cette blessure en présence de ses conseillers affidés. Il parla du peuple de Paris dans des termes presque aussi emportés qu'aurait pu le faire un adversaire fougueux de la révolution. L'expression du dédain se joignait à celle de la colère. « J'emploie, disait-il, dix-huit ou vingt mille hommes à contenir ce peuple ingrat et turbulent; mais douze cents suffiraient peut-être pour le mettre à la raison. » Il est fort heureux que la discrétion des conseillers d'État n'ait pas alors laissé transpirer dans le public des paroles aussi imprudentes.

Le dôme des Invalides était vivement réclamé par les militaires et les maréchaux de l'Empire qui l'avaient tapissé des trophées de leurs exploits ; et comme ils étaient encore effarouchés d'un sacre et d'un couronnement qu'ils avaient peu prévus sur les champs de bataille de Jemmapes, de Fleurus ou de Rivoli, ils au-

raient voulu lui donner un aspect guerrier, qui en eût voilé à leurs yeux la pénible importunité. L'Empereur avait eu d'abord la même pensée; mais sa première loi était alors de complaire au pape et de bannir tous ses scrupules. D'ailleurs c'était la grande ombre de Charlemagne que voulait faire prédominer son ardent imitateur.

Déjà, depuis deux mois, tout était mis en œuvre pour cette séduction impériale et religieuse. Toutes les recherches savantes, tous les arts et surtout ceux auxquels l'Opéra doit ses prestiges d'un moment, étaient appelés à porter leurs tributs. L'érudition perçait la nuit la plus profonde des temps pour retrouver le cérémonial du sacre de Charlemagne. Et de là on descendait au sacre de nos rois de la troisième race, en évitant les souvenirs de l'infortuné Louis XVI. La nouvelle cour était peu faite aux cérémonies qu'on allait ressusciter et ne les avait guère reçues par tradition de famille. Les artistes et surtout les danseurs, à la tête desquels figuraient Vestris et Garden, en devenaient les ordonnateurs, sous la direction des maîtres et des aides des cérémonies, et cherchaient à y transporter la discipline élégante des ballets, en maudissant les habitudes assez gauches de leurs nouveaux

acteurs. L'Empereur lui-même daignait se soumettre à leurs instructions ; mais c'était surtout le grand acteur Talma et le peintre David qu'il consultait pour porter le manteau impérial. Il avait remporté une victoire plus facile qu'on ne l'aurait cru sur ce peintre célèbre, dont l'austérité républicaine s'était élevée jusqu'à l'amitié de Robespierre et qui s'était signalé par le culte de Marat. Heureux si, dans ses terribles fonctions de membre du comité de sûreté générale, il n'avait été trop fidèle exécuteur de leurs ordres sanguinaires !

« Il y a deux religions dans mon cœur, disait-il, celle de la république et celle de la gloire. La république n'est plus, et je l'ai protégée jusqu'à son dernier soupir ; maintenant la gloire brille du plus grand éclat qu'elle ait jamais obtenu chez aucun peuple, et je me trouve heureux ou du moins consolé d'en reproduire les rayons sous mes pinceaux. » C'est ainsi que l'auteur du portrait de Marat fut l'un des ordonnateurs et le peintre du sacre.

La froide étiquette et le luxe dans toutes ses magnificences conspiraient avec les beaux-arts pour vaincre les dédains philosophiques et terrasser les scrupules républicains. L'or, le velours, la soie, le travail délicat de la broderie,

les dentelles, les riches fourrures et les diamants vont se mêler ici sur les habits, soit des grands dignitaires, soit des fonctionnaires d'un ordre inférieur, soit des princesses, des dames de la cour, qui vont recevoir le titre de dames d'honneur, soit de celles qui aspirent au bonheur de briller dans les fêtes publiques par leur beauté et par leurs grâces. C'est le sujet des méditations des plus grands politiques, des cardinaux, des princes de l'Église et de tous les prêtres qui vont goûter en France le bonheur inattendu d'officier à la suite du successeur de saint Pierre et du magnifique Léon X. Voici une sorte de phénomène historique. Dans cette occurrence de tant d'états, d'ordre et d'autorité divers, pas une dispute de préséance ne s'élève ou du moins ne se prolonge. La volonté de l'Empereur a tout décidé, tout réglé, et il est là aussi absolu qu'à la tête de son armée un jour de bataille. Les funérailles de Louis XVIII furent depuis moins respectées, et l'on ne sait encore que confusément pour quel motif de préséance et par quel ordre le clergé de Paris s'abstint d'y paraître.

Cependant les répétitions pour les cérémonies de l'Église présentaient de la confusion. L'obéissance ne manquait nulle part, mais souvent

l'intelligence des marches et des évolutions était en défaut, sans compter la grâce et la dignité, qui n'étaient pas un attribut commun de tous ces personnages. La confusion était à craindre; le peintre Isabey, doué d'un talent merveilleux pour diriger, soit les fêtes les plus illustres, soit les plus frivoles, trouva un moyen de remédier à cette confusion, dont l'Empereur se chagrinait; car, comme il l'a dit lui-même dans l'épreuve la plus fatale de sa fortune : « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. »

Il traça le dessin de l'intérieur de la basilique en désignant du mieux qu'il put l'ordre hiérarchique des principaux personnages : puis, pour être plus clair, il fit lestement fabriquer une longue série de poupées en désignant les costumes. Sur chacune d'elle il mit des étiquettes et des numéros. L'intelligence des personnages fut merveilleusement soulagée par un expédient aussi simple; un poëte satirique dirait que les mannequins de cour se conformèrent à l'ordre établi pour ces poupées; mais l'histoire doit parler avec plus de respect de nombre d'hommes illustres dont elle a déjà raconté et va raconter encore les hauts faits.

On trouvera peut-être que j'abonde trop en détails, moi qui les abrége souvent pour les né-

gociations politiques et les évolutions des combats. Mais n'est-il pas digne d'un esprit philosophique d'indiquer cette transformation instantanée d'un peuple de penseurs, d'enthousiastes, de fanatiques et de guerriers ardents en un peuple de cour qui en étudie péniblement et en copie assez mal les usages?

Je ne m'étendrai pas sur la magnifique voiture du sacre qui fut, dit-on, construite sur les dessins de David, ni sur les huit chevaux de couleur isabelle qui la traînèrent. Voilà pourtant ce dont le peuple de Paris a le plus gardé la mémoire entre toutes ces magnificences. Vous n'eussiez entendu parler que des panaches flottants sur leurs crinières, que de leurs freins d'or et de la pourpre éclatante de leurs housses.

N'imaginez pas que cette préoccupation ne s'étendit pas au delà des barrières de Paris. Jusqu'au pied des Pyrénées et des Alpes, de bons citadins et même d'honnêtes cultivateurs, décorés du titre assez insignifiant de présidents de cantons, étaient occupés nuit et jour, eux et leurs ménagères, à faire tailler l'habit français, réhabilité par la volonté du maître, à le porter ainsi que leur épée avec l'élégante aisance, soit des nobles qu'ils avaient pu voir, soit des comédiens Molé et Fleury, qui tout au

moins les égalaient en grâce. Leurs soins n'obtinrent qu'un assez triste succès ; ils donnèrent naissance à un proverbe ; dès qu'on voyait quelqu'un d'un maintien gauche et empesé, on disait : C'est un président de canton.

Cependant le sacre avait ranimé la discorde dans la famille impériale. L'animosité qui subsistait entre Joséphine et les frères et les sœurs de Bonaparte dut faire explosion quand elle allait recevoir le plus auguste des titres. Elle avait mécontenté plutôt qu'irrité violemment son époux par le chagrin qu'elle avait montré à la mort du duc d'Enghien. Il s'était plu à n'y voir qu'une faiblesse féminine et un effet des préjugés de sa naissance. « Ne vois-tu pas, ma Joséphine, lui avait-il dit, que tu ne survivrais pas un moment à ma chute, pour laquelle conspirent tous ces Bourbonniens qui te flattent perfidement. » Un peu plus tard, dans ce même procès, il avait écouté et béni la voix de Joséphine qui le suppliait de modérer l'effusion du sang et surtout d'un sang illustre. Ils étaient un peu fatalistes l'un et l'autre : la fortune de Bonaparte avait commencé lorsqu'il avait reçu la main de Joséphine, et il leur semblait dans leurs préjugés astrologiques que leurs étoiles devaient toujours coïncider.

Les ombrages que le héros de l'Égypte avait conçus à son retour contre la fidélité de son épouse, avaient été d'abord écartés par la plus forte des préoccupations politiques; puis dissipés, soit par une apologie triomphante, soit par le charme d'un commerce dans lequel l'homme d'État pouvait retrouver son cœur. C'était Joséphine qui le poursuivait maintenant ou du moins l'embarrassait par une jalousie dont elle faisait un témoignage de sa passion; et certes, ce sentiment n'était pas en elle sans motif. Le héros éprouvait des éclairs d'amour ou du moins de désirs voluptueux qu'il lui était facile de satisfaire. Pour abréger le temps et se dispenser de soins, il s'adressait à des actrices.

Une cantatrice italienne d'un talent assez célèbre, à laquelle il avait rendu hommage à Milan entre deux victoires, charmait alors Paris, et ce goût s'était réveillé si vivement dans le cœur du guerrier, qu'il oubliait le soin de sa sûreté pour des rendez-vous nocturnes. Son ministre de la police, Fouché, lui donna un jour une preuve manifeste et fort importune de sa surveillance, en lui rapportant tous les détails d'une visite hasardeuse qu'il avait faite à pied à ce domicile connu, protégé seulement par sa fidèle redingote grise, qui le couvrait dans ses

amours aussi bien que dans ses combats. Il est vraisemblable que la famille impériale mit plus d'animosité qu'elle ne fournit de preuves dans ses nouvelles accusations contre Joséphine. Il n'acceptait pas facilement le rôle d'un mari trompé, qui choquait son orgueil et dont il aimait à faire un sujet de plaisanteries pour quelques-uns de ses généraux et de ses favoris. Quoi qu'il en soit, Joséphine sortit de cette nouvelle épreuve le diadème au front et avec le titre d'impératrice.

Mais à peine touchait-elle à ce moment de gloire, qu'il survint un incident propre à renverser toutes ses espérances et même à causer un grand scandale religieux aussi bien qu'une grande rumeur politique. Le pape, fidèle aux prescriptions de l'Église, avait demandé l'acte de célébration du mariage de Napoléon et de Joséphine. Or il ne se trouvait pas, attendu que les deux époux, plus gênés par l'esprit irréligieux qui dominait encore au temps du Directoire que par leur conscience, s'étaient contentés du mariage civil. Cette circonstance avait fui de la mémoire de Napoléon, mais se présentait d'une manière importune à celle de Joséphine. On croit que ce fut elle qui avertit le pape d'une si choquante irrégularité. Il eût été

facile de la prévenir un mois ou deux plus tôt par une célébration mystérieuse. L'Empereur fulmina, dit-on, contre la révélation indiscrète qui avait échappé à son épouse; mais on ne pensa pas à une précaution si simple, et d'ailleurs l'ambitieux Napoléon goûtait peu les liens indissolubles. Le cardinal Fesch se présenta fort à propos pour réparer cette grave omission. Ce fut avec le plus profond mystère, à minuit, dans la chapelle des Tuileries et en présence de deux seuls témoins, qu'il donna aux deux époux une tardive bénédiction nuptiale. Cette cérémonie ne dura guère que deux minutes, et le secret en fut aussi fidèlement gardé qu'il l'avait été pour le mariage consciencieux de Louis XIV et de madame de Maintenon. Mais de tels secrets ne durent qu'avec l'esclavage de la presse.

Le 2 décembre s'accomplit la plus magnifique et la plus auguste des cérémonies, et j'ajouterai la plus insignifiante si je consulte les résultats. Bonaparte avait presque toujours été merveilleusement secondé par l'état du ciel dans les fêtes destinées à célébrer ses triomphes. Cette fois il ne le fut qu'à moitié. Grâce à une assez forte gelée, le ciel était serein et un soleil radieux protégeait à la fois l'ordre et les splen-

deurs de la fête. Mais une bise très-piquante était peu propre à réveiller dans le peuple un enthousiasme qui cette fois se montrait rétif. L'effet extérieur fut glacial; j'en parle en témoin sincère et même j'en étais alors un peu contristé. Silence dans la foule qui circulait, silence aux balcons et aux croisées couvertes d'avides spectateurs et de dames élégantes. L'admiration épuisée sur le héros se portait tout entière sur la magnificence du cortége et particulièrement sur le carrosse et les chevaux. Mais ce carrosse n'était guère suivi que par une cinquantaine d'hommes et d'enfants mal vêtus, qui se relayaient pour ne pas laisser tomber tout à fait les cris de : « Vive l'Empereur! » Lui-même paraissait embarrassé sous la pesanteur de son costume impérial, moitié romain, moitié franc; sa noble figure décelait un profond mécontentement pour un si froid accueil substitué à des acclamations. Quelques-uns des maréchaux de France et entre autres Bernadotte, Augereau, Jourdan et Brune, et peut-être Lannes lui-même, s'étaient permis sur la sainte cérémonie quelques traits d'une gaieté militaire ou philosophique. « Nos cicatrices, avait dit l'un d'eux, valent pour nous la sainte ampoule. » Ce mot, comme on le

pense bien, avait été rapporté à l'Empereur et contribuait à lui donner une humeur soucieuse, dont son front gardait quelque empreinte. L'effet fut un peu plus vif aux abords de la basilique et surtout dans l'intérieur; mais l'ébahissement ressemble peu aux élans de l'admiration et bien moins encore à ceux de l'enthousiasme. Le saint-père, qui s'était rendu par une autre voie à la cathédrale, fut obligé de l'attendre pendant une heure et demie et supporta ce retard avec une mansuétude apostolique, pendant que ses cardinaux décelaient leur impatience.

S'ils avaient rêvé le triomphe de l'Église, leur espoir fut bien déçu quand ils virent l'Empereur prendre brusquement la couronne, la poser impérieusement sur sa tête et en poser une seconde sur le front de l'impératrice pieusement agenouillée devant Dieu et devant le seigneur, son époux. Charlemagne, bienfaiteur du saint-siége, n'avait pas montré tant d'orgueil. Un mois auparavant l'Empereur avait visité la tombe du grand homme à Aix-la-Chapelle et fait transporter de Cologne à Paris son sceptre, son manteau, son anneau impérial, et, ce qui était plus précieux pour son successeur, le globe qu'on portait devant lui. Cet emblème,

qui devenait assez ridicule chez les derniers empereurs d'Allemagne, avait une grande expression, quoique fort exagérée, devant Napoléon.

Si je veux exprimer toute ma pensée, il n'y eut de triomphe dans cette journée fastueuse que pour l'impératrice. Pouvait-il en être un plus éclatant et plus doux au cœur d'une femme que de voir la longue queue de son manteau portée par les trois impérieuses princesses, qui tout à l'heure avaient réuni leurs plus ardents efforts pour obtenir sa répudiation. Triomphe éphémère, il est vrai, comme la plupart de ceux qu'on obtient dans les révolutions. Bientôt tout lui fit sentir que le glaive de la répudiation était toujours levé sur sa tête. Le pape sut dissimuler son humiliation et put sacrifier son ressentiment aux besoins de l'Église affligée. Mais quel courroux eût transporté des papes tels que Grégoire VII, Pascal II, Innocent III, Innocent IV et le violent Urbain VIII, s'ils s'étaient vus dépouillés du droit si arrogamment exigé par eux, de disposer des couronnes de la terre. Il me semble que la foudre eût éclaté dans leurs mains. Son humiliation dut être encore plus profonde, lorsqu'au retour de la cérémonie, en traversant le spacieux et magnifique

boulevard à la suite de Napoléon, il put entendre les cris et les huées qui s'élevaient, non sur son passage, mais sur celui de son porte-croix, monté sur cette mule du pape autrefois si vénérée. Il est vrai qu'avec son cou tors et sa gauche béatitude, ce personnage était un type de cette mauvaise grâce que la malignité du type parisien saisit toujours avidement.

L'historien subit avec regret la nécessité de parler de ces cérémonies qui n'offrent que le faux intérêt du faste et de l'étiquette. Mais il est des occasions où il est profondément contristé, quand il rapproche les événements ultérieurs de l'exaltation des espérances que pouvaient concevoir les principaux acteurs de ces grandes scènes, et qu'ils se flattaient de voir sanctionnées par le ciel. J'irais bien loin si je m'arrêtais sur les destins de tous ceux qui étaient appelés par leur naissance, par leurs services ou par leur gloire, à jouer un rôle dans cette scène. Je me borne aux trois personnages qui en remplissent le premier plan : Joséphine renvoyée par son époux comme une nouvelle Bérénice avec un mélange étudié de rigueur et de tendresse ; le pape captif de l'Empereur à Fontainebleau et Napoléon captif à Sainte-Hélène.

CHAPITRE VI.

NAPOLÉON, ROI D'ITALIE, 1805.

SOMMAIRE.

Une troisième coalition se fomente. — Napoléon, qui veut éviter le rôle d'agresseur, la voit se former avec joie et affecte de la confiance. — En bravant l'Autriche, il se fait couronner roi d'Italie. — La république cisalpine fait sans regret le sacrifice d'une liberté illusoire. — Eugène de Beauharnais est nommé vice-roi d'Italie. — Napoléon part pour un nouveau couronnement. — L'Italie sous sa loi se flatte de recouvrer son unité, et rêve au retour de ses jours glorieux. — Napoléon, roi d'Italie, est salué par mille acclamations et par des fêtes brillantes. — Caractère aimable du vice-roi. — Les lois et les mœurs françaises sont transportées en Italie et surtout à Milan.

Un nouvel ébranlement se prépare pour l'Europe; une troisième coalition contre la France s'ourdit et se cimente sous les auspices de l'Angleterre. Deux puissants empereurs tendent les mains à cette aristocratie anglaise qui va payer le sang de leurs soldats, la ruine de leurs sujets, la dévastation de leur territoire, la perte de plusieurs, de leurs provinces, par de larges subsides destinés à entrer dans le trésor de leur ennemi. Déjà leurs troupes se mettent en marche des bords du Volga jusqu'au Danube ou jusqu'au Rhin, de l'Elbe jusqu'à l'Adige; et

cependant la diplomatie n'a jamais parlé un langage plus pacifique. L'empereur Alexandre ne veut que se porter médiateur entre l'Angleterre et la France ; il respectera les droits que la victoire et les traités ont acquis à Napoléon ; seulement il sonne l'alarme sur l'ambition ultérieure du conquérant. Lui seul a osé réclamer contre la violation du territoire germanique pour l'enlèvement du duc d'Enghien, tandis que les deux protecteurs de cet Empire, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, gardent encore le silence. Napoléon reconnaît dans cette réserve toute la crainte qu'il inspire ; il en triomphe, et en attendant que son ambition s'exalte par les efforts mêmes qui seront tentés contre lui, il donne toute satisfaction à son orgueil.

Prêt à envahir l'Allemagne, il va le faire sous le titre de protecteur de la confédération du Rhin, titre qui lui donnera une assez large autorité dans cet Empire. Pour l'étendre et l'affermir, il ne lui en coûtera que de distribuer quelques couronnes, de décerner des titres plus élevés et une faible augmentation de puissance à des princes allemands pour les faire passer des lois de l'Autriche sous les siennes. Ceux qui sont les plus voisins de la France ont dû être

les plus blessés et menacés le plus directement par la violation du territoire de Bade; cependant ils ont été les premiers à reconnaître le vasselage qui leur est réservé. Paris les a vus se presser dans ses murs et assister aux cérémonies du sacre, aux fêtes qui l'ont suivi. Marqués de ce stigmate d'une obéissance servile, qu'a-t-il maintenant à craindre d'eux? que ne peut-il en exiger? Il lui importe pourtant de ne pas paraître l'agresseur dans cette lutte terrible. C'est à la faveur de la paix générale glorieusement dictée par lui, qu'il est monté sur son trône impérial. On ne voit plus reparaître cet enthousiasme et cette allégresse qu'ont excités son retour d'Égypte, sa bataille de Marengo et les grands actes de son Consulat. Le murmure public a grondé contre lui pendant deux mois; la froideur y a succédé, et les splendeurs d'une cérémonie aussi sainte qu'auguste ne l'ont point dissipée, et même y ont laissé percer quelque teinte de ridicule. En troublant la paix continentale avec violence, il s'enlève le mérite d'un bienfait. Tant d'intérêts cruellement lésés vont mêler leurs murmures à ceux qu'ont fait naître des sentiments plus généreux. Sa politique doit être d'amener à un éclat, à une offensive plus ou moins directe, cette Autriche qui, vouée à

la circonspection, semble y être condamnée par ses nombreuses défaites et ses pertes récentes. Elle ne peut le prendre au dépourvu; n'a-t-il pas dans son camp de Boulogne l'armée la plus belle, la plus compacte, la plus victorieuse que l'Europe ait encore offerte? Oh! qu'il lui sera plus doux et plus facile de lui faire encore une fois passer le Rhin que de lui faire traverser le périlleux détroit sous les foudres de la marine anglaise, et peut-être sous la fureur des éléments. Perdre une telle armée, ce serait perdre tout son Empire.

Une telle chance a dû le glacer plus d'une fois au milieu de toutes ses colères et de ses plus ardents préparatifs. Son génie stratégique va se trouver bien plus à l'aise sur un élément moins redoutable, qui lui est si parfaitement connu, et qu'il regarde comme son apanage. Quel aiguillon de gloire pour lui que d'aller égaler et surpasser en Allemagne les exploits de ce Pichegru devenu son plus ardent ennemi, et de ce Moreau dont le nom vient de le persécuter si cruellement! Avec la même rapidité et la même étendue de coup d'œil qu'il a dressé les cartes militaires de l'Italie, il dresse maintenant celles de l'Allemagne et peut-être y a-t-il déjà marqué le champ de sa plus belle victoire.

Voilà sur quoi il fonde sa sécurité et même une domination dont il se refuse à tracer les limites. La colère de l'Autriche et l'aveugle témérité qui en sera la suite entrent donc dans le calcul de ses prévisions, de ses espérances; c'est une étude et c'est une joie pour lui que de la provoquer. Rien de mieux imaginé pour un tel résultat que son sacre à Milan sous le titre de roi d'Italie. Tout est menaçant pour les États de cette péninsule dans un titre si absolu; mais combien ne doit-il pas choquer une puissance qui, depuis tant de siècles, est acharnée à cette belle proie, et qui l'étreignait sous les serres de son aigle avant que parût l'aigle de Bonaparte! Rien ne sera ménagé pour irriter cette blessure; Bonaparte, destructeur de la république de Venise, va frapper le dernier espoir de celle qui fut quelque temps sa glorieuse rivale, la république de Gênes. Il l'engloutit dans son nouveau royaume d'Italie, et en même temps il porte un dernier coup aux espérances du pape Pie VII, en réunissant sous ses lois les légations de Bologne et de Ferrare.

Tel était donc le prix réservé à la docilité du saint pontife, à un voyage lointain et périlleux pour sa santé, à la résignation qu'il avait montrée en se voyant dépossédé brusque-

ment du droit de poser la couronne sur la tête du nouveau Charlemagne, aux tribulations qu'il avait reçues d'un peuple railleur dans la personne de son porte-croix, et enfin à la complaisance avec laquelle le maître du Vatican avait résidé pendant trois mois au pavillon de Flore!

Mais l'homme religieux dominait chez Pie VII sur l'orgueil de ces pontifes qui se croyaient les seigneurs suzerains des princes catholiques. Après les secousses terribles que l'Église avait reçues, il recourait à l'arme des apôtres, la patience. Son séjour à Paris, sans avoir des effets triomphants pour la foi, avait pourtant aidé sa renaissance; son langage était franc, ferme et noble; son austérité, qui se ressentait encore de ses mœurs de cénobite, n'offrait pourtant aucune trace d'ostentation. Entre plusieurs traits touchants qu'on recueillit de sa bouche on aimait à citer, et l'on cite encore celui-ci : Il se promenait un jour dans la galerie du Musée, alors merveilleusement enrichi de statues et de tableaux qui avaient fait la gloire des grands maîtres et l'orgueil pontical. Les assistants, assez nombreux, se prosternaient sous sa bénédiction; un seul d'entre eux crut lui faire une bravade philosophique en se

tenant debout et couvert, et le regardant d'un œil où perçait la dérision. Le pape se tourna vers lui et lui dit avec douceur : « Apprenez, jeune homme, que la bénédiction d'un vieillard n'a jamais porté malheur à personne; » et le jeune homme se prosterna. Napoléon, malgré la fierté inflexible de ses refus sur la restitution de Bologne et de Ferrare au saint-siége et sur la réforme des statuts organiques du Concordat, avait comblé le pape de soins délicats auxquels il cherchait à donner l'expression de la piété filiale. Mais ce furent là les dernières et faibles lueurs de concorde entre l'empereur des Français et le chef de l'Église. A son retour à Rome les cardinaux se montrèrent plus irrités que lui-même des refus opposés à ses instances. Bientôt des débats s'élevèrent sur des points de discipline, et ce fut au tour du pape d'être inflexible. Le schisme, étouffé par le concours de ces deux puissances, paraissait déjà prêt à renaître, mais avec un éclat moins retentissant et moins fâcheux. La volonté de Napoléon fut toujours la plus forte tant qu'il fut secondé par la fortune.

Rien n'était plus facile que d'obtenir des républiques cisalpine et ligurienne leur passage aux lois monarchiques. Elles avaient pu juger

l'une et l'autre à combien d'humiliations et de fardeaux est exposé le triste rôle de république satellite; Gênes surtout en avait été accablée malgré sa patience et son dévouement durant un siége calamiteux. Il n'était pas une de nos secousses politiques dans l'intérieur qui n'eût frappé ces faibles États d'un coup inattendu, quelquefois violent, toujours fantasque et propre à détruire toute dernière illusion de liberté. Elles voyaient, en frémissant, leur or passer les Alpes, sous prétexte de pourvoir à leurs dépenses. Un nouvel appât leur était présenté : cette unité tant désirée, tant regrettée par les peuples de la péninsule, ne devait-elle pas renaître sous le titre de royaume d'Italie, avec un roi tel que Napoléon? devait-il ne laisser à ce mot qu'un sens dérisoire, et se contenter d'une fraction quand il pouvait envahir le tout? La conquête du reste de l'Italie, déjà opérée par les armes des Français, ne tenait plus qu'à un seul mot, qu'il savait si bien prononcer : « Je le veux. »

Milan serait donc la capitale d'un État florissant, et Gênes serait le port opulent qui dominerait la Méditerranée. Ces motifs, présentés avec art par des hommes consommés en politique, tels que MM. Melzi et Marescalchi,

avaient déterminé un assentiment général, au moins en apparence. Cette transition ne coûtait nul effort à la pensée du suprême arbitre. Il ne s'agissait que d'appliquer au royaume d'Italie la constitution qui venait d'être donnée à l'Empire français. Le despotisme a sur la liberté un avantage immense, qui ne contribue que trop à le perpétuer; c'est que les combinaisons en sont fort simples, et que l'esprit le plus vulgaire, s'il est appuyé de la force, les conçoit tout aussi bien que le génie le plus puissant. Il n'en est point ainsi de la liberté; elle réclame les efforts les plus hardis, les plus ingénieux de la pensée. Obligée de consulter l'expérience des peuples, elle n'en reçoit que des leçons rares, confuses et trop souvent désespérantes. Il est de vastes parties du globe où elle n'a pas même été tentée; chez la plupart des autres elle est restée à l'état d'essai. Ah! quand vous la tenez, ne la tirez pas trop fort pour lui donner trop d'extension.

Je me tairai donc sur cette constitution servilement calquée sur celle de l'Empire. C'est profaner le mot de constitution que de l'appliquer à cette sorte de régime.

Il paraît que Napoléon donna une attention plus sérieuse aux fêtes de son nouveau couron-

nement, et que son imagination, aidée par les artistes, s'exerça complaisamment sur les costumes variés qu'allaient porter les fonctionnaires. Ces fêtes, favorisées par un ciel plus doux et par une saison plus heureuse qu'au sacre de Notre-Dame, attirèrent et charmèrent un grand nombre d'Italiens venus des États non encore soumis à Napoléon. La pensée qui les réunissait était celle de l'unité italique dont cette cérémonie semblait présager le retour. Et cependant, au bruit de ces acclamations, le cadavre de la république, autrefois florissante de Gênes, allait rejoindre le cadavre de la république plus glorieuse encore de Venise. Celle de Lucques ne devait pas échapper à cette destruction ordonnée par le plus illustre des généraux républicains. Celle de Saint-Marin put s'y soustraire; ne croyez pas qu'elle ne dut son salut qu'à son exiguïté ou qu'au bon sens des paysans qui étaient ses premiers magistrats. L'œil de Napoléon discernait sur la carte les objets les plus microscopiques. Il se plut à donner un exemple peu coûteux de sa modération, ce qui nous rappelle ces vers d'Andrieux dans son charmant conte du *Moulin de Sans-Souci* :

Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

Il existait pourtant encore, mais de nom, une grande république : on lisait sur l'*Almanach impérial* le mot de République française, ironiquement accolé à celui d'Empire français.

Le plus récent et le plus accrédité des historiens de cette époque, M. Thiers, prétend, mais sans en donner un témoignage authentique, que la couronne d'Italie fut offerte par l'Empereur à Joseph Bonaparte, le plus chéri, le plus modeste de ses frères et de ses sujets. A ce titre, ce diadème vassal paraissait bien placé sur la tête d'un homme qui ne décelait aucune ardeur ambitieuse, assez accessible aux voluptés, mais leur préférant celles d'un commerce agréable avec des amis ou des courtisans lettrés et des femmes spirituelles. Le même historien ajoute et s'en étonne, s'en offense même, que Joseph parût regarder ce lot comme trop peu digne de lui. Pour moi, j'hésite à croire, d'une part, que Napoléon consentît à se priver d'un nouveau titre si cher à son orgueil, et qui rappelait avec tant de gloire l'origine italienne de sa famille; et, d'une autre part, que Joseph pût montrer une intempérance si précoce de hautes prétentions. Il avait trop de bon sens pour ne pas sentir qu'il n'y avait rien dans sa grandeur inespérée qui ne fût un reflet de celle de son frère.

Quoi qu'il en soit, ce refus, s'il fut réel, n'irrita nullement Napoléon; et comme il ne pouvait régir d'assez près l'Italie, qui offrait tant de salutaires réformes à introduire, il conféra dans toute la tendresse de son cœur le titre de vice-roi d'Italie au fils de son adoption, Eugène de Beauharnais. Le bonheur qu'il eut longtemps dans ses choix ne fut jamais plus signalé que dans celui-ci. Eugène de Beauharnais avait une âme aussi tendre qu'élevée; son esprit fin et délicat brillait surtout par la justesse; ses manières étaient agréables sans être aussi séduisantes que l'avaient été celles de son infortuné père. L'Empereur souscrivait volontiers aux désirs judicieux d'un prince pénétré d'un ardent amour filial, et qui avait reçu une vive étincelle de son génie militaire. Ce fut ainsi qu'il parvint à faire de sa vice-royauté une royauté bienfaisante. Le cours des événements les plus compliqués et même les plus tragiques me permet peu de faire connaître les améliorations qu'il introduisit dans ses États, et dont plusieurs subsistent encore.

Sans employer la massue des Hercule et des Thésée, il réussit mieux qu'eux à détruire un brigandage savamment organisé. Ses moyens furent une législation fondée sur une propor-

tion judicieuse des délits et des peines, une surveillance exacte et une police plus occupée de cette répression indispensable, que de délations politiques. Ce prince ne vécut pas assez, ou ne fut pas assez heureusement placé pour acquérir une gloire éclatante; mais chéri du peuple et de tous ses compagnons de gloire, estimé, respecté même des ennemis qu'il eut à combattre, il prouva que la bonté est le plus sûr talisman pour gagner les cœurs, et que la fidélité au devoir est la plus sûre égide contre les coups de la fortune.

CHAPITRE VII.

OPÉRATIONS NAVALES.

SOMMAIRE.

Vaste plan conçu par Napoléon pour appuyer sa descente en Angleterre. — Il n'a cessé de s'occuper de la réorganisation de notre marine, et déjà il a obtenu un résultat satisfaisant; il veut la faire appuyer par la marine espagnole et la marine batave. — La réunion de ces forces la laisse encore dans un grand état d'infériorité. — Il s'agit de dégager les escadres de Brest et du Ferrol; mais avant d'y parvenir il faut, par diverses expéditions, inquiéter les Anglais sur divers points de leur domination et attirer au loin leurs escadres. — L'amiral Villeneuve, parti de Toulon, se rend aux Antilles. — L'amiral Missiessi, parti de Rochefort, s'empare de la Dominique. — Nelson s'avance contre eux; Villeneuve se hâte de l'éviter, revient, engage un combat assez heureux, et débloque la flotte espagnole du Ferrol. — Obtiendra-t-il le même succès pour Gantheaume, bloqué dans Brest? — Il en reçoit l'ordre le plus absolu de l'Empereur et n'ose l'exécuter. — Il revient à Cadix. — Fureur de Napoléon qui voit avorter par là son plan de descente en Angleterre. — Il ne voulait l'exécuter que protégé par une escadre puissante. — Elle lui manque. — Il conçoit un emploi plus heureux de son camp de Boulogne et marche sur l'Allemagne.

Sous le règne le plus rempli d'événements militaires qui puissent se présenter pour l'embarras et trop tôt pour l'effroi de l'historien, il ne peut guère s'arrêter à des projets avortés; quoiqu'ils rivalisent de grandeur avec ceux qui

furent accomplis. Tel est surtout celui de la descente en Angleterre. On a douté que Bonaparte ait conçu cette entreprise avec l'énergie indomptable de sa volonté et la puissance de son génie; ce doute est du moins fort affaibli depuis la publication de sa correspondance avec ses amiraux. Plus prudent à cette époque qu'il ne le fut depuis dans l'immense progrès de sa fortune, il s'était attaché à ôter à cette entreprise tout ce qui tenait au génie aventurier, et n'avait point voulu embarquer ses grandes destinées sur ces frêles péniches que les Anglais nommaient des coquilles de noix.

C'était par un vaste armement maritime qu'il espérait couvrir la témérité presque désespérée d'une telle entreprise. Il était en France presque le seul homme qui osât concevoir le projet de la renaissance de notre marine; elle avait été tentée sous Louis XVI avec une noble émulation et de généreux sacrifices, dont une génération ingrate ne tint point assez de compte à l'infortuné monarque. Quoique les succès en eussent été balancés, une paix honorable en rendait glorieux le résultat. La Convention nationale qui pouvait soutenir l'honneur de nos flottes par la ressource prodigieuse, mais éphémère de ses assignats, n'avait jeté qu'un coup

d'œil distrait et troublé sur cette marine, et après la bataille navale perdue par l'amiral Villaret-Joyeuse, elle s'était abandonnée à un découragement trop prompt et trop complet sur la lutte maritime dans laquelle elle se trouvait engagée.

Nelson depuis porta un coup beaucoup plus désastreux à notre marine par la bataille d'Aboukir. La succession rarement interrompue de nos triomphes sur le continent n'avait que trop réussi à distraire et presque à étouffer nos regrets sur la perte de ce grand moyen de puissance et de domination. Mais cette blessure saignait encore au cœur de Bonaparte; une marine était nécessaire au complément de sa grandeur et à la vaste étendue des conquêtes qu'il avait pu rêver, lorsque la jalousie du Directoire l'avait tenu relégué dans l'Orient, ce pays de promission pour les conquérants.

Une des merveilles du Consulat, mais alors peu aperçue au milieu de toutes celles qui le remplissent avec plus d'éclat, c'était la renaissance commencée de notre marine. Déjà en 1805 elle possédait cinquante vaisseaux de ligne, trente-trois frégates. Il est vrai que l'Angleterre pouvait employer jusqu'à cent seize vaisseaux de ligne, avec une très-grande supériorité

de frégates, soit pour la défense des trois royaumes, soit pour celle de ses immenses et vastes possessions disséminées sur le globe. Cependant Napoléon, par le moyen des vaisseaux espagnols ou hollandais soumis à ses ordres, se croyait en mesure de combattre à peu près en nombre égal l'escadre anglaise dans le canal de la Manche, tandis que sa flottille de Boulogne, portant un nombre immense de canons et cent vingt mille combattants héroïques, irait répandre la terreur, la ruine et la mort dans cette orgueilleuse ville de Londres, qui se regardait comme la métropole du monde. La confiance de Napoléon était évidemment excessive lorsqu'il portait à soixante-treize le nombre de vaisseaux de ligne destinés à l'attaque des côtes britanniques, et seulement à soixante-quinze le nombre de ceux qui pouvaient être réservés pour leur défense. D'ailleurs la véritable disproportion n'existait ni dans le nombre des bâtiments de guerre, ni même dans celui des canons, mais dans la différence des escadres, dont l'une n'était encore exercée ni à la tactique navale, ni même à l'art de la navigation, et dont l'autre y était consommée par une suite de voyages non interrompus de long cours et de triomphes maritimes. On rendrait

encore trop faiblement l'image de cette disproportion, en supposant dans un combat de terre soixante mille recrues allemandes aux prises avec soixante-treize mille soldats, élite de cette armée française façonnée aux fatigues et à l'art de la guerre, et dont le nombre semblait doublé par celui de leurs précédentes victoires.

Mais un plus grave inconvénient pour cette marine nouvellement formée, c'est qu'elle était composée d'éléments, non-seulement hétérogènes, mais disparates et presque ennemis. Les vaisseaux espagnols étaient lourds, mal construits, mal manœuvrés, mal commandés. L'amitié de leurs marins pour nous ainsi que celle de leur gouvernement même, était fort suspecte. Chacun de nos amiraux était assailli de mille inquiétudes, lorsqu'il ralliait à son escadre quelques-uns de ces vaisseaux, et l'événement confirma toujours leurs plus tristes prévisions. Quant aux vaisseaux bataves, le danger de leur concours était encore plus grand, car presque toute la marine hollandaise restait fidèle de cœur au stathouder expulsé, et regrettait les jours de son indépendance longtemps triomphante et toujours glorieuse.

Les dépenses de cet armement avaient été faites avec un tel ordre et une vigilance si judi-

cieuse, que nos finances renaissantes n'en avaient éprouvé nulle secousse et pouvaient s'en promettre de brillants avantages pour l'avenir. Ces dépenses étaient loin d'égaler celles que coûtait l'armement devenu trop tôt stérile de la flottille de Boulogne. Napoléon avait laissé passer deux hivers sans profiter de leurs courtes nuits et de leurs brumes épaisses pour commencer un premier essai ou tenter un succès définitif de son entreprise, en faisant glisser sa flottille entre les croisières anglaises. Tout devenait vaste, inattendu, imposant dans cette expédition comme au passage du Saint-Bernard. Il voulait la mettre sous la protection de la plus puissante escadre que jamais la France eût réunie. Mais pour lui quel dépit amer! la plus forte de ses escadres, sous l'amiral Gantheaume, restait bloquée dans la rade de Brest ou ne faisait que d'infructueuses tentatives pour forcer le passage. Autant il en arrivait à la flotte espagnole du Ferrol; mais celle de Toulon sous l'amiral Villeneuve permettait d'espérer une délivrance assez prochaine pour l'une et pour l'autre. Elle comptait quatorze vaisseaux de ligne et huit frégates. Nelson que l'on craignait pour elle s'en trouvait fort éloigné, mais l'amiral Villeneuve ne pouvait se décider à ve-

nir tenter la fortune d'une bataille navale contre le vainqueur d'Aboukir. Il avait analysé avec un savoir trop exact ou trop timide les causes de la supériorité navale des Anglais. Il comparait les marins novices de son escadre avec ceux que le glorieux bailli de Suffren avait conduits à trois victoires contre les Anglais dans la mer des Indes. Il frémissait d'attacher son nom à un nouveau désastre maritime qui lui mériterait plus que la colère si redoutable de l'Empereur, les reproches de la patrie et de la postérité. Sa défiance était partagée, non-seulement par ceux de ses officiers qui lui semblaient les plus dignes de son estime, mais par le ministre de la marine dont il était l'ami. Ce ministre était l'amiral Decrès, auquel on devait de justes éloges pour la réorganisation importante, quoique fort incomplète encore, de notre marine. Ces deux marins s'accordaient à penser que c'était par des entreprises partielles, par des croisières bien calculées, enfin par des combats de vaisseau à vaisseau, de frégate à frégate, qu'il fallait essayer les forces d'une marine renaissante. C'était en effet par de tels moyens, et par un heureux mélange de vivacité et de prudence, que dans la guerre d'Amérique la marine de Louis XVI avait obtenu des

avantages un peu plus que balancés sur sa superbe rivale, jusqu'à la funeste bataille navale perdue par l'amiral de Grasse. L'impétueux conquérant de l'Italie et de l'Égypte s'irritait de ces objections et dédaignait des résultats partiels qui n'avaient rien d'éblouissant pour l'imagination des peuples, ni pour la sienne propre. Mais frappé d'une franchise hardie qui lui arrachait de l'estime, il n'osait destituer ces deux marins et s'efforçait de les séduire par la grandeur de ses plans.

Mortellement importuné des irrésolutions de Villeneuve, il avait envoyé à son bord le général Lauriston avec des instructions fort larges, fort impérieuses et que je pourrais appeler inexorables. Lauriston ne cessait de harceler la lenteur et la timidité apparente de l'amiral, froissait son orgueil, déconcertait peut-être ses plans les plus sages, en rendant toujours présentes à son esprit les instructions, les colères et les menaces de l'Empereur. Le plan que celui-ci avait conçu n'avait pas seulement le caractère grandiose de toutes ses conceptions, mais il en réunissait les combinaisons les plus fines et les plus habiles. Il s'agissait de tromper la vigilance des Anglais, de leur inspirer à la fois de pressantes inquiétudes sur plusieurs de

leurs possessions et de leurs conquêtes anciennes ou récentes, et de faire courir çà et là leurs amiraux et Nelson lui-même à la défense des points qui semblaient menacés à l'improviste. Au nombre de ces conquêtes lointaines, projetées par l'Empereur, on remarque avec douleur celle de Sainte-Hélène, qu'une fatale destinée lui réservait pour prison et pour tombeau.

Le rendez-vous général des flottes de Toulon, du Ferrol, de Rochefort et de Brest, devait être aux Antilles. Napoléon espérait que les Anglais préoccupés d'alarmes diverses, ou plus ou moins urgentes, pourraient renoncer au blocus des ports du Ferrol et de Brest, ou du moins qu'ils en affaibliraient les lignes au point de permettre à nos amiraux un heureux effort pour leur délivrance. Si les escadres parvenaient à opérer leur jonction sur ce point, où on les craignait peu, elles devaient se diriger rapidement vers le détroit du Pas-de-Calais pour seconder et décider une descente qui porterait cent trente-deux mille vétérans de la victoire jusqu'au sein d'une ville où les richesses de l'univers paraissaient en dépôt; que si les deux ports du Ferrol et de Brest restaient encore bloqués, l'amiral Villeneuve, en négligeant

le Ferrol beaucoup moins important, devait se porter avec impétuosité, avec rage, avec désespoir, devant la rade de Brest, pour délivrer l'escadre de Gantheaume au risque d'y compromettre ou même d'y sacrifier la sienne.

La fortune avait paru d'abord sourire à un plan si hardi et inviter Villeneuve à une confiance que son esprit admettait peu. Il était sorti le 30 mars de Toulon avec onze vaisseaux de ligne, dont deux de quatre-vingts et six frégates. Secondé par des vents favorables et assez heureux pour avoir échappé à la surveillance de Nelson, il n'avait pu rallier à sa flotte que deux vaisseaux de ligne espagnols au lieu de quatre qu'il attendait, mais il y attachait fort peu de prix. Il passa le détroit de Gibraltar et arriva enfin à la Martinique, où ses instructions lui prescrivaient d'attendre Gantheaume. Il y avait lieu d'espérer que cet amiral pourrait par lui-même se délivrer du blocus à la faveur des coups de vent de l'équinoxe, qui, suivant les probabilités, forceraient l'escadre anglaise à s'éloigner. L'attente fut longue et vaine. Les coups de vent de l'équinoxe n'avaient point eu leur violence accoutumée et l'escadre du blocus commandée par un marin aussi consommé que lord Cornwallis avait habilement ré-

sisté à leur choc, et Gantheaume était resté captif. Un autre événement avait un peu adouci pour Villeneuve une si cruelle contrariété. L'amiral Missiessy, parti de Rochefort avec six vaisseaux de ligne, l'avait devancé au rendez-vous des Antilles et s'était emparé après une faible résistance de l'île de la Dominique. Cette conquête n'avait de prix que parce qu'elle était faite sur les maîtres de la mer et parce qu'elle rappelait un souvenir de la guerre d'Amérique.

Cette même île avait été conquise par le marquis de Bouillé et dans notre jeunesse avait réjoui nos cœurs patriotiques. Ils s'étaient exaltés beaucoup plus par la prise de la Grenade, qu'avait précédé un heureux combat naval, livré par le comte d'Estaing. Et le temps devait venir où, gorgés de triomphes sous Napoléon, nous ne pouvions plus guère tressaillir de joie ou d'orgueil qu'au bruit de dix batailles gagnées, d'un royaume ou d'un empire conquis presque en totalité. L'escadre de Villeneuve avait fait une assez belle proie en capturant seize bâtiments de commerce, dont la valeur était estimée à dix millions; mais les accidents de la mer forcèrent l'amiral à les brûler et à se priver d'un tel butin. Villeneuve désespérait de la jonction de l'escadre de Brest. Ses inquié-

tudes devenaient plus pressantes, parce qu'il ne doutait pas que Nelson, instruit de la marche de sa flotte et de la prise de la Dominique, ne se portât bientôt sur les Antilles. La grande supériorité de sa flotte, qui s'élevait maintenant à vingt vaisseaux par la jonction de ceux de Rochefort et de plusieurs vaisseaux espagnols, ne lui rendait pas de confiance, car il n'en avait aucune dans ces auxiliaires étrangers. Éviter Nelson semblait la première loi de cet amiral, poursuivi par une fatale prévision, qui devait peu tarder à s'accomplir. On ne peut lire sans un intérêt douloureux les lettres dans lesquelles il communique ses anxiétés à son ami le ministre Decrès, fort enclin à les partager. Il en assigne des causes qu'il est impossible de vérifier et que par conséquent il serait téméraire de réfuter. Le ministre Decrès, organisateur de la nouvelle marine, pouvait les apprécier mieux que tout autre, parce qu'il connaissait les points faibles des bâtiments et des hommes. Lauriston, qui l'avait suivi dans sa course et dans son retour, se tenait à ses côtés comme une ombre menaçante, comme l'ombre même de l'Empereur.

Quand Villeneuve lui communiqua l'intention de retourner en Europe sans attendre plus

longtemps Gantheaume, Lauriston se persuada que l'amiral, dégagé enfin de ses irrésolutions, allait frapper devant la rade de Brest le coup hardi qui lui était si impérieusement commandé par l'Empereur. La flotte semblait permettre tout espoir; par les divers renforts qu'elle avait reçus, elle se composait maintenant de vingt vaisseaux et sept frégates. Mais bientôt les vents contrarièrent sa marche; ses vaisseaux se trouvèrent encombrés de soldats que Villeneuve n'avait pas eu le temps de déposer aux Antilles françaises pour en assurer la défense. Ce qu'il y avait de plus funeste, c'est que des maladies s'y étaient déclarées et redoublaient l'anxiété de l'amiral en abattant l'ardeur des marins qui, tout à l'heure fiers de leur supériorité numérique, semblaient appeler le combat. Au lieu de se présenter devant Brest, la flotte ne put que s'approcher du Ferrol, et là s'offrit l'occasion de livrer un combat naval.

C'était l'amiral Calder qui arrivait avec quinze vaisseaux pour protéger le blocus de ce port. Villeneuve avec dix-huit vaisseaux n'hésita point à engager l'action; mais une brume épaisse déconcertait de part et d'autre toutes les grandes manœuvres. Villeneuve combattit sur son vaisseau amiral avec la plus grande in-

trépidité et causa beaucoup plus de dommage au vaisseau avec lequel il s'était engagé qu'il n'en éprouva lui-même. Mais le brouillard, devenu à chaque instant plus épais et plus sombre, ne lui permettait pas de transmettre ses ordres au reste de la flotte. Tous les vaisseaux français privés de direction se conduisirent comme le vaisseau amiral, se battirent avec la même valeur et obtinrent le même avantage, celui d'essuyer de moins fortes avaries que l'ennemi avec lequel ils avaient soutenu une sorte de duel. Il n'en fut pas ainsi de deux vaisseaux espagnols qui s'étaient engagés trop avant, et qui, combattant avec plus de mollesse et moins d'intelligence, furent pris par les Anglais, dans le moment même où le mauvais état de leur flotte leur prescrivait la retraite. Ce faible avantage la colorait et leur prêtait même un signe apparent de victoire. Cependant l'amiral Calder profita de la nuit pour continuer sa retraite dans un ordre imposant. Mais par ce mouvement il dégageait le Ferrol et laissait ainsi à l'amiral français le gage le plus réel de la victoire, puisqu'il avait atteint le but de sa première expédition en faisant lever le blocus. La flotte française se trouvait maintenant forte de vingt-neuf vaisseaux de ligne par la jonction des bâ-

timents espagnols dégagés. Ne croyez pas que Villeneuve sentît par là ranimer sa confiance. Il maudissait au fond de son cœur ce renfort de vaisseaux espagnols; il les avait vus dans l'action; il ne pouvait pardonner à deux d'entre eux de s'être laissé prendre après un faible combat. Cependant l'amiral espagnol Gravina, monté sur *l'Argonaute*, avait combattu avec une grande vigueur, et un vaisseau anglais, *le Windsor*, horriblement maltraité, paraissait prêt à lui amener son pavillon, s'il n'avait été dégagé par une frégate.

Villeneuve, contrarié par les vents et peut-être encore plus par ses appréhensions plus ou moins légitimes, n'avait poursuivi que faiblement et sans succès l'escadre anglaise. Il attendait avec trouble le jugement que porterait l'Empereur de ce combat et ne savait pas comment se débattre contre la volonté impérieuse qui lui était sans cesse rappelée par le général Lauriston, dans ces termes que nous voyons retracés dans les dépêches de l'Empereur lui-même : « Dégagez Gantheaume, dussiez-vous vous faire battre et vous faire détruire. » Entrons dans l'âme de cet infortuné marin, puis nous tâcherons de pénétrer dans celle de l'Empereur. Villeneuve a prouvé, soit dans les com-

bats, soit par sa mort volontaire, que le sacrifice de sa vie n'était rien pour lui, et souvent il le trouvait préférable aux angoisses dont il était dévoré. Est-ce que le soin de son honneur ne devait pas l'emporter sur celui de ses jours? Mais quoiqu'un tel sacrifice passe toutes les bornes de la subordination militaire, on lui en demandait d'autres bien plus révoltants encore pour son cœur. Se faire détruire! mais c'était faire détruire une flotte, dernier espoir de la France malheureuse sur les mers; c'était précipiter dans le gouffre ses soldats, ses matelots, des officiers, des amis, et surtout ceux qui l'avaient accompagné dans les glorieuses campagnes de Suffren. Au milieu des dangers où ils couraient ensemble, son devoir de chef d'escadre ne lui prescrivait-il pas de leur épargner ceux qui n'offraient aucune chance de salut, de veiller sur eux comme un père, de les faire soigner dans leurs blessures, de recueillir sur les rivages ceux qui pouvaient y errer dispersés, et de marcher encore à la délivrance de ceux qui nageaient sur l'abîme des mers? Si ces dévouements absolus et complets sont sublimes dans l'histoire, si l'on admire celui de Léonidas et de ses trois cents aux Thermopyles et celui du vaisseau *le Vengeur*, c'est qu'ils ont été vo-

lontaires; ils avaient en outre une gloire immortelle en perspective. Villeneuve était-il sûr que le sien ne livrerait pas sa mémoire aux plus sanglants reproches? On ne connaît que trop la facilité avec laquelle le public condamne les guerriers malheureux.

L'imprudence ici eût été trop manifeste pour ne pas servir de texte à une accusation. Napoléon, il est vrai, pouvait l'en défendre aux yeux de la France et de la postérité; il eût été magnanime à lui de dire : « J'avais donné à cet amiral l'ordre d'engager le combat, dût-il se faire battre et se faire détruire; et il a été assez grand pour l'exécuter. » Je ne doute pas que son cœur ne l'eût porté d'abord à faire une telle déclaration si rigidement commandée par l'honneur, mais il est fort à craindre qu'après l'événement il n'eût recherché toutes les fautes qui pouvaient appartenir à l'amiral lui-même, et que trop ingénieux à se disculper, à exagérer les torts de son fidèle mandataire, il ne se fût écrié dans la nuit : Villeneuve, *rends-moi mes vaisseaux?* comme Auguste s'écriait : *Varus, rends-moi mes légions!*

Qu'aurait dit Bonaparte, général de l'armée d'Italie, s'il avait reçu du Directoire l'ordre de marcher au secours de Jourdan et de Moreau,

alors vivement poursuivis par l'archiduc Charles, « dût-il se faire battre et se faire détruire? » Je doute qu'il eût aveuglément obéi à une injonction si dure et qui terminait sa carrière.

L'Empereur en traçant de tels ordres était sans doute arrivé au plus violent accès de la passion. L'ambition, la gloire, le patriotisme, la colère et un dédain mêlé de fureur bouillonnaient à la fois dans son âme et y formaient une tempête aussi terrible que celle dont l'Océan pouvait lui présenter le spectacle.

Il revenait toujours à la grandeur, à la dextérité du plan qu'il avait conçu. Quoi de plus beau que d'éparpiller les escadres anglaises par les diverses alarmes qu'il allait porter sur plusieurs points de leur immense domination, de les attirer dans de lointains parages, tandis que le sol de la patrie, que leurs toits, leurs magasins, leurs palais allaient être livrés à la plus inexorable dévastation par une flottille chargée d'un nombre immense de canons et montée par une armée qui savait s'ouvrir toutes les capitales!

Napoléon (et ce fut là depuis la cause dominante de ses désastres et des nôtres) ne pouvait consentir à faire le sacrifice, non-seulement d'aucune de ses conquêtes, mais d'aucun de ses vastes plans. C'est ainsi que deux fois dans

le cours de ses triomphes il avait repoussé des propositions de paix disproportionnées à ses avantages par ces mots : « *Je n'écouterais pas de telles propositions, quand vous seriez maîtres des hauteurs de Montmartre.* » C'est ainsi, pour me borner à un autre exemple, que, forcé de sortir de Moscou incendiée pour traverser un immense désert de glace, il refusa, malgré les avis et les instances de plusieurs de ses généraux, de fortifier son armée exténuée et misérablement réduite, par les diverses garnisons qu'il laissait dans les places de la Pologne et de la Prusse, comme des gages permanents de sa domination et de son foudroyant retour.

La passion la plus exaltée respire dans toutes les dépêches qu'il adresse de son camp de Boulogne au ministre Decrès, à Villeneuve et à Lauriston. Il écrit au premier : « Paraissez vingt-quatre heures dans le détroit, et l'Angleterre est à nous. » On se rappelle qu'un an plus tôt il avait écrit à l'amiral Latouche-Tréville : « Si nous franchissons le détroit nous sommes maîtres du monde. » Une autre fois il écrit à Decrès : « Quand nous aurons vengé sur l'Angleterre six siècles d'humiliation, nous pourrons sortir de la vie sans regret. » Il fulmine contre sa marine, l'abaisse infiniment au-dessous de ses

armées victorieuses, dans le même moment où il reproche à Villeneuve de ne pas rendre justice à l'habileté, au zèle de ses marins et de ne savoir pas ranimer leur confiance par ces coups d'éclat qui lui ont si bien réussi auprès de ses soldats en Italie. C'est pour lui un continuel désespoir que d'entendre reconnaître par ses amiraux, par son ministre, la supériorité de la tactique navale des Anglais. Il veut qu'un Napoléon ou du moins un Nelson s'élève tout à coup au milieu de sa flotte. Même après avoir calmé la fureur que lui inspirent de telles déclarations, il dit encore au ministre Decrès : « Ne m'écrivez *plus* de *telles lettres*, elles percent mon âme et ne sont dignes ni de mes guerriers ni de moi. » On juge quel dut être son désespoir lorsqu'il apprit que Villeneuve, en se portant sur Cadix au lieu de gagner Brest, faisait échouer tous ses projets. Ce coup lui avait été rendu plus cruel encore, parce que dans la matinée même où il avait reçu cette fatale nouvelle, une dépêche du général Lauriston, ouverte auparavant, lui disait : « Enfin nous marchons sur Brest. » Sa colère n'a plus de bornes; il crie à la lâcheté, à la félonie; ses familiers les plus intimes n'osent plus l'aborder; puis il en apostrophe quelques-uns en disant : « Savez-

vous où est Villeneuve? En dépit de mes ordres qui lui prescrivaient de venir nous joindre à Boulogne, il est à Cadix; croit-il qu'un décret d'accusation ne puisse l'y atteindre? »

Puis tout cet éclat tombe en un instant; son front se dégage; il s'absorbe dans un autre cours de méditations, où son génie militaire se trouve plus à l'aise; sa pensée ne flotte plus sur l'Océan, n'est plus livrée aux caprices des vents, n'est plus obsédée par les irrésolutions et les lenteurs de ses amiraux. Il se sépare pour un moment de ses escadres, de sa flottille, de ses ardents projets contre l'Angleterre. C'est avec plus de facilité, plus de joie qu'il franchit le Rhin et le Danube. Vienne prend la place de Londres dans ses projets de vengeance, et certes il peut y pénétrer bien plus facilement. Tout lui annonce, tout lui déclare, non-seulement les projets hostiles de l'Autriche, mais ses attaques futures et prochaines en Italie et en Allemagne. Le voile d'une négociation insidieuse se déchire; cette cour parle le langage le plus arrogant à l'électeur de Bavière, qui voudrait se couvrir de sa neutralité pour se soustraire au conflit des deux grandes puissances qui vont de nouveau s'entre-choquer. Comme l'Autriche n'a pu l'entraîner, elle se dispose à l'envahir et

peut-être à le traiter en rebelle. M. de Talleyrand ne doute plus de ses desseins ; il l'a mandé à l'Empereur, qui de lui-même a déjà pénétré ces dispositions, ces mouvements par la sagacité de son génie politique.

M. Thiers, qui se pénètre de l'âme d'un grand homme pour lequel il veut et sait redoubler notre admiration, croit que Napoléon, pour dresser son plan de campagne contre l'Autriche, a saisi l'heure où il venait d'apprendre à son grand désespoir la marche de Villeneuve sur Cadix, qui faisait avorter toutes ses opérations maritimes, et que c'est alors qu'il a improvisé tout ce plan de campagne qui devait avec tant de rapidité le conduire jusqu'à Vienne et jusque dans ces champs de la Moravie, où l'attendait le plus savant et le plus merveilleux de ses triomphes. Je ne puis partager cette opinion; Napoléon n'a jamais pu se tromper sur les desseins de l'Autriche. Son œil, qui pénétrait dans toutes les cours, voyait tout à découvert dans le cabinet de Vienne. Il avait trop provoqué, trop irrité ce qui pouvait rester de fierté à l'aigle impériale, lorsqu'il ceignait à Milan la couronne de fer de Charlemagne, et en absorbant la république de Gênes dans son royaume d'Italie, pour croire qu'elle resterait longtemps

abattue en rampant à ses pieds. La violence de ses actes était telle, qu'on pouvait y voir une intention de le provoquer. C'était pour lui une chance de gloire et de conquête qui le consolerait de l'impuissance de sa marine et de celle de sa flottille. Je ne puis, d'un autre côté, me persuader qu'il ait voulu faire marcher de front ses projets contre Londres et contre Vienne. Sa superbe armée de cent trente mille hommes n'était-elle pas nécessaire pour l'une et pour l'autre? Avec ses vaisseaux et sa flottille il n'était sûr de rien et pouvait craindre un désastre où s'engloutiraient sa gloire et son empire; avec son armée il répondait de tout, et il n'était pas un Français qui ne partageât cette confiance. L'Autriche si récemment, si cruellement vaincue, ne devenait-elle pas redoutable lorsqu'une telle armée flotterait presque au hasard sur de frêles bâtiments, sur une mer terrible et des côtes périlleuses? Napoléon était encore à une époque de sa carrière où les calculs de la prudence le suivaient jusque dans ses plans les plus audacieux. Je n'admettrai pas qu'il y eut un seul moment où il put songer à laisser la France à découvert devant les armées déjà liguées de l'Autriche et de la Russie, auxquelles se joindraient bientôt celles de la Prusse,

si une telle opportunité déchaînait leur dépit, leur fureur secrète et même leur ambition. Il y avait donc quelque chose d'exagéré, de simulé peut-être dans ses imprécations contre l'amiral Villeneuve. Il n'abandonnait pas sans doute son projet de descente, il l'ajournait après la leçon sévère qu'il aurait donnée à l'Autriche.

CHAPITRE VIII.

ULM, 1805.

SOMMAIRE.

La guerre se déclare. — L'Autriche veut forcer la Bavière d'entrer dans la coalition. — L'électeur s'y refuse. — Napoléon le protége en prenant possession de ses États. — Tableau moral d'une armée française. — L'enthousiasme républicain s'y conserve sous un régime absolu qui fortifie la discipline. — Magie du mot d'avancement. — L'intelligence du soldat. — Traits distinctifs des jeunes officiers. — Sept grands corps d'armée. — Portraits de plusieurs maréchaux de l'Empire — Marches dont l'effet est d'enfermer le général Mack dans Ulm. — Combat d'avant-garde qui augmente la détresse de l'Autrichien. — Soult et d'autres généraux battent les corps autrichiens qui s'avancent pour secourir Mack. — L'armée russe est en retard. — Ney serre de plus près le général Mack. — Il livre le combat d'Elchingen qui a tous les résultats d'une grande bataille. — Irrésolution, désespoir et fanfaronnade de Mack. — L'archiduc Ferdinand enfermé avec lui dans Ulm prend la résolution de sortir avec vingt-cinq mille hommes. — Murat le coupe dans sa retraite, le bat en toutes rencontres. — L'archiduc ne s'échappe qu'avec deux mille chevaux. — Conférence d'un aide de camp de l'Empereur, M. de Ségur. — Résultat. — Mack se rend avec toute son armée. — Comment doivent être jugées de telles capitulations.

L'étude de l'histoire est indispensable pour les guerriers du premier ordre; elle peut fournir quelques traits de lumière sur la science militaire, mais elle ne l'enseigne pas; elle en fuit les détails techniques lorsqu'ils peuvent

nuire à la clarté, à la rapidité du récit. Sœur de la philosophie, elle tend à détourner des nations le fléau de la guerre, à la rendre plus rare, moins meurtrière, à en adoucir les sauvages lois. Si je n'étais fortement convaincu de cette pensée, et si je n'y étais autorisé par les historiens les plus illustres, par ceux dont la lecture nous est la plus familière, je n'aurais jamais osé entrer dans le labyrinthe des batailles que présente pour nous la troisième coalition, et encore moins dans le gouffre sombre où sous la quatrième ligue les erreurs orgueilleuses d'un homme de génie ont précipité la France.

César, Frédéric II et Napoléon ont écrit les Mémoires de leurs campagnes avec une admirable retenue sur les détails les plus savants et les plus compliqués de leurs manœuvres. En les lisant nous semblons voler à la victoire, comme ils y faisaient voler leurs soldats eux-mêmes.

Quand je consultais une foule de documents militaires et politiques sur cette partie splendide et terrifiante de nos annales, je sentais la plume échapper de nouveau à mes mains caduques. Un ouvrage, ou plutôt un fragment d'un ouvrage arrêté par la mort, m'a rendu la confiance en m'indiquant le but principal auquel je devais tendre. Ce fragment appartient à l'*His-*

toire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon par le général Foy. Son objet n'était point d'ajouter quelques assises de pierre à la gloire pyramidale de Napoléon ; l'occasion en eût été mal choisie, puisqu'il s'agissait d'une guerre injuste et immorale dans son principe, et aveuglément poursuivie dans ses tristes résultats. Il est le premier historien qui ait tracé un tableau moral d'une armée non moins prodigieuse que le plus illustre de ses héros. Observateur sincère et consciencieux, pour la louer il l'a peinte ; c'est un Xénophon français dont on respire l'âme. De cruels regrets se réveillent en lisant cette ébauche de génie ; pourquoi n'a-t-il pas été donné à ce brillant et loyal orateur de commencer et de continuer avec son ami Casimir Périer cette œuvre de consolidation qui nous fait recueillir dans le calme et dans la liberté le prix de trois journées héroïques ? A son exemple, je voudrais peindre cette armée qui se met en marche du camp de Boulogne, pour soumettre tant d'États et occuper tant de capitales.

Je ne puis m'empêcher de penser que Napoléon, malgré le dépit et les ressentiments qu'il exhala, éprouva une joie secrète de n'avoir plus à confier ses grandes destinées qu'à une armée qui s'était incorporée avec sa fortune et son

génie. Au lieu de la timidité qu'il reprochait à ses amiraux, et de l'inexpérience de ses matelots, quel feu de courage, quelle savante tactique, quelle habitude de la victoire ne trouvait-il pas dans ses généraux et ses soldats! Leurs inspirations n'avaient pas été prises dans de stériles revues comme celles de Postdam, propres à les transformer en automates, mais sur les champs de bataille, dans des siéges sans nombre, et dans ces combats de tirailleurs, où chaque sergent, chaque soldat étudie les accidents d'un terrain avec le coup d'œil d'un capitaine. Leur gaieté, féconde en inventions, en jeux, en exercices, en constructions ingénieuses dans les loisirs de la paix, était encore plus brillante à la guerre. Les combats étaient leurs jours de fête; par leurs chants, par leurs saillies grivoises, par leur hymne marseillais, ils surmontaient les fatigues de ces rapides marches qui les précipitaient à la victoire; c'est sur elles particulièrement que Bonaparte a fondé les miracles de sa stratégie. Combien de fois n'a-t-il pas devancé l'heure d'un rendez-vous que d'abord on avait jugé impossible? Ce mot même d'impossible était un aiguillon pour l'impétuosité française; rien ne la déconcertait, ni la cime des Alpes, ni les sombres forêts, ni

les plaines fangeuses de l'Allemagne. *Feu, feu*, criait-on aux oreilles de ceux qui se montraient le plus harassés; et, se redressant, ils criaient à leur tour, *feu, feu*, à leurs compagnons de fatigues. Les chansons guerrières étaient répétées dans un chœur où il n'y avait d'autre harmonie que celle d'une ardeur commune pour la victoire.

C'était avec une bonne foi naïve et une touchante ignorance qu'on répétait encore les chants et les cris consacrés à une république qui n'existait plus. On tâchait de n'en rien savoir; la République, c'était l'armée, et on la voyait plus grande et plus triomphante que jamais. Ne croyez pas que tout cela fût exempt d'imprécations contre les généraux, ni même contre le *Petit Caporal*; mais dès qu'on le voyait paraître avec sa redingote grise, et richement couvert de boue, les acclamations redoublaient. Tout à l'heure on l'avait envoyé au diable, maintenant on en faisait un dieu. Le privilége de grogner restait inviolable après toutes les autres libertés perdues. Fallait-il, au lieu d'un gîte commode et supportable, ne trouver que les horreurs d'un bivouac sous un ciel d'hiver, sous un ciel d'Allemagne? Un feu étincelant, des pommes de terre, et enfin les fruits souvent très-abon-

dants de la maraude remplaçaient pour les soldats les délices de Capoue, mais sans donner le désir d'y séjourner trop longtemps.

De jeunes fils de laboureurs écrasaient sans pitié les espérances des récoltes, se réchauffaient avec les planches et même avec le chaume de pauvres maisons. Toute espèce de maraude était légitimée à leurs yeux, parce qu'ils marchaient sans magasins, sans approvisionnements, et le plus souvent sans paye, du moins jusqu'au Consulat. Ces excès étaient le tort, soit du gouvernement, soit de cruels fournisseurs, soit du système de guerre qu'on leur faisait suivre, et, cédant à une nécessité cruelle, ils se croyaient innocemment maraudeurs. L'indulgence constante de Napoléon entra peut-être pour quelque chose dans sa popularité militaire.

De toutes les armes, celle qu'il avait le plus perfectionnée et le plus augmentée, c'était l'artillerie, objet de ses premières études, et les ennemis l'avaient suivi de près en augmentant le nombre des bouches à feu, et en développant la dextérité et le savoir des artilleurs. Je frémis d'avance du moment où j'aurai, non à décrire, mais à mentionner les ravages que cette arme terrible faisait dans les deux lignes des combattants. La cavalerie avait été fort négligée,

fort mal montée dans les premières campagnes de cette guerre. Les Autrichiens possédaient sur ce point une incontestable supériorité. L'Empereur, maître de finances bien réglées, se procura des chevaux plus robustes, plus ardents, et attira nombre de fils de famille à ce service qui, autrefois, avait été l'apanage de l'aristocratie féodale ; mais qui malgré son ardeur et l'impétuosité terrible de ses chefs, et surtout de Murat, ne put jamais égaler la force de notre infanterie, la meilleure du monde, et le pivot le plus assuré de nos conquêtes.

Le corps des officiers se recrutait en grande partie dans l'école militaire de Saint-Cyr. Jamais institution ne fut plus impériale, plus exclusivement napoléonienne. On ne pouvait recevoir plus tôt, ni avec plus de rigidité l'éducation des camps ; le patriotisme s'y personnifiait dans l'homme qui faisait le plus l'orgueil de la patrie et ils introduisirent par degré cette révolution morale dans l'armée. Ils aimaient l'éclat, l'élégance des armes et même du courage. Beaucoup de jeunes nobles, de fils d'émigrés prenaient du service, tantôt avec l'assentiment de leur famille, tantôt par la seule impulsion de leurs penchants belliqueux et ambitieux. C'était une révolution morale qui s'in-

troduisait par degré dans l'armée, mais elle s'ennoblissait par le sentiment de la gloire et par le charme de ce mot. Il y en avait un qu'on prononçait moins, mais qui entrait aussi profondément dans le cœur, c'était celui d'avancement. Plus les combats se multipliaient et devenaient meurtriers, plus ils irritaient cette fièvre d'avancement. D'un autre côté, il régnait parmi les officiers plus de courtoisie dans les mœurs militaires, plus de probité, plus d'honneur pour s'abstenir des fruits les plus cruels, les plus lucratifs de la victoire. Dans les villes conquises on cherchait un autre genre de conquêtes toujours chères aux Français. Très-souvent les femmes et les filles oubliaient les dommages causés à leurs maris, à leurs pères, et y en ajoutaient un plus irréparable. Ainsi se formaient ces brillants étourdis, dont les mœurs ont été depuis reproduites avec tant d'esprit et de grâce sur notre scène française, et qui savent plaire encore lorsqu'on les transporte sur les scènes étrangères. Et voilà ce que devenaient les nouvelles mœurs monarchiques échauffées par un reste de la séve républicaine. Le patriotisme fléchissait, mais l'ardeur du courage ne se ralentissait pas depuis qu'il était fortifié par une meilleure discipline, par un savoir beaucoup

plus étendu et stimulé par tous les genres de récompenses qui chatouillent la vanité en exaltant l'orgueil.

Un tableau moral de l'armée jette plus de lumière sur l'histoire qu'un dénombrement des hommes, des chevaux et des canons, ou qu'un détail savant des manœuvres et des marches. Il en coûte presque autant à l'historien, et même à ses lecteurs pour les suivre sur une carte militaire, qu'il en coûtait aux guerriers de fatigues d'un autre genre pour les accomplir. Napoléon est de tous les grands généraux celui qui a le plus employé le mot du moral de l'armée; on dirait presque qu'il l'a créé. C'est que nul ne l'a connu plus parfaitement, et n'en a fait un usage plus habile et plus personnel. Quant aux chefs qui devaient commander ces corps d'armée, la plupart nous sont déjà connus par des exploits qui, en d'autres temps, auraient suffi pour rendre leur gloire complète. Remarquons d'abord parmi eux le maréchal Berthier qui semble disputer à Napoléon le titre d'infatigable. C'est une vigueur de travail qui paraît fabuleuse. Entre les heures qu'il passait à cheval et celles qu'il employait dans son cabinet ou sous sa tente, on conçoit à peine celles qui pouvaient lui rester pour le sommeil ou

pour la table. Il pouvait dire à point nommé où se trouvait à telle heure tel corps d'armée, telle division, tel régiment. La nature l'avait formé pour être l'exécuteur le plus vigilant, le plus intrépide de grandes opérations militaires; on ne saurait dire si par lui-même il les eût conçues. Ce fut un avantage particulier que l'esprit politique manquât à la plupart des généraux qui marchaient d'assez près ses émules. Bernadotte le possédait plus que tout autre, mais il se gardait bien d'en donner des témoignages depuis le 18 brumaire, où sa faible concurrence avait été écartée par quelques mots, par quelques regards de l'homme supérieur. Le maréchal Soult était après lui, de tous ces généraux, le plus accessible à cet ordre de conception. Masséna, qui à la guerre et surtout dans l'extrême péril conservait plus longtemps son ardeur belliqueuse et la sûreté de son coup d'œil, était complétement étranger aux combinaisons d'un gouvernement. Son ambition était amortie et un peu abaissée par le soin qu'il prenait de sa fortune. Elle était assez considérable pour faire contraste avec le désintéressement de la plupart des autres généraux qui recueillaient peu pour eux-mêmes les fruits de leurs victoires et attendaient tout des dons de l'Empe-

reur, que je ne puis appeler ici des bienfaits puisqu'ils étaient des dettes. Les maréchaux Lannes et Ney, les moins avides des hommes, les recevaient quelquefois avec humeur. Voilà ce qui explique pourquoi ces généraux laissèrent monter sur trois trônes trois frères de l'Empereur, à peu près étrangers aux armées, avec une indifférence assez dédaigneuse. Voilà ce qui explique encore pourquoi, après les deux chutes successives de Napoléon, il ne se trouva point parmi ces gagneurs de batailles de successeurs d'Alexandre. Le ciel, du moins, nous épargna ce fléau. Les scrupules républicains agissaient encore sur la plupart d'entre eux; ils les avaient laissés fléchir, non sans regrets et sans murmures, pour le seul homme qui pût rétablir l'ordre intérieur et donner de nouvelles ailes à la victoire, mais ils les gardaient encore pour eux-mêmes. Leur vie à chacun d'eux était d'une activité prodigieuse; n'imaginez pas que nuit et jour occupés de combats, ils négligeassent l'étude; celle de leur profession les captivait d'abord, mais n'était point exclusive. Tacticiens par instinct, ils l'étaient devenus plus savamment, mais à la manière française, non à la manière allemande. Lannes, Soult, Ney, Davoust, Gouvion-Saint-Cyr, Suchet,

Macdonald, Oudinot et Marmont ne voulaient point de ces froides méthodes, de cette précision de parade qui ralentissent l'ardeur du soldat et rendent son intelligence passive. Rarement ils commandaient une manœuvre, un changement de front que le soldat n'en comprît le but, et c'est ce qui redoublait son ardeur. Plusieurs d'entre eux n'avaient reçu qu'une éducation fort peu lettrée; ils eurent le courage d'en réparer les lacunes. Leurs rapports, leurs correspondances et leur conversation étaient souvent semés de ces traits originaux qui appartiennent à des âmes de feu. Quant aux manières du monde, ils les avaient assez longtemps dédaignées. Leurs femmes, pour la plupart jeunes, jolies et spirituelles, les initièrent tout doucement à cette politesse, à cette urbanité auxquelles le feu martial donna un charme de plus, celui de la franchise. Eugène de Beauharnais, Marmont, Baraguey-d'Hilliers, Dupont, Caulaincourt, Bessières, Grouchy et nombre d'autres avaient reçu ces dons de leur éducation première et y joignaient ceux de la grâce et de l'élégance.

Dans ce tableau, que j'ai le regret d'accourcir et de rendre incomplet, je n'ai pas compris un des généraux les plus remarquables, Murat.

Jamais un homme ne fut plus amateur du péril et des louanges qui suivent la bravoure; il prenait soin de se désigner aux balles et aux boulets par la splendeur quelquefois bizarre et un peu théâtrale de son costume. Il ne ménageait pas plus sa cavalerie que lui-même, et, par la hardiesse inouïe des entreprises auxquelles il la conduisit, il l'exposa souvent à être renouvelée; mais son choc était terrible et souvent décisif. Il voulait briller également dans les fêtes; sa taille était haute, noble et élégante; il cherchait à rendre sa figure gracieuse, elle ne l'était pas naturellement. Il fatiguait la renommée de ses bonnes fortunes, mais elles avaient moins de prix ou étaient plus contestées que ses actions d'éclat à la guerre.

Quiconque s'était nourri des faits historiques de cette guerre, quiconque avait observé le camp de Boulogne, cette fourmilière de héros, ne pouvait concevoir l'imprudence du cabinet de Vienne, lorsqu'il osait, au sortir de Marengo et de Hohenlinden, provoquer un tel homme et une telle armée. Jamais foi n'avait été plus complète dans la victoire, et l'effet devait surpasser de beaucoup l'espérance. Napoléon, qui jouait alors la patience, ne s'était pas très-vivement irrité des tentatives orgueilleuses et

réitérées de l'empereur d'Autriche pour entraîner l'électeur de Bavière dans cette nouvelle ligue. Ce prince écoutait les conseils de la prudence. Une vieille tradition de famille l'éloignait de l'Autriche et le rapprochait de la France. Il se débattait en vain pour obtenir la neutralité difficile de ses États placés sous le choc terrible et presque inévitable des deux puissances qui allaient renouveler leurs combats avec plus d'animosité que jamais. Napoléon s'en déclarait le défenseur, et se promettait bien de la respecter peu lui-même. Cette négociation fut conduite à la cour de Munich avec vigueur et fermeté par ce même M. Otto, dont les talents avaient été si glorieusement employés au traité d'Amiens. Il obtint un tel ascendant sur l'esprit de l'électeur Maximilien Rodolphe que celui-ci, forcé de choisir entre deux dangereux alliés, se décida pour la France.

L'empereur d'Autriche ne voulut plus voir en lui qu'un vassal rebelle qui trahissait la cause de la Confédération germanique. Ses troupes commençaient à s'avancer dans l'électorat : on ne pouvait rendre une déclaration de guerre plus manifeste; Napoléon apprit cette nouvelle avec un sourire amer, il y voyait le triomphe du long artifice par lequel il voulait

rejeter sur l'Autriche les violents murmures qu'allait exciter la nouvelle guerre continentale. « Il paraît, s'écria-t-il, que les Autrichiens nous croient tous noyés dans l'Océan. » Il me semble qu'une telle parole suffit pour prouver que, dans son camp de Boulogne, ses regards se portaient bien plus sur le Danube que sur la Tamise.

Le moment était urgent pour décider la Prusse, dont les dispositions devenaient inquiètes et menaçantes depuis le renvoi de M. Haugwitz et la rentrée au ministère de M. Hardenberg.

L'empereur Alexandre, qui couvrait ses projets hostiles contre Napoléon d'un ferme dessein de contenir son ambition et de rétablir l'équilibre européen, ne cessait d'agir auprès de cette cour belliqueuse par sa nature et par sa position, et n'hésitait pas à lui montrer en perspective, pour prix d'un généreux concours, plusieurs des riches provinces situées sur les deux rives du Rhin. Il importait d'opposer à des offres si magnifiques qui ne pouvaient s'effectuer que par des victoires communes, une offre qu'on pouvait réaliser immédiatement; c'était celle de l'électorat de Hanovre, toujours convoité par la Prusse. Cette conquête avait été faite au sein même de la

paix continentale par les maréchaux Mortier et Bernadotte avec une facilité qui prouvait combien les temps et les armées françaises avaient changé depuis cette guerre de Sept ans et ces campagnes de Hanovre où elles avaient subi de si sanglantes ignominies dans ce même pays. Napoléon expédia le général Duroc pour venir faire au roi Frédéric-Guillaume un don réel, mais subordonné à une condition impérieuse. Il en exigeait pour prix, non une neutralité suspecte, mais le concours ardent de ses armées.

La récompense ne devait point s'arrêter là si l'on remportait de communes victoires. Il s'agissait de faire prédominer la ligue protestante sur celle des États catholiques, de décider ce grand débat que la guerre de Trente ans avait laissé avec des solutions indécises, et de réjouir la grande ombre de Frédéric II par une domination que ce héros n'avait pu même espérer pour prix de ses brillantes victoires. Frédéric-Guillaume III résistait à des instances tout opposées qui l'obsédaient plus vivement, car elles lui venaient de sa jeune épouse, objet de son plus vif amour, de sa famille, de son ministre Hardenberg, de son armée, et l'armée, en Prusse, était encore le seul organe de la nation. Joignez-y les négociations pressantes de l'An-

gleterre et ses guinées qui circulaient abondamment dans cette cour; joignez-y encore les séductions de l'empereur Alexandre qui se montrait aussi passionné pour la gloire, pour le culte du grand Frédéric que son malheureux père Pierre III l'avait été avec tant de générosité et des suites si fatales; et enfin les offres gracieuses et séduisantes de l'Autriche, qui, tout occupée du désir de recouvrer ses États d'Italie, se montrait plus accommodante pour les nouveaux desseins de la Prusse sur l'Allemagne.

Il fallait que Frédéric-Guillaume, pour résister à des instances si fortement combinées, fût vraiment cuirassé dans ses intentions pacifiques et qu'il eût par je ne sais quelle révélation, un profond pressentiment des malheurs qui devaient bientôt pleuvoir sur sa famille et sur son désolé royaume. Ébranlé, mais non encore décidé, il prit le parti le plus funeste de tous, celui de garder la neutralité. On pouvait croire qu'il s'était proposé de venir au secours du vainqueur; sa destinée était de ne venir qu'au secours du vaincu pour être plus cruellement écrasé que l'objet de sa protection tardive.

Le désir le plus ardent de l'Autriche était de recouvrer le Milanais et sa domination, et son espèce de suzeraineté en Italie. Elle se flattait,

par la vigueur de ses attaques, de rendre cette belle contrée le principal théâtre de la guerre. L'empereur François y avait envoyé la plus forte partie de son armée, et las de céder aux intrigues jalouses de ses frères contre l'archiduc Charles, il lui avait remis le commandement de cette armée comme au plus habile, au plus prudent et au plus heureux de ses généraux. C'était sur le Rhin que devait agir le général Mack, présomptueux provocateur de cette nouvelle guerre. On ne laissait à sa disposition qu'une armée inférieure en nombre, puisqu'elle ne s'élevait qu'à soixante ou soixante-dix mille hommes, mais on se flattait qu'elle allait recevoir bientôt le concours formidable d'une armée moscovite dont l'avant-garde, forte de quarante mille hommes, gagnait déjà les bords de l'Inn. On se flattait de renouveler sur un autre théâtre les jours glorieux de l'armée austro-russe lorsqu'elle était sous les ordres de l'impétueux Souwarof. L'adhésion de la Bavière à ce plan pouvait seule en assurer le succès. Cet espoir fut renversé par l'habile et ferme négociation de M. Otto, qui parvint à décider l'électeur à se ranger du parti de la France. Maximilien-Rodolphe en donne le témoignage le moins équivoque en se retirant de Munich

avec sa famille à l'approche des Autrichiens. Son armée eut bientôt ordre de le suivre, et devint un corps auxiliaire de l'armée française. Napoléon était tranquille sur l'Italie, il y laissait Masséna. Les forces de ce général étaient, il est vrai, inférieures à celles de l'archiduc, mais Napoléon était bien sûr de réduire en Allemagne l'Autriche à de si fâcheuses extrémités, qu'elle serait forcée de se dégarnir en Italie pour appeler, peut-être trop tard, ses troupes au secours de la capitale.

C'est en tressaillant de joie que les différents corps du camp de Boulogne passent successivement le Rhin. Plus de doute sur la victoire; l'Empereur est à leur tête ou plutôt ce n'est plus l'Empereur, c'est le général Bonaparte armé de son génie, de sa fortune et de la terreur qu'il porte dans les rangs ennemis. Il va conduire ses soldats à d'insupportables fatigues; mais jamais il ne s'est plus fait une loi suprême de les partager. Vous diriez qu'il respire en se trouvant dégagé de toutes les pompes et de tous les courtisans de son armée impériale. Le combat ou plutôt la victoire commence pour lui, du jour où il se met en marche et bien avant que le premier coup de canon ou de fusil ait été tiré. Ses manœuvres stratégiques échap-

pent à la perspicacité de l'ennemi le plus habile, tant les stratagèmes, les ruses de guerre et les fausses attaques y sont multipliées. Vous diriez qu'il marche à l'humble source du Danube, tandis qu'il veut le franchir sur plusieurs points de son cours majestueux. Il s'agit de tromper le général Mack, sans avoir eu à le combattre; il sait par plusieurs traits de sa vie militaire, que cet homme aux grandes promesses se déconcerte par l'événement contraire jusqu'à l'oubli de sa propre dignité. C'est ainsi qu'on l'a vu quelques années auparavant, lorsqu'à la tête d'une armée napolitaine il s'annonçait comme le libérateur de toute l'Italie, s'effrayer sans mesure d'une mutinerie soldatesque, et choisir son refuge dans le camp ennemi. Mack, dont la première pensée devait être d'attendre la jonction de l'armée russe, s'est déjà avancé trop loin en se portant sur Ulm, dont il veut faire le centre de ses opérations. C'est Napoléon qu'il charge de remplir le long intervalle qu'il a laissé entre lui et l'armée russe. Jamais une précision plus mathématique n'a régné dans les rangs d'une armée; tous les pas qu'il semble faire pour aller au-devant de l'armée russe sont des manœuvres pour tenir le général autri-

chien bloqué dans une place d'une faible défense. Il vise à la capture d'une armée tout entière; sept corps d'armée, dont chacun vaut par le nombre, la discipline et le courage, une armée de Turenne, s'ébranlent à la fois pour enfermer Mack et son armée sous une septuple barrière d'acier. D'un côté, c'est celui de Bernadotte qui vient à marche forcée du Hànovre; il va s'unir à celui du général Marmont qui s'est formé silencieusement dans la Hollande. Leurs mouvements sont combinés de manière à tenir la Prusse en échec, et ils marchent assez hardiment sur son territoire, pour la faire repentir de la neutralité dans laquelle le roi s'obstine. De l'autre, c'est celui du maréchal Lannes qui déjà fort par la savante intrépidité de ce général, est appuyé par deux corps jugés presque également irrésistibles, c'est-à-dire la cavalerie du prince Murat et l'élite des grenadiers que commande leur admirable guide, le général Oudinot. C'est au corps du maréchal Ney qu'est réservée la gloire de presser Mack de plus près, et de le confondre par la vivacité terrible de ses attaques, tandis que le maréchal Soult, secondé souvent par Lannes et par Davoust, marche sur Munich, s'empare de la Bavière, et culbu-

tant tous les corps autrichiens qui se trouvent sur son passage, va faire passer l'armée bavaroise sous ses lois.

Un brillant combat de cavalerie que Murat engagea près de Guntzbourg, frappa les Autrichiens d'une première stupéfaction; celle des Français se montait à sept mille hommes, et n'avait jamais paru mieux équipée, plus habile dans ses évolutions, plus foudroyante dans son choc. Les Autrichiens se retirèrent avec une grande perte et avec le dépit cruel de se voir surpassés dans une arme qui avait été le principal titre de leur confiance. Tandis que Soult, placé au centre des opérations, marche, manœuvre et combat de manière à enlever au général Mack le dernier espoir qui lui restait, celui d'être secouru par une puissante armée moscovite; Ney l'accable sans relâche en fondant sur tous les corps que l'ennemi met en avant pour se dégager d'une position dont chaque jour augmente les gênes et les périls.

Jamais l'effervescence de l'héroïsme n'a été plus vive dans cette armée, et cependant le ciel semble conjuré pour l'abattre. Depuis le 1er octobre où s'est ouverte cette campagne, des torrents de pluie n'ont cessé de se répandre dans ces plaines fangeuses; cet obstacle,

qui avait si déplorablement arrêté l'armée prussienne dans l'invasion de la Champagne (en 1792), devient ici pour l'armée française un aiguillon de courage et de gaieté. On traverse en riant une mer de boue qui mène à une victoire plus prompte, plus sûre, plus décisive; chacun répète ces paroles que l'Empereur a prononcées et que l'événement va si bien justifier : « Enfants, je n'épargne pas vos jambes, mais c'est pour épargner votre sang. » Lui-même, il descend à peine de cheval quelques heures pour prendre un léger repas et goûter quelque sommeil. L'aspect de cette armée serait hideux pour quiconque ne sait pas à quel prix la victoire s'achète. La boue permet à peine de distinguer les uniformes et les grades, et celui qu'il serait le plus difficile de reconnaître, c'est l'Empereur lui-même. Le voilà : c'est sa redingote grise, son uniforme de bataille. Il est descendu de cheval pour communiquer de plus près avec ses chers bataillons; jamais il ne s'est montré plus affable ni meilleur compagnon du soldat; la popularité qui lui échappe à Paris, il a voulu la ressaisir à l'armée; il réchauffe au bivouac ses membres engourdis, prend sa part du pain de munition, et ne veut pas se montrer le moins gai de tant d'hommes qui souffrent.

Tandis qu'il s'entretient avec eux, et ne craint pas de leur faire connaître quelques parties de son plan militaire, voilà qu'on lui amène un colonel autrichien qu'on a fait tout à l'heure prisonnier. Celui-ci recule lorsqu'on lui a dit : « Parlez à l'Empereur, le voilà. »

Il croit qu'on abuse de sa position pour le jouer; qui reconnaîtrait l'Empereur des Français à ce costume, à cette boue dont il est si largement couvert. « Vous ne vous trompez pas, lui dit en souriant Napoléon, vous voyez que la pourpre impériale ne m'a pas fait oublier mon premier métier. » Et peut-être cet officier se dit au fond du cœur : « Ah ! pourquoi n'est-ce pas là le métier de notre César autrichien. »

Ses mesures ont été tellement prises, qu'il s'est ravi à lui-même l'occasion de l'une de ses grandes victoires dont sa vie militaire est déjà chargée. Et cependant il est impatient de montrer à ses soldats qu'il sait braver la mort aussi bien que les intempéries.

Dans un combat d'avant-poste qu'il trouve engagé, il cède à un excès d'ardeur dont en général il sait s'abstenir; il veut y prendre part et charger l'ennemi. « Que faites-vous ici ? » lui dit le maréchal Lannes avec toute l'énergie des jurons militaires; et il lui prescrit, comme il

prescrirait à un simple fusilier, de retourner à son poste. Napoléon se cabre et s'obstine : alors Lannes prend par la bride le cheval de l'Empereur et lui fait faire volte-face. Cette scène réjouit et exalte beaucoup toute l'armée ; elle eût été concertée qu'elle n'eût pas mieux réussi ; mais le maréchal n'était pas homme à jouer la comédie. Le général Murat avait eu pendant quelques jours la direction des manœuvres contre le camp d'Ulm. Sa tactique n'égalait pas son courage ; ses dispositions furent jugées vicieuses par le maréchal Ney, qui prit sur lui de les réformer en plusieurs points. L'Empereur le justifia par l'approbation la plus haute, sans crainte d'humilier un peu son valeureux beau-frère, et laissa échapper ces mots : « Il y a du génie militaire dans cet homme ; on est heureux de rencontrer de tels lieutenants. » Parmi les postes que Murat avait prescrit d'abandonner, il en était un, celui d'Elchingen, dont il n'avait pas compris toute l'importance. Ses ordres avaient été suivis ; il s'agissait de reprendre ce point culminant auquel paraissait attaché le sort de l'armée renfermée dans Ulm. Ney s'y disposait avec sa résolution ordinaire, lorsque le général Dumas, cet excellent historien de tant de brillantes campagnes, vint lui

recommander, au nom de l'Empereur, d'attendre le renfort du maréchal Lannes pour une attaque aussi sérieuse. Ney qui sentait la victoire entre ses mains, ne put s'empêcher de témoigner de l'humeur, et dit à l'aide de camp : « La gloire ne se partage pas. »

Mack avait fait porter sur ce point important d'Elchingen le principal espoir de sa défense; il l'avait confié au général Laudon, dont le père avait acquis un renom assez glorieux, et l'archiduc Ferdinand s'était joint à lui avec un corps d'élite de quinze à seize mille hommes. Un temps affreux n'arrêta point l'ardeur du maréchal Ney; un pont sur l'Iller fut attaqué avec tant d'impétuosité que les Autrichiens, forcés de l'évacuer, n'eurent point le temps de le couper. Les Français supportèrent avec la même intrépidité les feux les mieux nourris qui tombaient sur eux de ces hauteurs, et emportèrent pour le gage de la victoire une abbaye qui les dominait. Trois mille prisonniers et quelques pièces de canon ne furent d'abord que le prix apparent de cette victoire; mais elle devait avoir pour résultat direct et forcé la capture ou la destruction à peu près complète d'une armée de soixante mille hommes. Le monde n'avait point encore vu un tel résultat

du génie stratégique. Nous avons suivi l'armée française dans ses marches si laborieuses, si gaies, observons maintenant l'armée autrichienne dans le fatal repos auquel elle se trouve condamnée.

Voilà le seul effort que Mack ait tenté pour se dégager d'une position où il se sent serré, pris à la gorge par l'ignominie, et il rentre bientôt dans son immobilité. Vous diriez qu'il est fasciné par le regard du serpent qui l'enlace de ses nœuds. A la tête de soixante mille combattants, il n'attend plus de libérateurs que du dehors; il semble se regarder comme un illustre captif enfermé dans un bastion, qui monte à sa tour et braque son télescope pour chercher s'il n'apercevra point au bout de l'horizon le drapeau qui lui promet du secours. Tout fait reconnaître en lui un de ces esprits qui se montent et se démontent avec une égale facilité. Il sait parler de guerre devant des hommes de cabinet; auprès des hommes de guerre, il n'est plus qu'un homme de cabinet, irrésolu, inactif, lent à prendre les armes.

La consternation de ses soldats, qui revenaient de cette défaite, réagissait sur l'armée et encore plus sur lui-même. Une horrible extrémité s'offrait à son esprit, celle d'attacher son

nom au désastre le plus accablant pour l'Autriche et le plus mortel pour l'honneur de ses armées. Tous les calculs savants, par lesquels il avait fait illusion au cabinet de Vienne et à lui-même, lui échappaient; il n'en retrouvait plus la trace dans sa mémoire ou il n'en voyait plus que la chimère. Présomptueux comme Varron, il a osé défier Annibal; mais lorsque comme le Consul romain il s'est vu enveloppé sur tous les points par le fer ennemi, pourquoi n'a-t-il pas cherché par un généreux effort à faire dire aussi de lui : « Il n'a point désespéré de la patrie! » Un désespoir héroïque était sa dernière ressource; mais possédait-il cette âme de feu qui le conçoit et qui sait en répandre la sublime étincelle dans des âmes vulgaires? Le soldat autrichien, façonné à la discipline, s'élance peu au delà du devoir qu'elle prescrit. Peignez-vous Masséna, Ney et Soult, enfin Napoléon lui-même dans une telle position, et vous concevrez quelle route sanglante et glorieuse ils sauront s'ouvrir à travers les rangs des ennemis qui les enferment; et surtout s'ils combattent dans leur patrie au sein d'une population qui les couvre de son intérêt le plus vif, qui voit en eux son dernier espoir, s'ils se sentent appelés à la défense d'une capitale et

de leur souverain en péril, et enfin si une fuite héroïque peut les rapprocher d'une armée auxiliaire encore intacte et que la renommée proclama, sinon invincible, du moins inébranlable.

L'archiduc Ferdinand était le chef nominal de cette armée; mais cet honneur, déféré à son rang, était illusoire, car il lui était prescrit par l'Empereur lui-même de se conformer aux instructions, aux ordres du général Mack. Ce prince et les officiers de son état-major voyaient en frémissant la honte pleuvoir bientôt sur eux comme les gros nuages qui ne cessaient de crever sur les deux armées. « N'hésitons plus, disait-il dans le conseil de guerre; l'inaction nous consume, nous avilit et va nous livrer désarmés aux ennemis. Sortons sur plusieurs points à la fois, mais combinons nos efforts de manière à tenir en échec le corps d'armée de Ney, qui nous est de moitié inférieur en nombre, tandis que le gros de notre armée, se faisant jour sur l'autre rive du fleuve, ira trouver l'armée austro-russe, si lente à marcher à notre secours. »

De tels conseils ne font que manifester et redoubler le découragement, s'ils ne produisent un vif enthousiasme. Mais comment au-

rait-il éclaté lorsque le général Mack, qui jouait alors son honneur et le salut de la monarchie, n'y voyait qu'une témérité imprudente et désastreuse? Il s'obstinait à croire, d'après des rapports fort suspects et peut-être aussi d'après son penchant à une aveugle confiance, que l'armée austro-russe s'avançait à marches forcées dans la Bavière; que trois ou quatre jours lui suffiraient pour s'approcher d'Ulm, pour fondre sur les corps disséminés de l'armée française et la placer entre deux feux. Il était visible que l'inconsistance régnait dans les paroles et dans les desseins du général. Le conseil de guerre était frappé du même trouble et restait sans voix, sans résolution. « Eh bien! dit l'archiduc, se soumette qui voudra à passer par des Fourches Caudines; mon sang impérial, mon cœur allemand ne peut soutenir une telle ignominie. Je veux sortir d'ici par la voie de l'honneur, c'est-à-dire par les armes, et je ne manquerai pas de braves qui fassent le même choix. » Mack se vit obligé de condescendre à un vœu si énergiquement prononcé; peut-être n'était-il pas fâché de se trouver ainsi dégagé d'un collègue trop puissant pour n'être pas importun et dont l'honneur ne devait pas souffrir de tache. Il permit

que l'archiduc emmenât avec lui un corps de vingt-cinq mille hommes, qui malheureusement n'étaient pas vingt-cinq mille héros. Ce prince sortit avec une noble confiance; mais c'était le terrible Murat qui allait s'élancer à sa poursuite. Mack redouble d'ardeur dans ses préparatifs de défense depuis plusieurs jours; il a joint à la hâte quelques ouvrages aux fortifications d'Ulm, qui n'a qu'une enceinte bastionnée. Son langage n'a jamais été plus superbe, sa résolution n'a jamais paru plus inébranlable. Il punira de mort quiconque parlera de se rendre; et cependant il lui est échappé quelques signes d'irrésolution et de crainte dont Napoléon a été averti. Mais il ne connaît pas encore toutes les horreurs de sa position. Il ignore combien le secours qu'il attend est loin de lui; Napoléon veut bien l'en faire avertir. Il a détaché vers lui son aide de camp, le général de Ségur, chargé de lui proposer sans autre formalité, de se rendre avec toute son armée dans le délai de cinq ou six jours. Nous devons à ce brillant militaire, à cet éloquent historien, un précieux récit de cette négociation.

Pressé entre des événements si rapides et si éblouissants de gloire, je résiste à l'idée de co-

pier ici cette relation. J'en veux du moins faire connaître quelques traits caractéristiques. M. de Ségur se met en marche pendant la nuit, à travers des champs dévastés qui ne lui offrent plus çà et là qu'une faible trace de chemin, et les fureurs de l'ouragan sont telles, que tout est désert autour de la ville assiégée. Chacun a senti la nécessité de se mettre à couvert. Il frappe à la porte de la ville et se nomme parlementaire français au nom de l'empereur Napoléon. Après quelques moments d'hésitation, il est introduit : premier signe de faiblesse qui sera suivi de beaucoup d'autres. Une sévère nécessité est imposée au militaire français; c'est celle de déclarer au général autrichien que l'Empereur le somme de se rendre avec toute son armée. Mack tressaille, il s'emporte, il jure en soldat. Eh ! ne valait-il pas mieux se battre comme un soldat aurait dû le faire ? Cependant il entre en conférence pour les conditions de la capitulation. « Je ne sais, dit le feld-maréchal, qui de l'Empereur ou de moi court ici les plus grands dangers ? Ignore-t-il que l'armée austro-russe est entrée à Dachau et va le placer entre deux feux ? — Vos renseignements sont complétement faux, répond M. de Ségur, les Français ne sont pas seulement à Dachau, mais à Munich. » Puis il

détruit avec la plus parfaite sincérité et une précision officielle, tout ce qui fonde l'espoir de l'Autrichien. « Ne voyez-vous pas, ajoute-t-il, que tout est prêt pour un assaut général; n'en reconnaissez-vous pas le signal dans les boulets et les obus que nous commençons à vous envoyer? — Pensez-vous, répond l'Autrichien, que quarante-cinq mille hommes ne sauront pas se défendre? Votre maître ne tentera point une chance si périlleuse. » Puis par une indiscrétion inconcevable, en voulant témoigner sa constance, il trahit la gêne la plus fatale de sa position, son manque de vivres, en prononçant ces mots : « Rien ne m'ébranlera, j'ai trois mille chevaux à manger. » Enfin, après une continuelle alternative de confiance altière et de trouble manifeste, il se réduit à demander huit jours avant de se rendre; on ne lui en accorde d'abord que cinq, mais M. de Ségur est autorisé par l'Empereur à permettre six jours pour terminer le débat.

Qu'arrive-t-il? c'est que bientôt après, dans une conférence avec l'Empereur lui-même, Mack réduit le délai à cinq jours, sous une condition à laquelle il paraît attacher quelque importance, mais qui était au fond insignifiante

et mérite peu d'être mentionnée. Il réduit à cinq jours le délai qui lui était accordé, ce qui fait juger à quel point il était pressé par la nécessité des vivres ou affaissé par le trouble de son esprit. Le général Mack a facilement obtenu une autre concession qui ne fait, ce me semble, que rendre plus hideuse cette capitulation; c'est que lui, son état-major, plusieurs princes, plusieurs lieutenants généraux et tous ses officiers ne seront point au nombre des prisonniers de guerre, sous la condition de ne plus porter les armes contre la France, tandis que les trente-trois mille combattants enfermés dans Ulm gémiront dans nos dépôts, nos prisons et nos hôpitaux, ou viendront cultiver les champs de leurs vainqueurs. Une condition de ce genre devait convenir au plus politique des hommes, parce qu'elle était une tentation pour des supérieurs trop faciles à se racheter aux dépens de leurs subordonnés et à les livrer comme un vil peuple, indigne des mêmes égards.

Ainsi se trouvait terminée au 17 octobre, par une telle capitulation, une campagne où Napoléon, sûr de son génie, avait eu plus à combattre les éléments que l'ennemi. L'archiduc Ferdinand n'avait point été heureux dans sa retraite,

où il était accompagné de vingt mille hommes, d'un train d'artillerie, et malheureusement pour lui de bagages qui ralentissaient sa marche. D'abord il était venu se heurter contre cette même division du général Dupont, qui l'avait chassé des hauteurs d'Elchingen et avait mérité le second honneur de cette journée. Le combat vaillamment soutenu de part et d'autre aurait permis à l'archiduc de conserver une grande partie de ses forces, si Murat ne fût accouru ardemment à sa poursuite. Ses charges furent si impétueuses, si multipliées, si acharnées, que dix mille hommes de cette petite armée, qui avaient voulu se soustraire à l'affront d'une capitulation devant Ulm, furent obligés de la subir à leur tour et de se rendre prisonniers après avoir essuyé une perte considérable. L'archiduc Ferdinand fut heureux de s'échapper avec deux mille chevaux.

Voilà les capitulations de gros corps d'armée qui deviennent à la mode. Cette fatale épidémie va gagner bientôt jusqu'à la Prusse, jusqu'à l'armée du grand Frédéric.

L'humanité doit-elle se réjouir quand le sang humain est épargné dans les batailles et quelquefois avant l'action par des capitulations si nouvelles dans l'histoire? Non l'hu-

manité ne se réjouit pas de ce qui dégrade notre noble nature. L'honneur et l'amour de la patrie ne sont pas deux sentiments qui puissent capituler, capituler les armes à la main! Et comment voulez-vous qu'un conquérant s'arrête ou qu'un heureux général ne prenne pas l'âme d'un conquérant, lorsque pour prix d'une conception hardie, d'habiles manœuvres et de quelques légers combats, il peut se rendre maître presque simultanément d'une armée de soixante mille hommes, de la capitale d'un empire et bientôt de la plus grande partie de cet empire? Ne vous semble-t-il pas voir ici l'Europe prendre les mœurs et les destins de l'Asie? C'est un triste spectacle dans l'histoire que de voir enveloppés dans un large et habile filet ces lions du combat atterrés au point de ne savoir plus faire usage de leurs armes pour en percer les mailles. Il est pénible aussi pour l'historien qui a suivi les lents progrès des grandes monarchies ou des républiques florissantes, de voir tomber sous quelques coups de hache ces forêts que le temps a respectées, accrues et embellies. Enfin le publiciste aux pensées généreuses se dit : « Quel prix reviendra-t-il aux vainqueurs s'ils perdent en liberté ce qu'ils gagnent en extension de territoire, s'il

leur faut de perpétuels combats pour maintenir ces conquêtes, et enfin s'ils sont exposés à leur tour par la perte d'une seule bataille à ces terribles chances, même au sortir de deux cents étourdissantes victoires? »

CHAPITRE IX.

TRAFALGAR ET AUSTERLITZ, 1805.

SOMMAIRE.

La nouvelle d'un désastre maritime vient frapper Napoléon dans sa marche sur Vienne. — Comment Villeneuve est amené à engager l'action générale dont personne plus que lui ne redoutait l'issue. — Forces respectives des deux flottes. — La ligne française est coupée par Nelson. — Nos marins combattent en désordre, mais non sans courage. — Pertes immenses en vaisseaux. — Nelson vainqueur est tué du dernier boulet qui se lance. — Prise de Vienne. — Napoléon marche sur l'armée russe dans la Moldavie. — Combat obstiné de Murat et de Bagration. — Napoléon veut attirer l'ennemi pour amener une bataille décisive dont il a besoin pour effacer les impressions de Trafalgar. — Ruses de guerre, retraite simulée. — Le général Kutusow en est dupe et sacrifie une position avantageuse afin de couper cette retraite. — Nuit mémorable du bivouac d'Austerlitz. — L'enthousiasme est au comble dans l'armée. — Illumination spontanée, autres témoignages d'allégresse et d'ardeur martiale. — Précision du plan de l'Empereur pour les attaques successives des différents corps. — Soult commence l'action et dès le début rompt le centre de l'armée ennemie. — Vains efforts de Kutusow pour attaquer l'armée française en flanc. — La victoire se décide, mais elle est meurtrière. — L'empereur Alexandre se retire de la Moravie ; mais déjà l'empereur d'Autriche a désespéré de sa cause. — Les conférences s'ouvrent pour la paix à Presbourg. — Napoléon en dicte les conditions ; quoique dures elles peuvent paraître modérées, vu la grandeur de ses avantages. — Effets du traité de Presbourg dans l'Europe et particulièrement en Angleterre. — Mort du second Pitt. — Quelques vues sur son caractère et son administration.

L'armée française respirait un moment de ses fatigues. Elle jouissait d'un spectacle que la

destinée n'avait point réservé même à l'orgueil romain. Quarante-quatre mille hommes, en y comprenant ceux qui avaient capitulé dans la retraite de l'archiduc, avaient défilé sous ses yeux, en jetant leurs armes avec rage et maudissant leur général, quelques-uns leur empereur même.

Les Français s'abstenaient de l'insulte, mais ils ne pouvaient leur épargner les témoignages d'une pitié toujours dure au cœur des combattants. Napoléon jouissait en silence et les bras croisés de voir les aigles de l'Autriche terrassées devant la sienne.

A Vienne! Vienne! criait-on dans tous les rangs de l'armée. Vienne leur promettait d'autres délices qu'une triste ville tout à l'heure affamée; mais il ne faudrait pas y séjourner longtemps. Tous brûlaient d'infliger la même humiliation à l'orgueil moscovite, lorsque tout à coup le front victorieux de l'Empereur se couvre d'un sombre nuage. Tout ce qui l'environne paraît également frappé d'une morne tristesse. Quelle nouvelle fâcheuse a-t-il reçue? Notre avant-garde aurait-elle été battue par les Russes? Quelque conspiration aurait-elle éclaté dans Paris? quelque prise d'armes dans la Vendée? Enfin on parle d'un combat naval, d'une

victoire dés Anglais. L'armée comptait si peu sur la marine et Bonaparte avait si souvent manifesté son impatience et sa colère contre ce corps, que cette nouvelle causa peu d'étonnement, ce qui en atténuait le chagrin. D'ailleurs on ne manqua pas de précautions pour diminuer la gravité de cette défaite ou plutôt de ce désastre. Elle anéantissait tout espoir dans cette marine que Napoléon avait fait renaître par de judicieuses dépenses et par des miracles d'activité; elle supprimait cette flottille de Boulogne, objet de tant de sacrifices, et enfin elle faisait avorter toute vengeance directe et foudroyante contre l'Angleterre.

On peut concevoir combien le cœur de Napoléon fut déchiré par la défaite de Trafalgar, quand on a vu la grandeur du plan qu'il avait conçu pour la délivrance des deux flottes bloquées, pour leur habile jonction dans les Antilles, et enfin pour leur apparition terrible dans le canal de la Manche. Quelle que fut l'impatience furieuse avec laquelle il pressa l'amiral Villeneuve de tenter ce coup hardi, même en y compromettant sa gloire et le salut de ses vaisseaux, je crois avoir prouvé que le projet d'une descente en Angleterre était subordonné dans sa pensée à l'urgente nécessité de repous-

ser l'armement de l'Autriche et d'écraser de nouveau cette puissance indocile à la leçon du malheur. Mais la capitulation d'Ulm et la disparition de l'armée, faite pour protéger Vienne, semblait lui répondre que cette guerre ne l'occuperait pas longtemps, et qu'après avoir battu les Russes, il s'entendrait avec l'empereur Alexandre qui ne portait aucun intérêt politique sérieux dans cette ligue dont il avait été pourtant le principal instigateur. Alors il pourrait revenir à sa chère flottille, protégée maintenant par un assez grand nombre de vaisseaux français; il en accroîtrait de beaucoup la force par le nombre énorme de canons dont ces légers bâtiments étaient chargés. On engagerait un combat naval d'une nature toute nouvelle et qui déconcerterait la tactique navale à laquelle les Anglais devaient leur supériorité sur les mers. Cette grande entreprise perdait ainsi le caractère de témérité qui paraissait lui donner d'abord quelque analogie avec celle des pirates normands. Les soldats, revenus de nouvelles victoires où son génie s'était manifesté par des résultats merveilleux, lui crieraient : *Londres! Londres!* comme aujourd'hui ils lui criaient : *Vienne! Vienne!* La terreur des Anglais en serait redoublée.

Peut-être un autre sentiment, celui même du repentir, venait-il aussi froisser l'âme de Napoléon. Par des instances trop fougueuses, trop absolues et par ces terribles mots : *Dussiez-vous vous faire battre, vous faire détruire,* n'avait-il pas en quelque sorte forcé Villeneuve à laver son honneur par un combat inégal? Je ne puis m'empêcher de mettre ici sous les yeux de mes lecteurs une lettre que cet amiral écrivit à son ami le ministre Decrès, à son départ de la Corogne. L'expression en est pénétrante.

« On me rend l'arbitre des plus grands intérêts; mon désespoir redouble d'autant plus que l'on me témoigne plus de confiance, parce que je ne puis prétendre à aucun succès, quelque parti que je prenne. Il m'est bien démontré que les marines de France et d'Espagne ne peuvent pas se montrer en grandes escadres.... Des divisions de trois, quatre ou cinq vaisseaux au plus, c'est tout ce que nous pouvons faire que d'être capables de les conduire. Que Gantheaume sorte, et il en jugera. L'opinion publique sera fixée.

« Je vais partir, mais je ne sais ce que je ferai. Huit vaisseaux se tiennent en vue de la côte, à huit lieues. Ils nous suivront; je ne pourrai pas les rejoindre et ils iront se rallier

aux escadres devant Brest ou Cadix, suivant que je ferai route pour l'un ou l'autre de ces deux ports. Il s'en faut beaucoup que, sortant d'ici avec vingt-neuf vaisseaux, je puisse être considéré comme pouvant lutter contre un nombre de vaisseaux approchant; je ne crains pas de le dire, à vous, je serais bien fâché d'en rencontrer vingt. Nous avons une tactique navale surannée; nous ne savons que nous mettre en ligne, et c'est justement ce que demande l'ennemi.... Je n'ai ni le moyen, ni le temps d'en adopter une autre avec les commandants auxquels sont confiés les vaisseaux des deux marines.... Je prévoyais tout cela avant de partir de Toulon; mais je me suis fait illusion seulement jusqu'au jour où j'ai vu les vaisseaux espagnols qui se sont joints à moi.... Alors il a fallu désespérer de tout.... »

Ce triste pressentiment est confirmé par une lettre aussi ferme que pathétique, écrite par l'amiral Decrès à l'Empereur. Il semble encore porter plus loin la défiance sur l'escadre espagnole, et regarde sa jonction avec la nôtre comme un des plus grands malheurs pour la marine française. Ainsi, tandis que Napoléon s'applaudissait de voir par cet effet la flotte de la Méditerranée portée à trente-trois vaisseaux,

dont quelques-uns, et c'étaient surtout les Espagnols, étaient d'une force gigantesque, cette confiance était loin d'être partagée par deux amiraux qui connaissaient bien la lourde construction de ces vaisseaux, l'inhabileté des manœuvres, l'ignorance des marins, de leurs officiers même, et, sauf quelques exceptions, leur peu de disposition à seconder les Français auxquels leur fierté castillane se voyait à regret subordonnée.

Plût à Dieu que Villeneuve eût conservé la force d'âme nécessaire pour résister à des ordres impérieux, à des reproches outrageants, et qu'il eût été le Fabius de notre marine renaissante! On doit le plaindre s'il n'a fait que sacrifier ses prévisions, ses alarmes, et enfin sa défiance trop bien justifiée aux ordres d'un maître impérieux et irrité. On serait forcé de l'accuser jusque dans son extrême malheur, s'il n'a engagé un combat désastreux que pour éviter sa destitution par une tentative désespérée. Dans quelques-unes de ses dépêches, après avoir exprimé des objections très-fortes contre une bataille décisive, il finit par dire : « Mais après tout, le génie et la fortune de l'Empereur peuvent l'emporter et rejaillir sur moi-même. » Il ne faut croire ni

au génie ni à la fortune qui nous viennent par reflet.

Le 19 octobre, c'est-à-dire le jour même où l'armée autrichienne du général Mack déposait ses armes aux pieds de Napoléon, qui se voyait comblé des faveurs de la fortune, la flotte française, destinée au plus grand, au plus irréparable désastre dont notre marine eût encore été frappée, se rangeait en bataille, près du cap Trafalgar, à l'entrée du détroit de Gibraltar, forte de trente-trois vaisseaux contre la flotte anglaise, qui en comptait un de moins, mais qui était commandée par Nelson. Celui-ci était exalté d'une confiance que l'amiral français cherchait en vain dans son cœur, quel que fût son courage. L'intrépide vainqueur d'Aboukir et de Copenhague attendait depuis huit mois la flotte française comme une proie destinée au plus beau de ses triomphes.

Dans une poursuite obstinée, il l'avait cherchée sur les rivages de la Méditerranée et des Antilles, et il n'eût pas hésité à la forcer au combat, lorsqu'il n'avait encore que onze vaisseaux, et que Villeneuve en comptait tantôt dix-huit et tantôt vingt. Mais l'amirauté anglaise veillait à seconder ses efforts pour frapper un coup décisif et faire courber l'univers sous son trident; heu-

reusement on ne pouvait plus répéter comme un oracle ce vers fameux du poëte Lemière :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Napoléon était là pour le démentir.

Le vaisseau amiral anglais portait cent vingt canons ; deux autres, *le Britannicus* et *le Royal-Souverain*, étaient de même force ; trois de cent dix, un de quatre-vingts, le reste de soixante-quatorze ; mais de plus il était secondé par d'excellentes frégates, tandis que celles des Français étaient fort inférieures en nombre et surtout en tactique. La flotte française comptait un vaisseau de plus, mais elle n'avait que deux vaisseaux de quatre-vingts, *le Neptune* et *le Bucentaure*. Voici peut-être ce qui l'affaiblissait le plus : c'était la force extrême de trois des vaisseaux espagnols, *la Sainte-Trinité*, de cent quarante-quatre canons, *la Sainte-Anne* et *le Prince des Asturies*, tous deux de cent dix, lourdes masses embarrassées dans tous leurs mouvements, qui ne faisaient que gêner ceux de leurs voisins.

L'amiral Villeneuve, peu confiant dans l'habileté et le savoir de ses capitaines, s'était vu forcé de se conformer à ce que lui-même, dans la lettre que nous avons citée, avait appelé une

tactique vicieuse et surannée, en rangeant ses vaisseaux sur une ligne parallèle. Mais comme il connaissait l'art avec lequel Nelson savait couper cette ligne, il l'avait fortifiée de douze vaisseaux en réserve, qui devaient réparer les vides et rouvrir les communications.

Aux marins seuls appartient le droit de faire le récit d'une telle bataille; à très-peu d'entre eux appartient le talent de le rendre intelligible à la masse immense du public.

Des diverses relations publiées sur cette bataille, il en est une qui brille par sa clarté et son impartialité consciencieuse; c'est celle d'un marin français, M. Parisot. Je ne pourrais la copier en entier sans sortir des proportions que je dois observer dans une histoire si surchargée d'événements et surtout de batailles. L'abréger, ce serait en troubler l'ordre et y porter la confusion; d'ailleurs il s'agit d'une défaite à jamais déplorable, sur laquelle un cœur patriotique n'aime point à s'arrêter. On n'est que trop contristé lorsqu'on en retrace les terribles résultats. Ce qui me paraît constant, c'est que l'escadre anglaise, par la force de ses canons et le nombre de ses frégates, était en réalité fort supérieure à la nôtre. Je me borne à mentionner l'événement décisif de la ba-

taille. Nelson saisit l'avantage d'un vent de nord-ouest, se forma en deux colonnes, coupa le centre avec quatorze vaisseaux qui le séparaient de la droite, tandis que treize autres accablaient la gauche en la prolongeant successivement dans toute sa longueur.

Les marins ont remarqué une extrême différence dans les instructions fermes et précises de Nelson et dans celles de Villeneuve. Celles-ci paraissent se ressentir du trouble dont il était agité depuis si longtemps. Leur jugement est le même sur les manœuvres des deux amiraux : habileté consommée chez l'un d'eux, irrésolution chez l'autre, courage égal, fortune bien diverse.

Les instructions de Nelson avaient été suivies avec cette précision et cet ensemble qui dénotent la plus parfaite discipline. Tout avait été confusion pour la flotte française à dater du moment où sa ligne avait été rompue au douzième vaisseau. Bientôt le principal effort de l'ennemi s'était porté sur le vaisseau amiral de Villeneuve et sur celui de Gravina. L'un et l'autre avaient été assaillis par des forces triples et avaient en vain attendu du secours. Ce dut être un spectacle affreux que celui de nos braves marins combattant, non plus pour la victoire, mais

pour la vendre plus cher aux Anglais, n'attendant plus rien, ni de leurs amiraux, ni de leurs alliés, accablés par les boulets, par les balles, déchirés par les éclats de leurs vaisseaux, quelquefois essayant de sauter à l'abordage, revenant désespérés de leur inutile tentative, mourant dans d'atroces douleurs et mourant vaincus.

Seize vaisseaux de la flotte franco-espagnole furent pris dans le combat, et quatre autres, commandés par le contre-amiral Dumanoir, se rendirent le surlendemain. L'amiral Villeneuve avait lui-même éprouvé ce triste sort, après avoir vaillamment combattu et avoir été secouru par le capitaine Lucas, avec une admirable intrépidité. Il en fut ainsi du colosse de cette flotte, *là Santisima Trinidad.* La plupart de ces vaisseaux conquis étaient complétement désemparés et prêts à couler bas; les Anglais ne purent amener à Gibraltar qu'un vaisseau français et trois vaisseaux espagnols.

Voici une triste satisfaction réservée aux vaincus. Nelson poursuivait sa victoire complétement assurée, avec la même ardeur qu'il avait ouvert le combat; il voyait anéanties les deux marines autrefois si imposantes de la France et de l'Espagne, et qui paraissaient prêtes à le redevenir; il venait, par un coup si

décisif, de délivrer sa patrie de la crainte d'une descente. Il avait surpassé son combat d'Aboukir; celui de Trafalgar était de beaucoup supérieur à la victoire même de la Hogue, puisque l'amiral Tourville avait pu ramener encore à Brest vingt-deux vaisseaux de la flotte battue. Il entendait les acclamations enivrées du peuple de Londres,... lorsqu'il fut atteint d'un dernier boulet. Terrible témoignage de la sévérité avec laquelle le ciel châtie l'orgueil humain, après l'avoir le plus prodigieusement exalté! Je viens de nommer sévérité ce qui fut peut-être une faveur; croyons-en Napoléon lui-même; ne lui est-il pas arrivé de dire : « Ah! Nelson fut plus heureux que moi! » Et ne serait-il pas mort le plus fortuné des hommes s'il eût été tué du dernier coup de canon tiré à Austerlitz! On voit que, jusque dans ce désastre, notre marine ne fut victime que de son inexpérience et peut-être aussi d'un ciel brumeux qui contrariait des manœuvres ordonnées avec peu de précision ou peu de génie. L'honneur n'est-il pas sauvé quand une défense se prolonge jusqu'au moment de la submersion prochaine et inévitable des vaisseaux!...

L'amiral espagnol Gravina combattit et mourut en héros; le même éloge est dû au capi-

taine Lucas et au contre-amiral Magon, qui, après avoir obtenu quelque avantage sur le vaisseau anglais *le Tonnant*, sauta à l'abordage, fut accueilli et blessé par un grand feu d'artillerie, et repoussa trois fois l'abordage à son tour, jusqu'à ce qu'il tombât mortellement blessé, en criant encore : « Sauvez le pavillon ! » Le malheureux Villeneuve, amené prisonnier à Londres, était en proie à une douleur qui lui rendait la vie odieuse ; il reprochait au sort de n'avoir pas obtenu, dans ce combat désastreux, une mort qu'il avait cherchée avidement. L'honneur lui commandait de donner son apologie. Il obtint du gouvernement anglais la faveur de rentrer en France pour se présenter devant un conseil de guerre, ou plutôt pour venir mourir sur le sol de la patrie. Tout lui annonçait une condamnation inévitable. Il ne pouvait se justifier qu'en produisant les nombreuses dépêches écrites au nom de l'Empereur et par lui-même, dans lesquelles il était sommé de livrer une bataille décisive, quel qu'en fût le succès, *dût-il se faire battre et se faire détruire*. Il aurait en même temps produit les dépêches qui prouvaient sa résistance et la franchise courageuse avec laquelle il avait dépeint l'état fort peu satisfaisant de deux marines alliées, objets d'une

espérance présomptueuse. Une telle apologie blessante pour l'Empereur pouvait être réfutée par les circonstances nouvelles où il s'était trouvé à la bataille de Trafalgar, et ne devait guère lui servir que d'une justification tardive aux yeux de la postérité. Débarqué à Nantes, il n'hésita point à se donner la mort. Ce fut sans doute un marin intègre et loyal, qui eut le mérite très-rare, sous le règne de Napoléon, d'une franchise austère; mais la bravoure ne put lui tenir lieu de la fermeté de l'âme, ni l'expérience et le savoir remplacer pour lui le génie.

Napoléon venait d'éprouver le plus rude échec qu'eût encore essuyé sa fortune; c'en était fait de ce magnifique plan d'opérations navales qui frappait au cœur son ennemi le plus superbe et le plus acharné. Sa position se trouvait même, au sortir de la capitulation d'Ulm, non pas aussi critique, mais aussi cruelle que celle où le même Nelson l'avait placé en Égypte, après la bataille d'Aboukir. A cette époque il s'était dit : « Les Anglais me ferment le retour vers la France, eh bien, je me maintiendrai en Égypte, je m'étendrai bien au delà de la Syrie, et peut-être ressusciterai-je un empire d'Orient bien plus formidable que celui où les Romains ont traîné leur décadence. »

Après Trafalgar, Napoléon se dit sans doute : « A moi le continent. » Il n'était plus qu'à cinq ou six jours de marche sur Vienne, lorsqu'il reçut la nouvelle du désastre de sa flotte. Son entrée dans cette ville pouvait auparavant rompre tous les nœuds de la ligue, forcer l'Autriche à racheter sa capitale et ses plus belles provinces par de nouveaux sacrifices, par des contributions de guerre, et enfin par une profonde humiliation. Alors elle éloignait d'elle-même le secours de l'empereur Alexandre. Il ne pouvait plus en être ainsi, quand toutes les trompettes de la presse britannique firent sonner dans tous les États de l'Europe la victoire de Trafalgar. L'Angleterre, élevée à ce comble de gloire et de fortune, devenait plus impérieuse que jamais, et tenait plus fermement sous sa loi les grandes puissances qui s'étaient avidement soumises à l'affront de ses subsides. L'empereur Alexandre, par générosité d'âme et par amour de la gloire, n'avait pas voulu fléchir sous la mauvaise fortune de son allié. Ce jeune monarque ne cessait d'animer le roi de Prusse à entrer dans cette ligue, dont il était l'Agamemnon. Il s'était transporté à Berlin et avait cherché, par les séductions les plus adroites et les paroles les plus enflammées, à ranimer l'or-

gueil de cette armée, qui sous Frédéric II avait marché la première et la plus glorieuse du monde. C'était avec enthousiasme, avec un culte respectueux qu'il avait visité le tombeau du grand homme, et les épées des vieux généraux s'étaient aiguisées sur les marbres de ce monument.

Le prince du sang, Louis de Prusse, caractère ardent, fougueux dans les plaisirs et altéré de gloire, avait vivement secondé les projets de l'empereur Alexandre; mais c'était surtout la jeune reine qui poussait le cri belliqueux avec le plus d'enthousiasme. Pressé si vivement et par un concert si général, Frédéric-Guillaume se laissa ébranler dans sa prudence au point de signer, le 3 novembre 1805, un traité d'alliance avec l'empereur de Russie. Mais il était si loin d'être prêt pour la guerre, qu'il fallut en suspendre l'exécution jusqu'au temps où il devait être le plus désastreux pour la Prusse.

Napoléon triomphait au fond de l'âme, car il lui fallait de nouvelles victoires. Celle qu'il avait remportée sur le général Mack semblait lui peser et retrancher quelque chose à sa gloire, parce qu'elle avait été trop peu disputée. L'inébranlable fermeté des armées moscovites, constituées en machines de guerre, lui promettait

une de ces résistances qui donnent à la victoire son plus vif éclat et son charme homérique. Il était tranquille sur son armée d'Italie et applaudissait à la rare fermeté, à la profonde intelligence avec lesquelles le maréchal Masséna avait d'abord contenu et ensuite repoussé l'armée de l'archiduc Charles. Il y avait d'autant plus de mérite que l'armée autrichienne lui était supérieure en nombre, et que cette fois elle était dirigée par un chef aussi habile que valeureux, par un chef connu de la victoire. La bataille de Caldiéro, engagée entre ces deux généraux habiles, n'avait été pour les Français qu'un succès chèrement acheté, mais leur avait permis de s'étendre dans les États vénitiens. Une vive sollicitude gênait les opérations de l'archiduc et affaiblissait par degré son armée. L'espoir des conquêtes, par lequel il avait ouvert sa campagne d'Italie, s'évanouissait loin de lui par le danger de Vienne restée à découvert devant Napoléon. Du moins il espérait arriver à temps pour la défense de cette capitale.

La Hongrie, qui s'était, dans le dernier siècle, montrée si noblement passionnée pour la cause impériale, ne renouvellerait-elle pas ce magnanime effort à l'approche d'un danger encore plus extrême ? Les montagnards tyroliens, peu-

ple belliqueux et fidèle, avec dévouement pour un maître qui leur laisse une judicieuse indépendance; ces chasseurs aussi robustes qu'intrépides, ces tireurs adroits, n'inquiéteraient-ils pas la marche de l'armée française par des excursions hardies? Voilà des dangers qui ne troublent pas un moment l'esprit de Bonaparte, parce qu'il les a tout à la fois connus et prévenus. L'armée du général Marmont se tient prête à inquiéter la marche de l'archiduc. S'il ne peut parvenir à la couper, celle de Mortier surveille de près les mouvements de la Hongrie, les repousse et obtient la neutralité de cet État, et le maréchal Augereau est chargé de contenir les Tyroliens. Bientôt le maréchal Ney lui succède et trouve partout la victoire fidèle à ses armes.

Tout exaltait la confiance de l'Empereur, de ses généraux, de ses soldats; ils avaient été reçus à Munich comme des libérateurs, et Vienne leur avait ouvert ses portes comme à des vainqueurs humains. L'armée russe se retirait dans la Moravie pour y choisir son champ de bataille le plus favorable, et avait recueilli tout ce qui restait de forces autrichiennes en Allemagne. L'empereur Alexandre animait cette armée de sa présence. Le commandement en

avait été confié au vieux général Kutusow, tacticien assez renommé, mais dont il fut facile de mettre la prudence en défaut. Le grand-duc Constantin, frère de l'empereur, commandait la réserve, et le prince Bagration l'avant-garde. C'était l'Achille de l'armée russe. Il venait d'échapper avec perte, mais avec gloire, à un de ces dangers, dont peut-être un général autrichien, tel que ceux qui avaient défendu Ulm, ne se serait pas tiré sans une capitulation honteuse. Pressé à Hollabrunn, près de Znaïm, avec un corps de quinze mille hommes, par l'avant-garde française et près d'être accablé par des forces triples des siennes, il avait d'abord imaginé d'ouvrir une négociation avec le prince Murat, et ni l'un ni l'autre n'y était autorisé par son gouvernement. L'offre qu'il faisait était séduisante; l'armée russe s'engageait à se retirer de l'Allemagne, mais Napoléon, poursuivi par la pensée de Trafalgar, voulait se venger avec éclat de l'Angleterre sur ses alliés et sur les deux empereurs, ses rivaux. Il rejeta cette offre avec colère et ordonna à son beau-frère, qu'il humiliait pour la seconde fois, d'engager le combat. C'était du moins lui accorder une grande satisfaction; il était secondé par le corps des grenadiers d'Oudinot. Murat et

Oudinot ! il semblait que rien ne pût résister à leurs chocs réunis. Ce dernier général comptait à peu près autant de blessures que de combats ; son ardeur à recommencer était la même que s'il se fût cru invulnérable. Il reçut encore nombre de nouvelles blessures, et nous le voyons aujourd'hui jouir d'une vieillesse glorieuse. Un autre général, terrible dans sa vaillance, se joignait à eux : c'était Vandamme, que le combat remplissait d'une ivresse toujours plus furieuse, à mesure qu'il s'échauffait. Ce fut alors qu'on vit un nouvel exemple de l'immobilité moscovite. Les forces de l'avant-garde française s'étaient doublées par l'arrivée du corps d'armée de Soult. Inébranlables dans leur consigne et comme cloués à leurs postes, les Moscovites virent tomber le tiers de leurs compagnons sans se rendre et sans fuir. Ce combat, chose inouïe, se prolongea jusqu'à onze heures du soir dans une nuit d'hiver. Les coups devenaient plus incertains; enfin Bagration profita de l'obscurité pour opérer sa retraite dans le meilleur ordre qu'il lui fut possible.

Napoléon, en apprenant la nouvelle d'un combat si obstiné, dit avec calme : « Voilà des ennemis qu'il sera beau de vaincre ! J'aurai le

temps de manœuvrer pendant qu'ils s'opiniâtreront à se laisser tuer. » Affamé d'une grande bataille qui doit mettre le comble à sa gloire, il ne néglige rien pour y entraîner l'armée austro-russe. Il donne quelques signes d'hésitation, de crainte, et même de retraite; mais personne n'en est dupe dans son armée; on y voit une plus grande certitude de la bataille et de la victoire. Jamais ses forces ne se sont concentrées avec plus de célérité, avec plus d'ordre; chacun des généraux eût regardé comme le plus grand malheur de sa vie de manquer à ce rendez-vous de gloire ou d'y arriver tard, ou d'en sortir sans un nouveau titre d'honneur. Junot, alors ambassadeur en Portugal, eut le bonheur d'arriver à franc étrier quelques heures avant la bataille, où il signala sa valeur accoutumée.

On était au 2 décembre, anniversaire de ce couronnement qui avait produit un effet si froid à Paris. Voici le lieu, voici le moment de le célébrer avec cet enthousiasme qui s'accroît par l'héroïsme; la nuit est froide, mais la lune l'éclaire; les feux du bivouac, splendidement allumés, semblent des feux de joie; dans chacun d'eux un officier vient lire l'ordre du jour tracé à grands traits par Napoléon. C'est le plan

de la bataille; tout y est prévu, commandé avec une précision lumineuse; le plus vif enthousiasme l'accueille, mais combien il redouble quand Napoléon vient se présenter lui-même. Il court, il badine, il embellit et sanctifie la mort par la victoire, il se réjouit d'être encore traité par les soldats comme *le petit caporal,* comme un ancien camarade qui a fait sa fortune. Il semble que chacun se dise : « Qui sait si nous ne ferons pas la nôtre, et jusqu'où elle nous conduira. » Le mot de petit caporal est comme un talisman d'espérance : Napoléon permettait à ses grenadiers un tutoiement dont ne se fût avisé aucun de ses maréchaux, excepté, comme je l'ai dit, son ami de cœur, le maréchal Lannes, encore à la fin ne le rendait-il pas, dans l'intention évidente de le faire cesser. Un grenadier l'apostrophe et lui dit : « Laisse-nous faire, ne viens à nous que quand tú nous verras reculer, et cela n'arrivera pas. » Un autre lui dit : « C'est ta fête, Napoléon, nous allons t'en donner le bouquet. » Un troisième dit : « Eh bien! nous pouvons commencer la fête par l'illumination. » En même temps il allume une botte de paille du bivouac et la tient longtemps suspendue en poussant des cris redoublés de : « Vive l'Empereur! » Bientôt cet

exemple est imité dans tous les bivouacs, et le camp resplendit de cette illumination soudaine. L'ennemi s'y trompe et croit qu'un accident, qu'un désordre est arrivé dans l'armée française, et enfin qu'elle veut décamper avant le jour. Napoléon, qui se doute de cette erreur, s'en réjouit comme d'un stratagème de guerre inventé par ses soldats. Le général Kutusow partage la méprise de ses soldats, et d'ailleurs il y est confirmé par les mouvements que l'armée française fait depuis quelques jours.

La pensée dominante du général russe est de couper la retraite aux Français, et il commet la faute de dégarnir son centre pour fortifier son aile gauche, qui doit s'élancer à leur poursuite. Quelle est la joie de l'Empereur, lorsqu'au point du jour il s'aperçoit que l'ennemi n'occupe plus les hauteurs de Pratzen, qui dominent le champ de bataille, car deux jours auparavant il avait eu le temps d'observer le lieu du combat jusqu'à Austerlitz même, et n'avait quitté cette position favorable que pour donner plus de confiance aux Russes. « Si j'avais voulu empêcher l'engagement décisif, je serais resté sur cette hauteur, avait-il dit; mais je me garderai bien de troubler une confiance qui me seconde si bien et de profiter trop tôt d'une

faute qui m'assure la victoire. » Puis s'approchant du maréchal Soult : « Combien de temps vous faut-il pour couronner la hauteur de Pratzen? — Vingt minutes, répond le maréchal après l'avoir bien examinée. — Fort bien, reprend Napoléon, mais n'en approchez qu'au moment qui vous sera indiqué. » Ainsi se prépare le choc de quatre-vingt-dix mille Austro-Russes contre quatre-vingt mille Français. Si ce n'est dans les temps d'Attila, jamais un champ de bataille n'avait encore offert ce nombre immense de combattants. Tristes progrès de la civilisation qui se rapproche de la barbarie!

Une brume assez épaisse paraissait devoir gêner les dispositions des deux armées; mais tout à coup l'armée française salue de ses cris de joie le soleil qui se dégage. Le maréchal Lannes commandait l'aile gauche de notre armée, le maréchal Soult le centre, Bernadotte la droite. L'Empereur volait partout sur son cheval de bataille, suivi de ses aides de camp, qu'il lança bientôt dans toutes les directions. Le général Buxhowden avec un corps autrichien qui brûlait de réparer la honte d'Ulm, soutenu par une forte division russe, suivait le mouvement que j'ai déjà indiqué pour tourner

notre aile droite et s'avançait sans éprouver une trop vive résistance, car Napoléon voulait le laisser s'engager et masquait son attaque sur le centre. Les historiens militaires relèvent plusieurs fautes dans la marche du général autrichien et lui reprochent d'avoir mal profité des premiers avantages qu'il obtint. Cependant il est certain qu'il soutint un combat opiniâtre, et qu'engagé dans une gorge étroite, il put en sortir par son intrépidité. Soult, qui comprend quelle grande part de gloire va lui donner l'attaque décisive sur le centre, reçoit avec joie le signal de l'Empereur et s'élance sur la hauteur de Pratzen qu'il trouve d'abord inoccupée; mais derrière cette colline il rencontre le centre de l'armée austro-russe qu'il venait affronter. L'empereur Alexandre y assiste en personne avec le général Kutusow; l'un et l'autre sont un moment confondus de cette attaque inopinée, qui décèle tout le vice de leur plan de bataille; mais Alexandre montre du sang-froid, et Kutusow prend des dispositions énergiques et désespérées pour réparer une faute capitale. Il fait venir en toute hâte le corps de réserve du grand-duc Constantin, qui se trouve ainsi engagé contre toute attente dès le commencement de l'action. Soult, dans l'impétuo-

sité de son attaque, se rend maître de presque toute l'artillerie dont les feux couvrent cette réserve. Mais voici un rare exemple de constance : l'infanterie, privée de canon et de cavalerie, soutient encore longtemps le choc de l'armée victorieuse et opère sa retraite sans confusion. Quant à Buxhowden, sur qui va se porter le grand effort de l'armée française, il se soutient avec énergie contre le maréchal Davoust et bientôt contre les corps de Lannes et de Bernadotte. Le centre de l'armée austro-russe a repris un peu de confiance. Il se présente une série de combats meurtriers qu'il serait difficile de mentionner sans confusion; mais Kutusow n'a pu parvenir à reprendre la hauteur de Pratzen, ni Austerlitz, qui va donner son nom à l'immortelle journée. Une partie de l'armée russe, engagée entre des lacs, se défend sur le bord et s'y laisse précipiter plutôt que de se rendre. Mais Soult, Bernadotte et Lannes, secondés par Davoust et Murat, victorieux chacun de leur côté, quoique après une vive résistance, parviennent à combiner leurs efforts de manière à ôter tout espoir à l'armée austro-russe. Pour couvrir sa retraite le général russe ordonne une charge vigoureuse de la garde impériale sous les ordres du

fougueux Bagration. Napoléon a prévu ce mouvement désespéré, et c'est sa garde impériale, forte de dix mille hommes, sous les ordres du maréchal Bessières, qui va soutenir cette lutte nouvelle sous les yeux des deux empereurs que ces deux troupes d'élite semblent représenter. La victoire nous reste. A la faveur de ce dernier combat, Kutusow a rallié une grande partie de son armée éparse et commence sa retraite dans un ordre qui se fait respecter. Le général Rapp, aide de camp de l'Empereur, est blessé dans le combat, et cependant il s'élance pour annoncer la victoire. C'est là le moment que le peintre Gérard a saisi avec génie, pour figurer à l'imagination la bataille d'Austerlitz dans sa haute conception. Rapp y est représenté tout bouillant de gloire, comme devait l'être l'armée française. La figure calme de Napoléon semble dire : « Il devait en être ainsi ! » Et l'on voit qu'à ses yeux la bataille était gagnée, du moment où il en avait conçu le plan, et qu'il n'a point douté de l'intelligence et de l'héroïsme des généraux et des soldats qui l'ont exécuté.

La nuit qui avait précédé la bataille avait été radieuse, et jamais triomphe anticipé n'avait eu une expression plus grande à la fois, plus

familière, plus française. La nuit qui la suivit tempéra par des deuils profonds l'ivresse de la victoire. Quinze mille de ces héros, qui s'étaient élancés avec tant d'ardeur et de joie, avaient été tués ou blessés. La perte de l'armée austro-russe n'avait pas été beaucoup plus considérable; on l'évaluait à dix-huit mille bommes mis hors de combat. Il manquait à cette victoire ces longues files de prisonniers que Napoléon était habitué à voir défiler sous ses yeux dans ses batailles précédentes, mais nulle ne l'égalait encore en grandeur. Plus que jamais il semblait que Napoléon avait trouvé l'art d'assujettir la fortune à son génie militaire. Elle n'avait pu paraître flottante dès l'ouverture du combat; une résistance opiniâtre n'avait fait qu'ajouter à l'éclat de ses armes. La victoire de Marengo lui avait donné le trône, celle d'Austerlitz l'y affermissait.

Je me suis plaint en esquissant ce récit de mon inhabileté à retracer dans leurs détails des manœuvres militaires qui ne saisissent pas l'imagination par leur résultat. Elles m'eussent fourni l'occasion de rappeler de grandes actions.

L'historien est heureux de pouvoir enregistrer ces titres d'honneur pour les familles. Aux

noms que j'ai déjà cités, il faut joindre ceux du général Saint-Hilaire, qui, blessé grièvement, ne voulut pas quitter le champ de bataille; Oudinot, à la tête de ses grenadiers, qui se montre toujours le glorieux émule de Murat à la tête de ses cavaliers; le général français Valhubert, qui, touchant à la mort, repoussa le secours des grenadiers qui voulaient l'emporter en leur rappelant l'ordre de l'Empereur de ne pas quitter les rangs pour secourir les blessés; Kellermann y soutint la gloire de son grand fait d'armes de Marengo; le général Suchet ajouta beaucoup à la sienne; les généraux Legrand, Vandamme, Loison, Priest, Gudin, sont mentionnés avec éloges dans les bulletins et les récits des historiens, à la tête desquels il faut placer le général Mathieu Dumas, pour la beauté du récit et la parfaite connaissance de l'art et des faits.

L'empereur Alexandre se retirait avec son armée de la Moravie et de l'Allemagne; vaincu, il goûtait la consolation de s'être montré un allié fidèle quoique malheureux, et d'avoir fait éprouver au plus grand général du monde la plus ferme résistance que ses armes eussent encore rencontrée. Le noble autocrate ne voulait point abdiquer le rôle qu'il avait pris de dé-

fenseur des rois, et prévoyant que l'orage allait bientôt fondre sur le roi de Prusse, il lui ménageait ses secours. Aussi se refusa-t-il aux propositions que le général Savary fut chargé de lui transmettre de la part de Napoléon. Les formes courtoises furent employées dans cette courte et stérile négociation. Alexandre payait à son rival un grand tribut d'admiration, mais sans fléchir devant sa puissance, sans se montrer ébloui de ses offres.

Quant à l'empereur François, il s'abandonna lui-même plus qu'il ne fut abandonné. Chassé de sa capitale et de ses États héréditaires, dépouillé dans l'État vénitien de sa dernière possession en Italie, menacé dans la Bohême, et voyant déjà les Français pénétrer en vainqueurs dans la Hongrie et le Tyrol, après une campagne de deux mois qu'il avait ouverte avec de brillantes espérances, il se crut réduit à placer son principal espoir dans la générosité du vainqueur ou dans la politique autrefois si habile du cabinet de Vienne. A un empire tel que l'Autriche, il restait encore de puissantes ressources. Sa plus forte armée, celle de l'archiduc Charles, restait presque intacte. Arrivée trop tard pour secourir la capitale, elle marchait sur les derrières de l'armée victorieuse. Si

la Prusse se fût alors déclarée, Alexandre n'hésitait plus à prêter son secours à l'un et à l'autre de ces États; l'honneur lui en faisait une loi. Napoléon ne pouvait disséminer ses corps pour s'enfoncer à la fois dans la Bohême, la Hongrie et le Tyrol qui n'étaient encore que faiblement entamés. Une crise financière le menaçait en France et pouvait couper le principe de toutes ses prospérités. En se prêtant à la paix, il fut prudent, il fut habile, et, quoique fort impérieux, il parut encore modéré. Le traité de Presbourg fut une conséquence, et comme une répétition de la panique qui avait dicté la capitulation d'Ulm. Les conférences pour la paix s'ouvrirent à Presbourg; M. de Talleyrand en traita avec le prince de Lichtenstein qui, sujet fidèle, soldat valeureux, et brillant général de cavalerie, avait su se rendre agréable à Bonaparte dans le fatal armistice de Marengo. François II avait à payer une énorme rançon et à souscrire à d'immenses sacrifices; mais ce qu'on lui enleva ne parut presque rien auprès de ce qu'on lui restituait.

Si on lisait dans l'histoire ancienne un traité semblable à celui de Presbourg, on admirerait la magnanimité du vainqueur; car dans ces

temps-là les gouvernements ne se dépouillaient guère que faiblement et avec parcimonie des avantages qu'ils avaient obtenus de la victoire. Loin de faire des restitutions aux rois vaincus, ils les traînaient à leurs chars de triomphe pour les faire mourir ensuite dans un cachot, ou les laisser vivre dans l'opprobre.

L'état militaire et politique de l'Europe, son droit des gens adouci par le christianisme et dirigé par une plus haute prudence, et enfin le sentiment de nationalité si vivement empreint dans le cœur des peuples, et même de ceux qui sont soumis à l'autorité absolue, ne permettent plus aux vainqueurs de garder arrogamment tous les fruits de la victoire. Pour peindre la facilité de la négociation, je ne trouve rien de mieux qu'un mot énergique et saillant du maréchal Lannes à M. de Talleyrand : « Écrivez votre traité, messieurs de la diplomatie, nous vous avons évité de la peine en taillant vos plumes à coups de sabre. »

Napoléon exclut de ces conférences tous les diplomates qui, dans le cabinet de Vienne, s'étaient montrés contre lui, et n'accorda d'autre auxiliaire au prince de Lichtenstein que le comte de Giulay, comme lui partisan du système français. Jamais négociation ne fut plus

brusquée. Napoléon ne jeta point comme Brennus son épée dans la balance, mais voici comme il procéda : il prit une carte des États de l'Autriche, et marqua en encre rouge tout ce qui devait lui être cédé, soit à lui, soit à ses alliés, l'électeur de Bavière, le prince de Wurtemberg et le duc de Bade; ne permit pas d'objections et parut encore attendre des remercîments. L'Autriche lui cédait, comme au roi d'Italie, Venise, la Dalmatie et l'Albanie; la Bavière s'enrichissait de l'évêché de Passau, de la ville d'Augsbourg; Wurtemberg et Bade s'accroissaient des possessions de l'Autriche en Souabe, dans le Brisgau et l'Orteneau. L'Autriche était en outre frappée d'une contribution de guerre triple ou quadruple du déplorable subside qu'elle avait reçu de l'Angleterre. Enfin, cette fière maison d'Autriche était obligée de reconnaître pour rois l'électeur de Bavière et le duc de Wurtemberg. Le duc de Bade, pour prix de son silence craintif après l'enlèvement du duc d'Enghien, recevait le titre de grand-duc. Il était évident pour l'œil le moins exercé en politique, que le nouveau Charlemagne posait partout des jalons pour étendre, soit directement, soit indirectement son empire à travers les États allemands, et que les nouveaux rois de sa fa-

çon étaient de grands vassaux placés près des marches de son trône.

Ainsi le continent semblait près d'échapper à l'influence de l'Angleterre alors qu'elle s'enivrait du triomphe de Trafalgar. Elle avait été cruellement attristée par la mort de Nelson ; jamais pompe funèbre n'avait été célébrée avec un concours plus brillant, plus touchant, plus unanime. Le gouvernement s'était empressé d'accomplir les derniers vœux du héros. Quelques moments avant d'engager la bataille de Trafalgar, il avait ajouté un codicille à son testament. L'amour le lui avait inspiré, l'objet en était peu digne ; il avait aimé éperdument lady Hamilton, veuve de l'ambassadeur d'Angleterre à Naples. C'était la Cléopâtre britannique ; elle n'était pas moins savante en voluptés que cette reine d'Égypte, mais Nelson n'avait rien perdu dans ses bras de son ardeur héroïque. Il était resté le même, et s'était bien gardé d'imiter les langueurs de Marc-Antoine. Hors d'état de reconnaître par sa fortune les immenses services qu'elle avait rendus suivant lui à la cause britannique, il la recommandait aux bienfaits du gouvernement, et cette dette fut largement acquittée. Une fille qu'elle avait eue de lui fut magnifiquement dotée. La nou-

velle de la bataille d'Austerlitz et du traité de Presbourg vint cruellement amortir la joie des Anglais. Elle fut un coup mortel pour l'ennemi le plus acharné de la France et de Napoléon. La santé de William Pitt fléchissait depuis quelque temps sous ses immenses travaux, ses ardentes sollicitudes, et il faut bien ajouter sous des excès grossièrement bachiques. Il avait dit, après avoir appris la victoire de Trafalgar : « Je puis mourir content. » En effet, il y survécut peu, mais il mourut désespéré. Quel que fût son orgueil et son insensibilité insulaire, il ne pouvait voir sans être déchiré de regrets, et peut-être de confusion, l'anéantissement et la profonde humiliation d'une nouvelle ligue qu'il avait ourdie par des combinaisons si laborieuses, des séductions si adroites, et enfin par des dépenses qui devaient laisser à sa nation le plus accablant des fardeaux. Le chagrin fit pour lui l'effet d'une blessure mortelle. Le triomphe d'un ennemi détesté le déchirait à ses derniers moments; dans son délire, il répétait avec horreur les noms de Bonaparte et d'Austerlitz. Puis il semblait se réfugier dans la gloire de Nelson. Il aima beaucoup sa patrie, mais en comprit-il le véritable intérêt, comme l'a fait depuis le plus illustre et le plus sage de ses successeurs?

Presque au début de son administration, il se trouva placé entre deux volcans, l'un qui commençait à fumer dans l'intérieur de l'île, l'autre qui étendait ses ravages sur l'Europe et menaçait la Tamise. Il étouffa le premier avec vigueur et dextérité, il mit son pays à couvert de l'autre, mais au dehors il en accrut la violence. Son amitié et ses secours furent un don funeste; jamais homme d'État ne dépensa plus d'or, ni plus stérilement, pour acheter des alliances. Avec quelques principes de philosophie, il se conforma trop au patriotisme arrogant de son père, lord Chatam. Son éloquence était moins altière, moins entraînante, mais plus flexible et plus ornée que celle de son modèle. Le plus grand reproche qui pèse sur sa mémoire, c'est celui d'avoir soldé des complots qui n'avaient d'autre but et d'autre genre de succès que l'assassinat d'un grand homme son ennemi. Son règne fut plus long et non moins absolu que celui du cardinal de Richelieu. Le cardinal, après avoir vécu avec le faste d'un roi, mourut avec une fortune presque royale. William Pitt, après avoir vécu modestement, mourut presque insolvable. Heureuse la patrie à qui un grand ministre laisse le soin d'acquitter de si honorables dettes!

CHAPITRE X.

TABLEAU DE LA COUR ET DE LA FRANCE PENDANT LA PAIX (1806).

SOMMAIRE.

L'Empereur à son retour est attristé par une crise financière qui s'était déclarée pendant son absence. — La banque de France avait paru ébranlée par les prêts qu'elle avait faits à l'Empereur. — Le commerce de Paris avait soutenu ce choc avec fermeté et patriotisme. — L'ordre se rétablit. — Fêtes publiques et leur caractère. — Conception d'un nouveau système féodal analogue aux bénéfices de Charlemagne ; premier degré, les rois et les princes d'États puissants ; second, les majorats et les dotations ; troisième, rétablissement de la noblesse. — Ces trois degrés ne sont point subordonnés les uns aux autres comme dans l'ancienne féodalité. Ils ne reconnaissent que l'autorité impériale. — Vacance du trône de Naples dont le roi et la reine sont chassés et relégués dans la Sicile. — Ce trône est donné à Joseph Bonaparte. — Le grand-duché de Clèves et de Berg à Murat. — Principautés diverses données à Bernadotte, à Talleyrand, etc. — Récompenses militaires pour les généraux. — Pourquoi ils n'obtiennent pas de trônes. — Inconséquence de l'établissement d'une nouvelle noblesse. — Absurdité despotique du catéchisme universel commandé par Bonaparte aux évêques. — Singulière manifestation de l'esprit public au théâtre. — Tragédie de *Cyrus*, par Chénier ; tragédie du *Duc de Montmorency*, par Carion de Nisas ; sifflets outrés qui semblent remonter plus haut qu'à l'auteur. — Mots divers qui caractérisent l'esprit de cette époque.

C'était à Vienne, à défaut de Londres, que Napoléon avait voulu soumettre l'opinion du

peuple parisien, mécontent et boudeur, mais non ennemi. J'ai dit le peuple parisien et non le peuple français, car, à Paris seul, dans ces cercles et ces entretiens raisonnés existait encore le seul soupirail laissé à l'opinion. Cette capitale sortait à peine d'une crise financière qui avait failli placer l'affront et le désastre d'une nouvelle banqueroute entre les deux grands faits d'armes d'Ulm et d'Austerlitz. L'alarme, du moins, avait été vive, et tandis que l'armée était en marche pour assiéger Vienne, une foule irritée, dont une partie peut-être obéissait à une impulsion anglaise, assiégeait la banque de France. Cet établissement, qui sera toujours l'un des plus beaux monuments de la sagesse de Napoléon, avait été cruellement compromis par lui-même, presque à sa naissance. Au moment d'entrer en campagne, il lui avait demandé à titre de prêt une somme de cinquante millions qui faisaient une forte partie de l'argent déposé dans ses caves, et qui servaient de garantie à ses billets. D'ailleurs le ministre du trésor, Barbé-Marbois, avait été induit par le plus téméraire des spéculateurs, Ouvrard, à une négociation sur les revenus de l'Espagne, qui avait compliqué et aggravé la crise. Elle était arrivée à tel point que les billets

de la banque perdaient treize pour cent, et qu'elle recourait à des expédients fâcheux pour en différer le payement. Des attroupements se tenaient en permanence autour de la banque; c'était un foyer de sourdes clameurs, de bruits sinistres et faux, et de ce jeu de l'agiotage, terrible à l'approche et à la suite des grandes calamités financières. Le ministre Fouché prit de fermes mesures pour les interdire, mais l'emploi de la force est dangereux en matière de crédit. Ce même ministre eut recours à une voie plus sûre en ouvrant des conférences avec les plus puissantes maisons de banque. L'histoire doit de bons témoignages au commerce de Paris, qui a souvent réparé par son intelligence et son esprit public des erreurs commises en matière de finance. Plusieurs grandes maisons firent tête à l'orage, mais leur effroi dut être extrême quand arriva la foudroyante nouvelle du désastre de notre marine à Trafalgar. Le cri de la paix ne cessa plus de retentir à Paris; Cambacérès d'un côté, Fouché de l'autre, et enfin le ministre Talleyrand qui se trouvait alors auprès de l'Empereur, y joignirent leurs instances, que Napoléon couronna si merveilleusement par le traité de Presbourg.

A chaque pas que l'Empereur faisait vers sa

capitale, il était salué à la fois par les hommages des princes et les acclamations des peuples; ceux-ci s'inclinaient devant sa gloire, et ceux-là devant sa puissance. Il semblait que du haut de son char de triomphe il allait faire pleuvoir des couronnes de rois, de ducs, de comtes, de marquis, et adjuger aux princes de nouveaux sujets; ce que dans la crudité du langage diplomatique on appelle des milliers ou des millions d'âmes. L'enthousiasme fut encore plus vif et surtout plus sincère dans l'Alsace, la Lorraine et la Champagne; c'était de bon augure pour la réception qui l'attendait à Paris. Cependant, soit par fatigue, par modestie, ou soit par un reste de mécontentement, il ne voulut faire son entrée que de nuit. Le lendemain les grands corps de l'État défilèrent avec leurs harangues; la grandeur des exploits mettait l'éloquence en défaut; le Tribunat, qui existait encore, saisit cette occasion de rendre son dernier soupir dans un panégyrique. Les fêtes se multiplièrent; elles eussent été charmantes si l'on eût laissé un essor plus libre à la gaieté française, mais elles portèrent plus que jamais le cachet de l'étiquette impériale. Les fonctionnaires vinrent y étaler leur nouvelle grandeur; c'était le rendez-vous de l'ambition et surtout de la vanité,

deux passions auxquelles l'aimable abandon est interdit; mais l'esprit français ne s'y retrouvait guère, si ce n'est dans un feu croisé de moqueries réciproques.

M. le comte se riait de l'air guindé de M. le duc; le bon campagnard, président de canton, ne savait plus comment marcher avec une épée qui gênait son allure. On avait pour se réjouir des cantates froidement exécutées à grand orchestre.

Tel musicien renommé se flattait de nous faire entendre sur son piano la bataille d'Austerlitz; c'était le comble du ridicule et de l'insignifiance.

Ceux des nouveaux fonctionnaires qui n'avaient pas autrefois dédaigné de porter le bonnet rouge, riaient, sous leurs accoutrements splendides, de leur métamorphose.

Dans une de ces fêtes données à l'hôtel de ville, l'Empereur, assis sur son trône, produisit un vif effet par des images et des mouvements où l'on reconnaissait le génie antique, mais son éloquence n'était pas toujours correcte. S'il ne commettait jamais de faute en tactique, il lui arrivait quelquefois de blesser la grammaire, et l'élévation du poste rendait ces fautes plus remarquées par les petits esprits. En descendant du trône il parcourait le cercle des dames,

et quoiqu'il eût un regard charmant et de nobles traits, c'était l'épreuve dont il se tirait le moins bien. Il leur faisait souvent sans à-propos les questions qu'on adresse aux bonnes ménagères, et celles qui avaient pu compter sur quelques mots galants qui ont tant de prix dans la bouche d'un héros, se retiraient interdites et pétrifiées.

Les habitudes familières du Premier Consul s'effaçaient par degré sous la pourpre impériale. Sa dignité ne lui permettait plus de danser une vieille contredanse qu'il avait remise à la mode, *la Monaco*. Il s'était montré fort importuné de la perfection artistique à laquelle aspirait alors la danse de société. La réforme qu'il introduisit ne fut que trop sévère. Par esprit de cour on dansa le plus négligemment possible, et la grâce y perdit autant que la gaieté. Voilà des observations qui vont paraître peu dignes de l'histoire; mais a-t-elle eu tort de nous faire remarquer que les courtisans d'Alexandre se piquaient de pencher la tête comme lui, et du même côté?

La gloire nouvelle de Napoléon élargissait l'intervalle qu'il aimait à placer entre lui et les autres hommes : son front était plus sévère; il ne trouvait plus le même charme dans ses en-

tretiens avec l'Impératrice, pour laquelle il se trouvait trop grand seigneur, et la bonne Joséphine était plus que jamais persécutée par ses craintes du divorce qui l'avaient si longtemps obsédée. Le sacre qu'elle avait reçu ne la garantissait plus que faiblement contre l'ambition d'un homme qui brûlait de transmettre à un fils le plus magnifique héritage, et d'être le fondateur d'une dynastie qui ferait resplendir son nom à travers les siècles. Mais l'adoption ne pouvait-elle remplacer ce grand bienfait du ciel? La tendresse qu'il avait conçue pour son neveu, fils du prince Louis et de l'aimable Hortense de Beauharnais, semblait s'accroître avec les années du jeune prince. Son front s'épanouissait quand cet enfant lui était présenté; il agaçait sa vivacité naissante et s'instruisait avec soin de ses progrès. Je ne puis m'empêcher de placer ici une anecdote assez piquante. L'enfant apprenait, suivant le commun usage, les fables de La Fontaine; Napoléon voulut juger comment il les récitait, et voilà que l'enfant commence celle des grenouilles qui demandent un roi. A peine eut-il dit les premiers vers,

> Les grenouilles se lassant
> De l'état démocratique,

que le cercle de famille resta interdit. Heureu-

sement l'Empereur partit d'un grand éclat de rire, puis fronçant un peu le sourcil il s'étonna du choix. « Je sais bien, dit-il, quel est le roi soliveau, mais où est l'hydre? » On restait un peu embarrassé, lorsqu'une jeune dame, amie de la reine Hortense, s'écria vivement : « Rien n'est plus clair; l'hydre, c'est Robespierre, ou si elle a cent têtes, c'est l'anarchie dont Votre Majesté nous a délivrés. Ne dit-on pas tous les jours l'hydre de l'anarchie? » Napoléon sourit, et la fable fut continuée.

Ses frères mêmes, auxquels il destinait des trônes, allaient perdre ce qui pouvait leur rester d'indépendance en devenant des rois. Il les habituait à recevoir ses ordres plus que jamais absolus. Il trahissait un sentiment inquiet contre ses deux ministres, Talleyrand et Fouché, les seuls qui parussent jouir de quelque ascendant personnel. Il avait été surtout blessé de la tentative qu'avait faite ce dernier pendant son absence, et dans la crainte des troubles dont Paris avait été un moment menacé, pour recréer une garde nationale placée sous l'autorité civile. Quoiqu'il fût peu porté à l'imitation, la fortune l'avait mis trop fidèlement sur les traces de Charlemagne pour qu'il pût se dispenser d'en consulter les exemples; mais c'était re-

monter à la première époque des temps féodaux, à celle du moins des bénéfices qui avaient précédé la grande et universelle usurpation des seigneurs. Il se réservait d'embellir et de fortifier ce gothique échafaudage par des institutions empreintes de l'élégante majesté de Louis XIV. En effet, ce monarque ne pouvait être détaché de son siècle plus grand que lui-même. Or, comment ressusciter tout un siècle avec une génération dont les habitudes, les principes et les penchants sont directement opposés? Déjà Napoléon avait ses grands vassaux dans les rois de Bavière et de Wurtemberg et le grand-duc de Bade : il lui était facile d'en augmenter le nombre, car il ne pouvait pas posséder par lui-même toutes ses conquêtes. C'était perpétuer l'animosité européenne déjà si vivement excitée contre lui et qui pouvait prendre enfin les forces de l'union et du désespoir. Certes, il ne manquait pas de généraux propres à occuper des trônes à titre de vainqueurs. Aucun des successeurs d'Alexandre n'avait joué un rôle aussi éclatant dans les batailles de ce héros; mais Napoléon se fût bien gardé de les rapprocher trop de son rang. Lieutenants soumis et zélés, ils auraient pu être des rois tributaires fort indociles. Sa famille ne lui

présentait aucun danger de ce genre, à l'exception du brillant Murat son beau-frère; ses frères, Joseph, Louis et Jérôme, qui venaient de rentrer en grâce auprès de lui, étaient à peu près inconnus des armées; rien n'annonçait en eux ni vigueur de caractère, ni grande conception politique. Voilà ce qui redoubla pour eux son affection fraternelle : tous trois lui paraissaient bons pour être des sujets couronnés.

Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que l'élévation successive des trois frères, du beau-frère, et même des sœurs de Napoléon, n'excita qu'une jalousie ou secrète ou tardive chez ses plus illustres généraux; du moins, ils n'en donnèrent aucun témoignage public. Ils se ressentaient tous plus ou moins de leur éducation républicaine. Quelques loisirs dans leurs châteaux et au sein de leurs familles leur eussent été plus précieux que les gênes de l'étiquette sur des trônes. On put cependant remarquer que des hommes tels que Lannes, Ney, Soult et Bernadotte recevaient avec humeur et dédain des gratifications de quatre ou cinq cent mille francs. Ils répétaient le mot de Kellermann et le commentaient chacun à sa manière : « notre métier, disait Bernadotte, est de placer au prix

de notre sang des couronnes sur la tête de Napoléon et de messieurs ses frères, ou de mesdames ses sœurs, mais on a l'attention d'en détacher quelques faibles joyaux pour payer la commission. » Bernadotte cependant était le beau-frère de Joseph; ils avaient épousé les deux sœurs, filles d'un riche négociant de Marseille. Grâce à cette alliance, il fut le premier des généraux qui obtint le titre de prince : il fut nommé prince de Ponte-Corvo.

L'Allemagne ne suffisait plus à donner des royaumes à sa famille, puisque les électeurs dociles devenaient des rois. Il s'agissait de faire vaquer des trônes dans d'autres parties de l'Europe. L'imprudence de plusieurs souverains crédules aux promesses de l'Angleterre seconda parfaitement ce dessein.

Nous avons vu que le Premier Consul avait laissé fléchir ses ressentiments contre le roi ou plutôt contre la reine de Naples, parce que l'empereur Paul Ier, dont il recherchait alors avidement l'alliance, avait pris cette faible cour sous sa protection. Depuis, la politique avait encore suggéré à Napoléon le même ménagement pour une reine qu'il détestait. Il cédait à la crainte d'irriter l'empereur Alexandre, qui continuait à la reine des Deux-Siciles la même

protection. Elle était née violente et vindicative, et en avait donné de cruels témoignages lorsqu'elle fut rétablie sur son trône. Elle avait sévi d'une manière implacable contre d'illustres Napolitains fatigués d'une oppression si morne où la cour s'affermissait en protégeant la licence des *lazaroni*. Le sang de plusieurs nobles familles, de gens de lettres et d'artistes recommandables, de jeunes gens exaltés par les idées du siècle, avait coulé abondamment sur l'échafaud. Pourtant cette cour se souvenant de ses premières disgrâces, avait promis sa neutralité dans la troisième coalition; son ambassadeur, le marquis de Gallo, en avait pris l'engagement formel. Mais la reine Caroline, fidèle à ses sentiments de famille, ne put résister aux instances de l'Autriche, et permit bientôt à une flotte austro-russe l'entrée de son magnifique port. L'Empereur en apprit la nouvelle lorsqu'il marchait sur Vienne, et fulmina cet arrêt au nom du destin : « La maison de Bourbon a cessé de régner à Naples ; » l'exécution en fut confiée à Masséna, que la présence de l'archiduc Charles ne gênait plus, puisque ce prince s'avançait pour secourir ou délivrer Vienne. Toute expédition contre ce royaume, que la nature a comblé de ses dons, mais en

lui refusant l'esprit belliqueux, pouvait se traduire par ces mots de Jules César : *veni, vidi, vici*. L'Empereur n'avait cessé d'exhaler sa colère contre la reine Caroline, qu'il appelait tantôt la nouvelle Frédégonde et tantôt la moderne Athalie, dans ses notes du *Moniteur*. Il assistait à une représentation du chef-d'œuvre de Racine lorsqu'il reçut un courrier de Masséna qui lui apprenait l'entrée des Français à Naples. Sa joie fut au comble et peu proportionnée à ce facile succès; sa passion était satisfaite. Il chargea son Roscius, son cher Talma, d'annoncer cette nouvelle à la fin de la pièce, c'est-à-dire au moment même où Athalie est livrée par ses soldats eux-mêmes à la vengeance du peuple de Dieu. Les courtisans frappés de cette coïncidence, répétaient : Athalie! Athalie! ce qui redoublait la joie de l'Empereur. Ce trône fut donné, en attendant mieux, à l'aîné des frères, Joseph. Nous verrons bientôt comment les autres furent pourvus. La reine Caroline et son époux, le plus vulgaire des princes, se retirèrent pour la seconde fois en Sicile.

La chute du trône de Naples ne fut pas sans retentissement dans les cours de l'Europe; elle suivait de bien près le traité de Presbourg. C'était

en pleine paix avec l'Autriche que l'Empereur signalait sa vengeance sur une reine née du sang autrichien et vivement passionnée pour les intérêts de son illustre maison. Ce n'était pas cette expulsion qui choquait le plus les puissances, c'étaient les outrages et les imprécations dont il avait accablé cette reine; on y trouvait de l'âpreté révolutionnaire. Tous les souverains, et surtout ceux du second ordre, voyaient naître avec effroi un système politique qui semblait appeler les princes de la dynastie napoléonienne à les remplacer. On juge quelle dut être la terreur des Bourbons d'Espagne, de cette cour si tremblante, si soumise, qui venait de lui sacrifier non-seulement une partie des trésors qu'elle tirait du nouveau monde, mais encore une flotte imposante. Le prince de la Paix parut se réveiller de sa torpeur. La reine d'Espagne montra pour la première fois de la sensibilité pour les malheurs des princes en qui coulaient à la fois le sang de Louis XIV et celui de Charles-Quint. Le peuple espagnol, mais surtout les prêtres et les grands, rougissaient de tant d'humiliations, de tant de sacrifices imposés à une nation qui avait marché pendant un siècle la plus fière et la plus puissante de l'Europe. Godoy, ce ministre si su-

perbe au dedans, si craintif au dehors, ne savait plus comment il pourrait couvrir ou réparer les suites de son asservissement à la France. Son titre de prince de la Paix devenait ignominieux pour lui, puisque cette paix était la honte et la ruine de sa patrie. Nous verrons bientôt quelles suites désastreuses eut le faible effort qu'il tenta pour relever son roi, son pays et lui-même d'une situation à la fois si abjecte et si périlleuse.

Pitt n'existait plus, et son noble adversaire Fox lui avait succédé, après la lutte la plus longue et la plus brillante qui ait existé entre deux hommes d'État et deux puissants orateurs. Son élévation était de bon augure pour la paix, mais il avait été obligé de l'acheter par une transaction avec le parti Grenville, c'est-à-dire avec la fraction la plus intraitable et la plus belliqueuse des torys.

On voit combien la situation de Fox était gênée; ses embarras étaient tels qu'ils influèrent sur sa santé, déjà minée par ses excès. Il avait mis sa gloire à rendre la paix à l'Europe et au monde; mais son patriotisme et sa fierté nationale l'arrêtaient dans une politique si opposée à celle de son prédécesseur. Il aurait eu besoin d'être secondé dans ses désirs pacifiques

par des sentiments réciproques chez l'Empereur Napoléon. Mais l'exclusion des Bourbons de Naples en était un mauvais témoignage. Dans chacune des cours de l'Europe, les reines et les princesses du sang formaient une ligue permanente et passionnée contre Napoléon; elles se voyaient personnellement outragées dans les invectives furieuses qu'il avait prodiguées à la reine de Naples. La politique, dans ses débats les plus ardents, ménage ordinairement les reines et les femmes; Napoléon ne s'était point conformé à cette loi : il eut bientôt l'occasion de la violer d'une manière beaucoup plus fâcheuse, quand il poursuivit de sarcasmes discourtois la jeune, belle et vertueuse reine de Prusse.

Nulle ligue ne se serre plus vite et plus étroitement que celle des femmes quand l'honneur de leur sexe est en cause. Il manqua à Napoléon d'être un roi chevalier; il parut trop se souvenir des leçons qu'il avait prises dans l'Orient. Les dames anglaises ne furent pas les dernières à entrer dans cette ligue; les journaux de cette nation tinrent le même langage que sous l'administration du fils de lord Chatam; ils sonnèrent l'alarme sur le *népotisme* de Napoléon, qui voulait faire des rois de chacun de ses frères. Dans

la violence de leur diatribe, ils le comparèrent à Gengis-Kan, qui distribuait des empires à ses quatre fils.

Mais je parlais tout à l'heure du système féodal conçu par Napoléon, et je n'en ai montré encore que le premier degré dans les rois de sa famille qu'il substituait aux républiques satellites du Directoire. Ce mot de république lui devenait odieux. Ni Charles-Quint, ni Philippe II, ni Louis XIV lui-même n'avaient pu, dans le cours de leur fortune, se montrer plus ardents à le faire disparaître de la carte politique de l'Europe. Naples, sous les lois du faible et voluptueux Joseph Bonaparte, devenait une annexe du royaume d'Italie, et ce n'était pas en vain qu'il lui avait donné un titre si vastement collectif. Si les rois de son sang venaient à le gêner, il pouvait facilement les laisser tomber du trône où il les avait placés; mais enfin ils servaient de voile à son ambition, et de sentinelles avancées contre les projets de ses ennemis. Il lui en fallait d'autres encore; il avait d'ailleurs d'éminents services à récompenser, des ambitions à satisfaire. Il avait la double qualité d'être libéral et fidèle; avec lui, point de favoritisme; il mettait sous ses pieds les intrigues de cour. Quant au talent de se

subordonner ses rivaux ou ses compagnons de gloire, il l'avait exercé dès sa première victoire en Italie; lui seul avait osé dire: *mon armée* sous la jalouse république. Sa justice dans la distribution des récompenses souffrit pourtant une exception envers les amis particuliers du général Moreau; il en exclut des hommes tels que Lecourbe et Richepanse, et ne rendit qu'une justice tardive à Gouvion-Saint-Cyr et à Macdonald, dont le noble caractère s'était prononcé lors du procès de Moreau. Il exclut rigoureusement de ses faveurs le maréchal Brune, qui avait gagné plusieurs batailles.

Bonaparte, en créant le Concordat, avait montré beaucoup de prudence, et s'était ménagé des barrières contre l'ambition de Rome et du clergé. Il parut animé du même esprit dans la création de son système féodal; les fiefs qu'il établit n'étaient point subordonnés les uns aux autres, et ne relevaient que de lui seul. C'était une concession assez semblable à celle que Guillaume le Conquérant avait suivie lorsqu'il transporta le système féodal dans la monarchie anglo-saxonne.

Les nouveaux fiefs n'étaient imposants que par leurs titres, mais ils n'avaient qu'une pos-

session territoriale assez bornée, et quelques-uns n'en avaient point. Deux seuls étaient assez puissants, l'un était le duché de Clèves et de Berg, principautés que l'Empereur s'était fait céder à titre d'échange, l'une par le roi de Prusse et l'autre par le roi de Bavière. Il n'avait pu les refuser à son ambitieuse sœur Caroline, épouse de Murat. Bientôt cet apanage fut jugé trop faible pour ces augustes époux qui ne pouvaient se passer d'une couronne. Le maréchal Berthier fut gratifié de la belle principauté de Neufchâtel. L'Empereur, satisfait du titre de médiateur des cantons helvétiques, se créait ainsi un poste d'inspection sur ces États, que leur pauvreté sauvait de l'honneur de former l'apanage d'un prince ou d'une princesse de la dynastie napoléonienne. L'Empereur fixa d'abord à douze le nombre de ses grands feudataires, en imitation des douze grands barons de Charlemagne. Le nombre depuis en fut augmenté. Par un soin délicat, plusieurs généraux reçurent des duchés qui rappelaient leurs plus beaux titres de gloire. Ainsi le maréchal Lannes reçut le titre de Montebello, Augereau celui de Castiglione, Ney celui d'Elchingen. Des services ultérieurs d'un ordre éminent donnèrent lieu depuis à divers changements, nouveaux gages

d'honneur et de reconnaissance : ainsi Masséna fut créé prince d'Essling, Berthier prince de Wagram, et Ney prince de la Moscowa. L'Empereur se permit un jeu de mots en déférant un de ces titres ; il le destinait au général Victor. Celui-ci qui avait commencé sa brillante carrière par les humbles grades de l'armée, avait reçu le sobriquet de Beau-Soleil. « Il sera plaisant, dit l'Empereur, à qui de telles facéties n'étaient point ordinaires, de nommer Beau-Soleil duc de Bellune. »

On concevait mal pourquoi le ministre Talleyrand était nommé prince de Bénévent, le ministre Fouché duc d'Otrante, et le grand juge duc de Massa : c'étaient là de purs noms de fantaisie.

Le système féodal se montra bien plus à découvert dans le troisième degré de cette hiérarchie, c'est-à-dire dans les dotations, les majorats et les sénatoreries. On ne pouvait les établir sans blesser directement les principes qui avaient dominé durant toute la révolution, à dater même des jours de l'Assemblée constituante. Ce qu'il y avait de pis, c'est qu'ils étaient une infraction directe de ce Code civil, ouvrage si justement admiré de Napoléon. C'était de plus créer une nouvelle noblesse, dans

le temps même où l'on traitait de vieux préjugé celle qui remontait à plusieurs siècles de la monarchie. Les préjugés sont sans vigueur dans leur jeunesse; il leur faut la triple écorce des âges. L'histoire sera toujours le meilleur des blasons; les bulletins de Bonaparte et ceux des plus illustres généraux, en remontant jusqu'aux croisades, jusqu'à Bovines, valent bien les meilleurs titres de la chancellerie. Il en est de même pour tous les autres genres de gloire où les auteurs signent leurs propres lettres de noblesse dans de grands ouvrages ou dans des monuments durables, dont ils enrichissent leur patrie.

Quand Bonaparte créa le Concordat, il y était secondé, sollicité même par l'esprit public qui manifestait un retour visible vers les sentiments religieux, et enfin par une des grandes nécessités de l'ordre social. Il n'en était pas ainsi des institutions féodales; nulle haine n'est plus vivace en France que celle qui nous rappelle de longs jours, de longs siècles d'oppression et de servitude. La noblesse nouvelle, loin de porter ce caractère de réprobation, était en général signalée par des faits éclatants dans l'ordre militaire et des services éminents dans l'ordre civil. Quant à l'ancienne noblesse, elle

était toujours prête à se relever; c'était la poussière même des tombeaux qui lui servait d'auréole. Il était beau de transmettre à leurs familles les honneurs dus aux Soult, aux Ney, aux Masséna, aux Macdonald, aux Davoust, aux Oudinot; mais pouvait-on déchirer les titres des Duguesclin, des Dunois, des Turenne, des Condé, des Montmorency, des La Trémouille, noms incorporés à notre histoire? On ne pouvait honorer les Tronchet, les Portalis, aux dépens des d'Aguesseau, des Lamoignon. L'opinion sanctionnait les nouveaux titres, mais elle ne se soumettait point aux oublis ingrats qu'on lui commandait.

La République aurait voulu que toute notre histoire commençât à sa fondation, et malheureusement à un jour si rapproché des massacres du 2 septembre. Napoléon commettait la même erreur en voulant que toute gloire datât des jours où la sienne avait brillé. Il marche donc ici dans un système faux; il veut l'atténuer, il veut lui donner des correctifs et des barrières; vaines précautions, efforts présomptueux; il est un trône qu'il ne lui est pas donné de conquérir, c'est celui de l'opinion publique. Où va-t-elle chercher son dictateur? C'est tantôt dans cette vallée où J. J. Rousseau

écrit la *Profession de foi du vicaire savoyard ;* c'est sous les ombrages où Montesquieu médite dans l'auguste sérénité de son génie l'*Esprit des lois ;* c'est dans cette retraite où Voltaire gouverne son siècle par la netteté de son esprit et la puissance de son rire sardonique; c'est enfin dans ces forêts de la Louisiane où un illustre exilé conçoit le projet de relever les autels décriés par Voltaire et abattus par la révolution. C'est par anticipation que je viens de parler de la formation d'une nouvelle noblesse; elle fut sans doute annoncée dès le retour d'Austerlitz, mais elle ne fut décrétée qu'au retour de Friedland. L'ordre logique voulait qu'il en fût fait mention au moment où Napoléon rendait un principe de vie au système féodal. Continuons de montrer à quel point Napoléon heurte et renverse toutes les données du siècle et de la révolution qui l'a mis sur le trône.

Un des grands efforts de la philosophie s'était porté contre la guerre et les conquêtes. Dès que Bonaparte se déclara empereur, il fut forcé d'appuyer son titre sur le glaive et la victoire. Cette observation historique a été parfaitement développée dans un des écrits les plus lumineux de M. Benjamin Constant; toutefois la nécessité semble encore absoudre jusqu'ici Napoléon. Il

avait à repousser une troisième coalition suscitée par les intérêts égoïstes et la domination arrogante de l'Angleterre. Il s'embarrassa peu d'y voir entrer les puissances continentales, et leur porta plus d'un défi arrogant par les exigences de sa politique, telles que la réunion des États piémontais à sa couronne d'empereur, et celle de la république de Gênes à sa couronne de roi d'Italie, et enfin telles que la violation du territoire germanique pour l'enlèvement du duc d'Enghien. Il était difficile que la guerre ne devînt pas une passion dominante pour Bonaparte. Dans presque toutes les parties du gouvernement, c'était un homme d'un esprit fin, pénétrant, et juste quand il n'était pas dominé par son instinct despotique; mais c'était surtout dans la conduite des armées qu'il était homme de génie. On peut le regarder comme le véritable créateur de la stratégie. Turenne et le grand Frédéric avaient, il est vrai, ouvert cette route, mais les entreprises de Napoléon étaient infiniment plus vastes et toujours suivies de succès plus merveilleux. Sur plus de trente champs de bataille il avait goûté les plus ravissantes jouissances de l'orgueil exalté, et justifié par le patriotisme. Une telle habitude avait dû fortement émousser sa sensibilité pour tous ceux de

ses compagnons et de ses soldats, glorieux instruments et généreuses victimes de ses exploits. Il avait par-dessus tous les autres grands capitaines, le don de les raconter avec feu, d'en présenter les résultats de manière à captiver l'imagination, et en même temps celui de dérober à ses ennemis le secret de ses victoires. Ce fut la seule partie de son talent militaire dans laquelle il montra du déclin au sommet de sa fortune.

Napoléon fut certainement inférieur à Bonaparte dans le récit de ses campagnes et de ses batailles. On trouve dans ses bulletins, et surtout dans ceux qui suivirent Austerlitz, quelques détails oiseux, des traits de caprice et d'humeur, de froids sarcasmes contre ses ennemis. Ce n'est plus un général, c'est un maître qui parle. La popularité de l'Empereur, fort compromise à Paris, était permanente à l'armée, et nous verrons que ses malheurs l'exaltèrent encore. Il se fatiguait du langage de sa cour; l'encens raffiné qu'il y recevait le chatouillait bien moins que le langage pittoresque, amical, et naïvement exalté de ses grenadiers.

Son génie administratif s'était en quelque sorte épuisé dans les hautes conceptions du Consulat; il n'eut plus, comme empereur, qu'à

en poursuivre les résultats, et quelquefois il en fit des applications fausses par la cuisante démangeaison d'étendre toujours son autorité déjà extrême. Il ne déchira point, mais il macula la plus belle page de son Code civil, par ses fantaisies féodales. Il serait long et même prématuré d'expliquer comment il altéra son Concordat, l'œuvre de prédilection de sa sagesse. Il voulut se faire payer, et même avec usure, des services qu'il avait rendus à la religion, à l'Église et au clergé ; il en fit les ministres et les consécrateurs de son ambition, et enfin d'un pouvoir arbitraire qui retomba souvent de tout son poids sur le sacerdoce même. La révolution française s'était appuyée sur une déclaration des droits de l'homme, vague, illimitée, mal définie, mais noble dans son principe, et qui semblait annoncer une nouvelle ère pour l'ordre social. Napoléon voulut appuyer son Empire sur une déclaration religieuse qui n'était autre chose qu'un programme de servitude consacré par le droit divin. A tous ces catéchismes que les évêques avaient le droit constant de publier chacun dans son diocèse, il voulut substituer un catéchisme universel. Les évêques souscrivirent à cet abandon de leur privilége, et le légat du pape approuva la doctrine suivante, qui,

même aux yeux du catholique le plus zélé, doit paraître encore révoltante.

D. N'y a-t-il pas des motifs particuliers qui doivent plus fortement nous attacher à Napoléon I[er], notre Empereur?

R. Oui, car il est celui que Dieu a suscité dans les circonstances difficiles, pour rétablir le culte de la religion sainte de nos pères, et pour en être le protecteur. Il a ramené et conservé l'ordre public par sa sagesse profonde et active; il défend l'État par son bras puissant; il est devenu l'oint du Seigneur par la consécration qu'il a reçue du souverain pontife, chef de l'Église universelle.

D. Que doit-on penser de ceux qui manqueraient à leur devoir envers notre Empereur?

R. Selon l'apôtre saint Paul, ils résisteraient à l'ordre établi de Dieu même, et se rendraient dignes de la damnation éternelle.

D. Les devoirs dont nous sommes tenus envers notre Empereur, nous lieront-ils également envers ses successeurs légitimes, dans l'ordre établi par les constitutions de l'Empire?

R. Oui, sans doute, car nous lisons dans la sainte Écriture que Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, par une disposition de sa volonté suprême, et par sa providence, donne les

empires non-seulement à une personne en particulier, mais aussi à sa famille.

La foi et la raison s'indignent également de cette menace de damnation éternelle, prononcée contre ceux qui ne reconnaîtraient pas son pouvoir arbitraire. Était-ce là le moyen de ramener à l'humble soumission du moyen âge, un siècle incrédule et qui se montrait surtout rebelle au dogme le plus terrible et le plus mystérieux, celui des peines éternelles? On voyait dans cette déclaration la foi prostituée et la raison foulée aux pieds; n'avait-il pas assez de sa puissance temporelle? Pourquoi voler à l'Église ses foudres divines? pourquoi environner son trône glorieux des flammes de l'enfer pour lui servir de défense? Les prélats, rédacteurs de cette déclaration canonique, ou plutôt auxquels elle fut imposée, ne se doutaient pas alors qu'ils prononçaient contre eux-mêmes un arrêt qui blessait la miséricorde divine. Tous se rendirent, en 1814, en abandonnant la cause de Napoléon, coupables du délit sur lequel ils avaient appelé les peines de l'enfer; et plusieurs dans leurs mandements traitèrent comme un Dioclétien, celui qu'ils avaient si souvent béni comme un nouveau Théodose.

L'effet de ce catéchisme fut déplorable sans

doute, mais prêta plus au ridicule qu'à la colère, et encore ce ridicule ne se prononça-t-il qu'à huis clos. Le canon d'Austerlitz avait rompu et mutilé l'opposition. L'admiration et la reconnaissance prenaient le dessus sur l'esprit frondeur, et fermaient la bouche à de justes murmures. Les partisans les plus déclarés de Napoléon avaient une réplique universelle aux objections les plus gênantes, aux reproches les plus graves : « C'est un si grand homme, c'est le destructeur de l'anarchie. » Les républicains adoucissaient la violence de leurs ressentiments contre lui, en le regardant comme le fléau des rois; en effet, depuis le supplice du duc d'Enghien, il n'y eut plus de conspiration purement jacobine formée contre lui. Le Sénat, couvert d'or et comblé d'honneurs, n'avait plus de voix que pour l'éloge; si le Corps législatif n'y joignait les siens que par l'organe de son président Fontanes, c'est que son institution le rendait muet. Le Tribunat se mourait en poussant le cri de l'admiration pour celui qui l'avait avili et allait le détruire. Les plus fermes caractères ou les plus irritables fléchissaient. On ne demandait point compte à Napoléon des contributions de guerre qu'il levait sur l'Autriche; elles n'entraient pas toutes dans le trésor public :

une partie était déjà réservée pour le trésor privé de l'Empereur qui devait se gonfler sans mesure par ce moyen tout oriental; et rien ne nuisait plus au rétablissement de la prospérité publique, si cruellement arrêté par la guerre maritime, et surtout par la désastreuse bataille de Trafalgar. Une mesure que prit Napoléon à la même époque, et dans laquelle il ne persévéra que trop, fut encore beaucoup plus marquée des traditions orientales, antipodes de tout bon sens et de toute justice en matière de finances. Il voulut faire rendre gorge non-seulement à des fournisseurs, mais à des personnages politiques, et à quelques généraux qui avaient mal servi les intérêts de l'État en servant trop bien les leurs. Il reprochait aux uns des fournitures infidèles et divers genres de vexations. Il accusait les autres de levées arbitraires sur les pays conquis, et de transaction avec des princes allemands qui cherchaient à arrondir ou à sauver leurs domaines. Pour parvenir à des restitutions, il n'eut pas même besoin de recourir à la justice expéditive et décriée des chambres ardentes; le moyen qu'il imagina fut beaucoup plus simple, c'est-à-dire encore plus arbitraire. Il tira des lettres de change pour des sommes assez considérables

sur ces maisons et sur ces fonctionnaires, en faisant des menaces propres à les effrayer. Tout se passa avec le moins de bruit possible; les réclamations furent fort timides et tendirent à des réductions qui furent quelquefois bénignement accordées. Mais le crédit public en reçut une mortelle atteinte, même pendant le cours des triomphes de Napoléon. Les marchés qu'il contracta en devinrent plus onéreux, surtout quand arrivèrent les jours de détresse. Tout dut bientôt lui faire comprendre qu'il ne faut pas commencer par manquer aux lois quand on veut punir des manquements à la probité. Un jour, l'Empereur dit à son ministre des relations extérieures : « Vous êtes riche, M. de Talleyrand; » puis il ajouta d'un ton significatif : « Eh bien, quand j'aurai besoin d'argent, j'aurai recours à vous. — Sire, répondit le ministre, tout ce que je possède est un bienfait de Votre Majesté, et est entièrement à sa disposition. » C'est peut-être en souvenir de cette brusque allocution que M. de Talleyrand laissa échapper un mot assez épigrammatique; quelqu'un avait dit devant lui que l'Empereur avait souvent des expressions bien poétiques : « et même orientales, » répliqua le ministre.

Le couronnement, qui l'aurait cru, avait été

célébré par Chénier lui-même dans la tragédie de *Cyrus*, pièce de circonstance dont ce poëte n'avait eu que trop l'habitude sous la République; mais alors sa passion était sincère, exaltée; ici, tout était froid et se ressentait de la contrainte de nos cœurs. Il était un de ces drames, celui de *Fénélon*, dans lequel il invoquait des principes d'humanité et de tolérance odieux aux tyrans du jour. Jusque dans sa tragédie de *Caïus Gracchus*, pendant le cours de la terreur, il avait fait entendre ce noble cri : *Des lois et non du sang!* qui avait été accueilli par de vives acclamations. Bonaparte n'avait pu apprendre sans douleur que ce tribun, qui ne s'était montré qu'une ombre très-faible de Caïus Gracchus, mais qui presque seul donnait un peu de vie à l'opposition, était tombé dans un état de dénûment qui devait porter un nouveau coup à sa santé fortement altérée. Il lui avait fait parvenir un secours assez considérable, et avait eu la délicatesse de garder le voile de l'anonyme. Le secret fut bientôt trahi, et le poëte, dans l'effusion de sa reconnaissance, se départit beaucoup de la rigueur de ses principes. Cependant il avait fait un faible et dernier effort pour annoncer qu'il leur était encore un peu fidèle; son *Cyrus* était le roi sage et presque constitu-

tionnel de Xénophon ; il en célébrait le couronnement comme si la liberté allait prendre son point d'appui sur le trône. Le public se prêta peu à cette illusion, et Napoléon la goûta encore moins. La tragédie, froide par elle-même, succomba sous des allusions plus froides encore. On s'amusa beaucoup d'un chef des Mages, dans lequel on crut reconnaître Cambacérès, sujet de prédilection pour la gaieté maligne du public. On le nommait tout haut avec des éclats de rire. Un autre tribun, une autre tragédie donnèrent lieu à une manifestation fort hostile, mais indirectement, à Napoléon. Ce tribun était d'un sentiment tout à fait opposé à Chénier. M. Carion de Nisas, promoteur ardent de l'Empire, était le plus zélé des thuriféraires de Napoléon. Ses hyperboles louangeuses secondées par un accent gascon, étaient devenues insupportables au public, surtout depuis le procès de Moreau. On saisit pour s'en venger l'occasion d'une tragédie qu'il donna aux Français sous le titre du *Duc de Montmorency*. Jamais sifflets ne furent plus inexorables. Comme on n'écoutait rien, ils s'adressaient bien moins à la pièce qu'à l'auteur, et derrière l'auteur, ces sifflets obstinés semblaient s'adresser... à qui? au redoutable Napoléon! On siffla

jusque dans la rue, et l'on prolongea cet inhumain divertissement jusqu'au domicile de l'infortuné poëte, et jusque bien avant dans la nuit.

Ces deux scènes de théâtre étaient antérieures à la merveilleuse issue de la campagne de 1805; nul de ces bruits malveillants ne pouvait plus tenir contre le canon d'Austerlitz. L'épigramme ne se bégayait plus qu'à la sourdine; il fallait l'article du fameux catéchisme pour lui rendre quelque essor, mais les flèches étaient détournées par la peur, et l'on finissait par se dire: Ah! si Voltaire existait! ce que les libraires écoutant, multiplièrent à l'envi les œuvres de Voltaire avec un débit prodigieux.

Je tiens à caractériser cette époque du déclin momentané de l'esprit philosophique et libéral. Le parti qui avait le plus signalé son zèle pour l'un et l'autre se divisa en deux classes dont l'une était appelée, ou plutôt s'appelait elle-même les gens d'esprit, et l'autre que ceux-ci repoussaient, sous le nom de niais. Ce dernier mot était fort à l'usage de Napoléon; on juge combien il dut être répété par sa cour et par ses affidés. Tout le secret de ces gens d'esprit était de ne plus croire à des principes. Comme

ils avaient auparavant professé les leurs avec une ardeur extrême, ils aimaient mieux s'accuser de folie et même de fanatisme que d'hypocrisie. Jamais le scepticisme n'ouvrit une voie plus sûre et plus commode à la fortune. Les principes n'étaient plus guère rappelés que dans les logis obscurs d'hommes consciencieux, d'hommes doués de mémoire, que par courtoisie on daignait appeler quelquefois d'honnêtes rêveurs.

Cependant les gens d'esprit, pour ne pas déroger à ce titre, affectaient de montrer de temps en temps quelques derniers traits de leur philosophie incrédule et railleuse, et l'exerçaient quelquefois sur eux-mêmes, sur leur conversion, sur leurs nouveaux honneurs.

Personne ne représentait mieux ou ne raillait plus finement le scepticisme politique qui était alors à la mode, que le comte Beugnot. Il s'était distingué par une conduite honorable et courageuse dans la triste Assemblée législative renversée par la journée du 10 août, qu'elle avait trop préparée. Il subit une de ces longues détentions qui, jusqu'au 9 thermidor, n'avaient d'autre issue que l'échafaud. Sous l'Empire, il se voua à l'administration, et y fit briller la lucidité de son esprit; mais il aimait, dans la

conversation, à en montrer tout le piquant. Peu après le couronnement, un fonctionnaire autrefois connu par ses diatribes contre la noblesse, pestait devant lui contre le costume de cour : « Il faut convenir, disait-il, que nous portons assez mal l'habit français, et que nous aurions besoin de prendre des leçons de Molé ou de Fleury. — On ne peut avoir bonne grâce, lui dit le comte Beugnot, quand on marche à reculons. » S'il épargnait peu ses collègues, il s'épargnait encore moins lui-même. Un jour (c'était sous la restauration), un de ses amis lui disait : « Le Beugnot d'aujourd'hui oublie qu'il combat l'opinion du Beugnot d'avant-hier. — Ah! lui répondit le comte, vous ne connaissez que deux Beugnot; moi, j'en connais vingt, et je ne m'embarrasse guère de les accommoder ensemble. »

Regnault de Saint-Jean-d'Angely, qui, favorisé par la nature, portait ce costume avec grâce, s'y pavanait complaisamment, puis s'en moquait avec ses joyeux convives. Cambacérès seul était sur le point de l'étiquette d'un sérieux imperturbable. A la tête de ses affidés, on pouvait presque dire de ses chambellans, était M. d'Aigrefeuille, qui avait eu avec lui une familiarité de longue date. Celui-ci, quoique

souverainement obséquieux, trouvait gênant de lui parler à la troisième personne et de répéter toujours votre altesse sérénissime : « Eh bien, lui répondit le grave archichancelier, quand nous serons seuls, tu pourras m'appeler tout bonnement monseigneur. » Ce même prince Cambacérès ne manqua pas lui-même de prononcer toujours le nom de votre altesse impériale en parlant aux princes et princesses du sang. Le premier jour, madame Hortense, épouse du prince Louis, ne put s'empêcher de rire en s'entendant saluer de ce titre nouveau pour ses oreilles. « Allez, lui dit Cambacérès, votre altesse s'y habituera mieux qu'à celui de citoyenne. » Quant à lui, il était radicalement guéri de ses préjugés et de ses passions d'ancien conventionnel. On pourrait dire qu'il s'était en quelque sorte incorporé avec ses grandeurs et ses décorations nouvelles. Rien n'égalait pour lui le bonheur de les porter; sa dignité ne l'empêchait pas de continuer ses promenades au Palais-Royal, lieu alors très-mal fréquenté le soir. Il est vrai qu'il s'y présentait dans un appareil de gravité assez burlesque. On le voyait toujours suivi de ses quatre vieux amis devenus ses quatre chambellans qui gardaient à sa suite une distance respectueuse. Un autre de ses amis eut

la franchise de lui faire des représentations contre le choix de cette promenade : « Vous ne connaissez pas les Français, lui dit l'archichancelier, il faut se plier à leurs préjugés; ils sont si ravis de voir familièrement leurs princes. » Et en effet sa vue excitait une hilarité moqueuse dont le bon prince était charmé.

Qui aurait cru que le sévère Empereur pût se jouer lui-même des changements qu'il apportait dans l'ordre politique; il le fit pourtant une fois; un jeune homme qui portait un nom des plus glorieux de la magistrature, auquel il a lui-même donné un nouvel éclat par ses talents, ses services et son dévouement à la monarchie constitutionnelle, M. Molé, venait de publier un écrit remarquable à beaucoup d'égards sur le droit public, et dans lequel, fasciné par la réputation exagérée de M. de Bonald, il avait cédé un peu trop à ses principes. Cet ouvrage avait fait naître des espérances d'un côté et des rumeurs de l'autre. Napoléon, qui en avait lu quelques pages où il avait remarqué des abstractions métaphysiques, ce qui lui était surtout insupportable, en parlait un jour avec dédain à M. de Fontanes, qui, appréciateur plus exercé du talent littéraire, crut devoir défendre le jeune auteur, cita avec éloges un beau cha-

pitre sur Pascal, et puis s'étendit un peu hors de propos sur le mérite non contesté du célèbre président Mathieu Molé. « Ah! monsieur de Fontanes, lui dit en riant Napoléon, laissez-nous au moins la république des lettres. »

CHAPITRE XI.

RUPTURE ENTRE LA FRANCE ET LA PRUSSE.

SOMMAIRE.

Vain espoir de paix générale qui se présente après la victoire d'Austerlitz et la mort de Pitt. — Fox qui lui succède ouvre des négociations favorables ; mais ce ministre meurt et l'esprit belliqueux domine encore. — L'ambassade impérieuse de lord Lauderdale accroît l'animosité des deux gouvernements. — L'Angleterre fomente le dépit du roi de Prusse en lui révélant une proposition faite par Napoléon sur le Hanovre. — La jeune reine de Prusse, les vieux et les jeunes guerriers, tout appelle la guerre contre la France ; mais elle n'a point encore en Prusse le caractère d'une guerre vraiment nationale. — Considérations sur le nouvel esprit qui règne dans l'Allemagne du Nord. — Réaction littéraire et philosophique qui se déclare contre les doctrines de la France. — L'école de Weimar. — Wielands, Goethe et Schiller. — Les deux derniers fondent une nouvelle théorie qui se passionne contre notre littérature. — D'un autre côté Fichte, Shelling attaquent avec force la philosophie du XVIII[e] siècle qui domine encore parmi nous. — Ainsi dans l'Allemagne du Nord, l'esprit militaire qu'irritent nos victoires, est secondé par l'esprit littéraire qui enflamme contre nous l'orgueil national des Allemands.

A dater de la campagne de 1805, l'historien de l'Empire pourrait ainsi classer les événements qui complètent et terminent cette foudroyante période de dix années. Un livre aurait pour titre : Ulm, Austerlitz, prise de Vienne, prodigieux abaissement de la maison d'Autriche ;

un autre, prise de Naples, chute de la maison de Bourbon en Italie; le suivant, bataille d'Iéna, prise de Berlin, chute de la monarchie du grand Frédéric; le quatrième, chute de la maison de Bourbon en Espagne; puis on lirait : Suzeraineté de l'Empereur en Allemagne, distribution de royaumes vassaux à ses quatre frères; Rome et Hambourg, départements français.

On croirait marcher au dénoûment, c'est-à-dire à la monarchie universelle, quand on verrait ce titre : Ligue de tous les États de l'Europe contre l'empire de Russie, sous la conduite de Napoléon; bataille de la Moscowa, prise de Moscou.

Puis on lirait avec stupéfaction : Soulèvement de toutes les cours et de deux grands peuples contre Napoléon; prise de Paris, chute de l'empire de Napoléon, et le tableau se terminerait par les efforts prodigieux, mais impuissants du grand homme, pour ressaisir sa puissance, et la plume de l'historien se briserait à Waterloo!

Pour décrire de telles catastrophes avec la majesté qui leur convient, et l'énergique rapidité qu'elles réclament, et pour graver en traits de feu les leçons qu'elles donnent aux conquérants, il faudrait un Bossuet doublé d'un Montesquieu et triplé d'un Tacite; pour les

décrire froidement sans une larme pour les princes et les héros qui succombent; pour ne bien examiner sur ces champs de bataille si multipliés, si jonchés de cadavres, que le bien joué des batailles, que les chefs-d'œuvre ou les fautes de la tactique, que l'arrivée ou les retards de tel corps d'armée qui décide la victoire ou la défaite, il faudrait un Machiavel écrivant de sa plume de fer sur l'art militaire et sur la politique. On me permettra d'éviter plus que jamais des détails qui encombrent l'histoire, et qui tachent de sang presque toutes ses pages. Je satisferai à l'honneur national, comme je crois l'avoir fait jusqu'à présent, en rappelant des noms illustres et en citant des faits héroïques; mais je ne me croirai point infidèle à ma patrie, en honorant le patriotisme et l'honneur jusque chez les étrangers, alors armés contre nous. Il n'y a pas une démonstration aujourd'hui plus superflue que celle de prouver que Napoléon fut un grand homme de guerre; il le fut trop! De là le malheur de la France et le sien!

Voilà les peuples qui entrent de leur plein gré dans la politique; les gouvernés qui se substituent aux gouvernants et les ramènent par la main au combat; voilà l'opinion publique qui se produit au dehors avec une effervescence

digne de 1789. L'enthousiasme belliqueux la seconde, mais elle n'est pas encore assez mûre au dehors; c'est en France qu'elle remonte sur son trône.

La passion qui entraînait Bonaparte à la guerre n'était point entrée dans le cœur de la nation, quelque sensible qu'elle fût à tant de gloire. On croyait qu'elle pourrait se ralentir chez lui en le voyant arriver au sommet de la grandeur historique. Il n'y avait plus que du luxe dans toutes les victoires et les conquêtes qu'il pourrait entreprendre. Les deux ministres qui osaient avoir une opinion en sa présence, Talleyrand et Fouché, lui donnaient les conseils que Cynéas donnait à Pyrrhus, mais dans des circonstances bien autrement imposantes; il ne s'agissait pas pour lui de vivre en prince pacifique, et en bon épicurien, dans le pauvre royaume d'Épire, mais de jouir avec dignité de la plus vaste et de la plus glorieuse domination que l'Europe eût vue depuis les jours de Charlemagne. L'adroit Cambacérès insinuait le même avis avec réserve, mais avec constance; l'autre éminent dignitaire, Lebrun, architrésorier, plus fortement doué de l'esprit philosophique, plaidait la même cause, mais il était beaucoup moins écouté que son collègue.

Les deux ministres préposés aux finances, M. Gudin, dont nous avons rappelé déjà les belles opérations, et M. Mollien qui succédaient à M. Marbé-Marbois dans l'administration du trésor, parlaient de paix. L'un et l'autre, après avoir établi une comptabilité régulière, ambitionnaient de fonder aussi le crédit public; mais les passions et les préjugés de Napoléon, sur cette matière, contrariaient leurs plans.

Ces illustres maréchaux qui venaient d'élever si haut leur gloire par les hauts faits d'armes d'Elchingen, d'Austerlitz, et par la belle campagne d'Italie, Ney, Soult, Lannes, Masséna, Bernadotte, Davoust, s'abandonnaient au plaisir de revoir leurs foyers, leurs douces familles, leurs nouveaux domaines; mais ils craignaient bientôt que leur jouissance ne se bornât à un coup d'œil rapide jeté sur de si chers objets. Ils avaient beaucoup souffert des souffrances de leurs soldats victorieux; et dans leurs récits plus sincères et plus exacts que les bulletins, ils avouaient avec l'expression d'un regret amer, ce que ces marches forcées pendant l'hiver, et sous un ciel constamment pluvieux, avaient coûté d'hommes à leur armée. Quand Fouché parlait pour une longue paix devant l'Empereur, il était souvent leur organe. Il y avait pour tous

les partisans de la paix une considération très-frappante à faire prévaloir, mais qu'il était très-délicat de présenter à l'Empereur enivré de ses derniers triomphes : c'était le désastre de la flotte franco-espagnole à Trafalgar; il semblait l'avoir oublié ou n'en parlait qu'avec une indifférence visiblement affectée. Il fallait donc renoncer à cet armement de la flottille de Boulogne, et laisser l'Angleterre affranchie de toute crainte dans le moment même où son or, ses intrigues, l'éloquence de ses hommes d'État, et les fougueuses déclamations de ses écrivains tenaient l'Europe incessamment armée contre nous. Mais déjà l'imagination active et vaste sans mesure de l'Empereur lui avait suggéré un plan qui, sans offrir la témérité presque désespérée d'une descente en Angleterre, confirmait, étendait ses idées de grandeur et de domination.

L'élévation de Fox au ministère britannique semblait une circonstance donnée par le ciel pour favoriser la paix. Il est vrai qu'il était contrarié par son collègue, lord Grenville, chef obstiné du parti belliqueux. Fox écoutant ses principes d'honneur, avait voulu ouvrir les négociations par un noble procédé. Un émigré français était venu lui proposer un moyen de

terminer la crise européenne par l'assassinat de Napoléon. Il avait combiné l'exécution de ce projet par des moyens qu'il jugeait plus certains que ceux de George Cadoudal. Fox recula d'horreur à cette proposition, congédia l'assassin avec une réprobation véhémente, et révéla cette trame à l'Empereur des Français.

Napoléon, sensible à ce bon office, l'avait reconnu en rendant la liberté à un parent de Fox, lord Yarmouth, l'un ce ces prisonniers anglais de Verdun, auxquels par un acte de violence vainement coloré du droit de représailles, Bonaparte avait fait expier la prise de nos bâtiments de commerce. Celui-ci, à peine sorti de sa captivité, fut chargé d'ouvrir des négociations; elles commençaient à prendre une tournure assez favorable. Napoléon se décidait à une grande concession qui coûtait beaucoup à sa fierté et à sa politique. L'île de Malte avait été la cause de cette désolante rupture du traité d'Amiens. Napoléon consentait qu'elle restât au pouvoir des Anglais, le canon de Trafalgar lui paraissait avoir tranché la question; enfin on pouvait s'entendre, lorsque Fox tomba malade. Lord Grenville profita de cet empêchement pour substituer à lord Yarmouth un négociateur d'une humeur beaucoup moins accommodante;

c'était lord Lauderdale qui, bien que membre de l'opposition, et ami de Fox, ne le cédait à aucun Anglais en fierté et en hautes prétentions. Tout changea : Napoléon, quoique irrité de l'arrogance de lord Lauderdale, avait fait cependant une nouvelle concession fort importante, car il consentait à rendre le Hanovre au roi Georges, quoiqu'il vînt de le céder à la Prusse par un traité du 22 juillet, en échange des principautés d'Anspach, de Clèves, et de Neufchâtel. Cette proposition n'eut point de suite, mais l'Angleterre ne manqua point d'en donner connaissance au roi de Prusse qui, presque seul dans son royaume, et surtout dans sa cour et dans son cabinet, s'obstinait à la paix avec la France. La colère de ce monarque fut extrême en apprenant que l'Empereur voulait lui ravir le prix des sacrifices auxquels il venait de souscrire. La négociation avec l'Angleterre fut bientôt rompue. La mort de Fox fit surtout désespérer de la paix. Le chagrin du traité de Presbourg, et la crainte de ne pouvoir plus prolonger à son gré la guerre continentale, avait hâté la fin du grand ministre Pitt. Fox paraît avoir succombé à un chagrin d'une nature plus honorable, celui d'être arrêté dans son désir de rendre au monde une paix qui favoriserait

l'essor de la liberté; il se vit contrarié par les ministres, ses collègues. Ainsi, dans un si court intervalle, les tombes de Westminster réunirent ces deux rivaux qui se partageaient l'admiration de leur pays et celle du monde civilisé.

Les tergiversations du roi de Prusse décelaient aux yeux de Napoléon la profondeur des alarmes de ce monarque. La réunion du Hanovre à la Prusse était une grande séduction pour Frédéric-Guillaume; cependant il y avait résisté d'un côté par un scrupule honorable, et de l'autre par un motif de prudence. Il n'avait aucun grief politique contre le roi d'Angleterre, et il redoutait cette puissance qui pouvait priver ses sujets de leur faible commerce. Son ministre Haugwitz, toujours très-favorable à la France, avait profité des revers accablants de l'Autriche, pour conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec le vainqueur d'Austerlitz, le Hanovre en était le prix. Frédéric-Guillaume refusa de le ratifier; bientôt il le redemanda sous la médiation de l'empereur Alexandre, en échange des trois principautés qui lui étaient ravies, et il l'obtint par le traité du 22 juillet 1806, lequel à son tour ne fut point ratifié par l'empereur Alexandre.

Si l'Angleterre traitait mal les neutres dans

son orgueil maritime, Napoléon ne les ménageait pas plus dans son orgueil continental. Il parut prendre en mépris cette puissance si redoutée des Français du XVIIIe siècle, et l'on eût dit qu'il tenait à cœur de venger leurs affronts. Ses paroles étaient dures, ses procédés méprisants. Il gardait le Hanovre, dont il voulait disposer pour Jérôme, le plus jeune de ses frères, et ne rendait à la Prusse ni Anspach, ni Clèves, ni Neufchâtel; déjà même il avait disposé de la première de ces principautés en la cédant à l'électeur de Bavière, mais le coup le plus accablant pour la Prusse, c'était de le voir se déclarer protecteur de la confédération du Rhin, ce qui, en d'autres termes, semblait dire : suzerain de l'Empire germanique. On se demandait à Berlin quelle eût été l'indignation du grand Frédéric s'il lui avait fallu reconnaître en Allemagne un prince étranger. L'Autriche étant dépossédée du titre d'empereur d'Allemagne, n'était-ce pas à la Prusse, sa rivale victorieuse, à l'obtenir? Plus de ménagements, plus de prudence; c'était l'ombre de Frédéric qui commandait la guerre. Il semblait qu'elle allait conduire ses armées. Tout était bouillant d'orgueil, de patriotisme et de colère. Les pèlerinages guerriers se succédaient au tombeau de

Postdam : les jeunes officiers et les vieux maréchaux, la reine, à la tête des dames de sa cour, y venaient rêver et promettre la victoire.

De là on se rendait aux célèbres revues de cette ville; la parfaite exécution des manœuvres, la rapidité merveilleuse du maniement des armes, les évolutions savantes d'une admirable cavalerie, la justesse du tir pour les canons, le feu martial qui brillait encore chez les vieux compagnons de Frédéric, l'enthousiasme des spectateurs et des belles spectatrices, tout semblait dire que cette armée était prête à recommencer le triomphe de Rosbach. Les chants belliqueux ne cessaient plus de retentir dans les rues de Berlin; les drapeaux venaient s'incliner devant la reine montée sur un cheval fougueux, et dont l'exaltation patriotique et guerrière relevait encore la beauté. Ces cavalcades passaient avec fierté et avec un regard insultant devant l'hôtel de l'ambassadeur de France. On vit même de jeunes officiers aiguiser leurs armes sur les pierres de cet hôtel.

Tout le présent disparaissait, on ne vivait plus que des souvenirs de la guerre de Sept ans. Napoléon et toute sa gloire et ses triomphes accumulés, fort supérieurs en nombre et en grandeur à ceux de Frédéric lui-même, sem-

blaient disparaître devant le duc de Brunswick, âgé de soixante-douze ans, brave militaire, et qui avait poussé assez loin l'étude de sa profession, prince équitable et sage, et qui joignait à un patriotisme allemand quelques grâces de cet esprit français que Frédéric faisait briller dans sa cour. On avait fort exagéré, surtout en France, sa gloire militaire parce qu'on le confondait avec son illustre père qui avait remporté trois victoires sur des généraux français, tels qu'en avait produits la guerre de Sept ans. Le fils n'avait encore commandé en chef que dans les plaines de la Champagne, et ce souvenir était fâcheux. Il avait depuis réparé la gloire de son nom dans quelques combats près de Mayence; mais ce n'étaient là que des succès d'une gloire assez vulgaire dans la grande guerre de la révolution. Le général Mollendorff et plusieurs autres généraux étaient fort estimés dans leur patrie, mais n'avaient qu'une place assez obscure dans l'histoire. La Prusse allait donc répéter l'erreur qui avait été si fatale à l'Autriche d'opposer de vieux généraux à de jeunes généraux français, tout bouillants d'ardeur, et quelques-uns doués de génie.

Une inaction de treize ans, résultat d'une politique timide et versatile, fournissait trop

peu d'aliments au vaste foyer d'enthousiasme belliqueux qu'on voulait allumer. Il n'existait que dans la cour et commençait seulement à poindre dans le public lettré; il était bien loin d'être ce qu'on l'a vu huit ans après, sous l'inspiration de la vengeance et de l'honneur national. L'art de la guerre avait changé, vieux officiers et vieux soldats allaient se trouver novices dans celle que Bonaparte avait créée et régularisée. Les vétérans des manœuvres de Postdam allaient se trouver aux prises avec les vétérans de la victoire; un savoir froid et compassé avec les inspirations du génie. Mesurez maintenant les forces respectives des deux États belligérants; d'un côté c'est un royaume vaste, compacte et florissant, qui dispose de l'Italie comme de sa conquête, de l'Espagne comme de sa tributaire tremblante, et d'une partie de l'Allemagne au même titre; de l'autre une monarchie naissante, un pays dont la topographie militaire n'offre que la plus choquante irrégularité dans ses longs et minces États. Encore si la Prusse s'était décidée à entrer dans la troisième coalition en joignant ses forces à celles de l'Autriche et à celles de l'empire de Russie, beaucoup plus formidables. Mais en négociant des deux côtés dans les termes les plus complai-

sants, et même en s'engageant dans les promesses les plus contradictoires, la Prusse, suivant l'expression de Napoléon, semblait vouloir être l'alliée de tout le monde. Elle va tenter l'épreuve lorsqu'elle n'a plus à attendre que le secours lointain et tardif de la Russie, dont l'armée, presque disloquée et battue, est maintenant campée sur les bords du Niémen. Car je ne parle point de la Suède qu'on a à peine aperçue dans la campagne précédente, et qui ne paraîtra point dans celle-ci. Est-ce que Napoléon ne saura point prévenir l'armée prussienne comme il l'a fait devant Ulm, à Berlin comme il l'a fait à Vienne, pour aller ensuite la chercher et la battre dans ses retranchements reculés? Les places de guerre sont-elles du moins bien approvisionnées, bien munies de moyens de défense? Nous verrons dans quel état déplorable elles vont s'offrir aux vaincus qui, dans leur désespoir, y viendront chercher un refuge. D'où vient donc cet esprit d'imprudence et de fanfaronnade qui a saisi toute une armée, toute une cour? Ne voyez-vous pas que les jeunes et vieux partisans de la guerre, fatigués de la longue temporisation de leur monarque, ont saisi l'occasion de son juste dépit pour l'entraîner dans des mesures et des provocations, et

des hostilités qui ne lui permettront plus de pas rétrogrades?

La guerre s'annonce comme dans les combats homériques par des flots d'invectives. Les gazettes allemandes (et sous une monarchie absolue il n'en est que d'officielles) sont déjà montées au même ton de violences et de sarcasmes injurieux que les journaux anglais. Rien n'est respecté dans les actes, ni même dans la gloire militaire de Napoléon. A les entendre, il n'a dû ses succès dans la dernière campagne qu'à l'imbécillité fanfaronne du général Mack, qu'au caractère apathique du soldat autrichien et à l'égoïsme poltron de plusieurs généraux qui ont pu signer des capitulations infâmes. Napoléon y répond par ses terribles notes du *Moniteur*, où sa signature paraît comme empreinte dans des traits d'une extrême violence que lui seul en France pouvait se permettre. Il sait que ce langage passionné, furieux, est inspiré par la reine : il ne l'épargne pas dans ses répliques mordantes; il jouit du plaisir d'affronter cette Clorinde.

Le cabinet de Berlin, par la vivacité ardente de ses proclamations, avait entraîné deux États assez puissants, la Saxe et la Hesse, dans la guerre qui allait s'ouvrir. Ce mouvement belliqueux avait

été moins préparé par des négociations que par l'impulsion de deux princes. C'étaient Louis de Prusse et le quatrième fils du duc de Brunswick. L'un et l'autre avaient étudié dans l'université d'Iéna, et s'y étaient fait chérir de leurs compagnons par un caractère ardent, un cœur ouvert et un esprit joyeux. Le premier s'exprimait avec éloquence, et le second avec une fougue qu'il portait beaucoup plus dans ses plaisirs que dans ses études. Plusieurs étudiants prirent feu pour la cause de la Prusse qu'ils appelaient déjà la cause allemande, la cause *teutonique*, et s'étaient sentis encore plus enflammés par la vue et les paroles de la belle reine de Prusse. Mais ce n'était là que de premières et faibles étincelles de ce feu qui, quelques années plus tard, devait amener une croisade patriotique dans tout l'Empire. Tout différait entre la Saxe et la Hesse; ce dernier État, dont le prince vendait des soldats au plus offrant, fléchissait sous tout ce que le despotisme militaire a de plus dur et de plus abrutissant.

Il n'en était pas ainsi de la Saxe, centre de l'industrie et des lumières dans toute l'Allemagne du Nord. L'électorat florissait sous un prince sage, et se croyait presque libre sous un gouvernement modéré. Les dames saxonnes,

par leurs grâces et la culture de leur esprit, avaient acquis un ascendant salutaire sur toute l'Allemagne, dont leur influence adoucit et la langue et les mœurs. Mais c'était surtout à Weimar que se faisait sentir une douce et active impulsion qui allait donner un siècle littéraire à l'Allemagne. Aussi cette petite ville avait-elle déjà mérité le beau surnom de l'Athènes du Nord.

Prêt à entrer dans un nouveau et long récit de batailles, je voudrais faire respirer un moment mes lecteurs et respirer moi-même, en présentant quelques considérations sur cet esprit public qui naît en Allemagne et va bientôt former le nœud et le dénoûment de cette histoire. L'Allemagne, depuis plusieurs siècles, n'avait plus d'unité que par le fantôme politique de l'Empire, et par une langue commune qu'altérait la variété infinie des dialectes. Les guerres acharnées de l'Autriche et de la Prusse avaient achevé, non pas de rompre, mais de relâcher un si faible lien. Cette impulsion d'unité qui pouvait seule la sauver de l'empire de Napoléon, lui fut donnée, non par sa politique mais par sa littérature. Le temps était venu où la patrie du grand Leibnitz voulait prendre rang entre les littératures française et anglaise qui

dominaient alors après les beaux jours des littératures italienne et espagnole. Le grand Frédéric, entraîné vers la littérature française par la vivacité saillante de son esprit et par son culte pour Voltaire, avait affiché le mépris le plus tranchant de sa langue maternelle, et n'avait plus vu que des Béotiens dans ses compatriotes. Affamé des éloges des beaux esprits français, et brûlant d'avoir place parmi eux, le vainqueur de Rosbach abaissait devant eux son épée triomphale. L'orgueil national ne se souleva qu'un peu tard contre cette proscription dédaigneuse. Klopstock et Lessing en démontrèrent bientôt l'injustice par des productions pleines de verve. Mais d'un autre côté Wielands, qui prétendait au titre du Voltaire allemand, et qui l'obtint à bon marché, Wielands, doué d'un goût sûr, d'un esprit fin, railleur et sceptique, ralentissait plus qu'il ne secondait le nouvel essor que voulait prendre la littérature allemande, lorsque parurent deux hommes faits pour lui imprimer un caractère élevé et distinct; c'étaient Gœthe et Schiller. L'un d'eux, esprit vaste et flexible, doué de la faculté de peindre les passions brûlantes sans en porter le foyer dans son cœur, passant d'une sphère d'idées à une autre toute contraire, et dans chacune pa-

raissant vivre sur son propre domaine, peintre qui prend l'âme de son modèle, mais qui en change souvent, sachant se rendre contemporain de tous les âges, disciple de toutes les écoles, illuminé le matin et sceptique le soir, Werther à vingt ans, Faust à cinquante, mais un Faust qui ne s'agite plus et se repose dans le doute, Gœthe tint le peuple allemand charmé, mais un peu étourdi de la variété et du contraste de ses productions. Il fit beaucoup pour ranimer l'orgueil littéraire de sa nation, mais son souffle fut trop incertain, trop divers pour y ranimer le patriotisme. Le second, Schiller, génie plus vigoureux, caractère plus prononcé, trouvant en lui-même de quoi peindre les belles âmes, détracteur amer des formules banales et serviles, véritable homme du Nord, dont l'imagination mélancolique et fière ne se complaît que sous un ciel nuageux, avait commencé, dans son *Robert chef de brigands*, par une espèce de révolte contre le régime des lois auxquelles il semblait substituer la justice atroce des tribunaux secrets de la vieille Allemagne, tribunaux aussi odieux que l'inquisition même, qui, sans procédure, purgeaient la morale par le vol et l'assassinat, mais il frémit quand il vit des jeunes gens nourris de bons

exemples et de saines études, ambitionner cette magnanimité de brigandage que lord Byron depuis a fatalement exaltée. Toutes ses autres productions dramatiques peignent une exaltation morale d'une nature plus haute. Le positif le gêne, il nage dans l'idéal, soit avec ses héros, agités par le roulis des passions et des événements, soit avec ses touchantes et fières héroïnes. Dans les tempêtes qu'il décrit, la liberté est son étoile polaire. De Wallenstein et de Fiesque et de son marquis de Pausa, il monte jusqu'à son Guillaume Tell, chef-d'œuvre du genre créé par Shakspeare et ressuscité par son brûlant imitateur. Quiconque a médité ce grand drame reconnaîtra dans Schiller le véritable créateur de l'esprit public en Allemagne. Rien n'égale la puissance des émotions dramatiques quand une conception forte, un ensemble vigoureux, un style ferme, pittoresque et noblement familier les fait retentir dans les cœurs. S'il prit un grand et subit empire sur sa nation, c'est que nul plus que lui n'en reproduisait les traits sévères, rudes et primitifs.

Si Voltaire fut le plus français des Français, Schiller fut le plus allemand des Allemands. Voilà ce qui explique leur vaste influence sur

leurs nations, malgré l'inégalité de leurs talents et le contraste de leurs directions.

Une des plus humbles cours de l'Allemagne, celle de Saxe-Weimar, réunit, par les libéralités d'un prince éclairé et judicieux, Gœthe et Schiller, et tous deux y vivaient avec Wielands, timide précurseur de leur célébrité. Ainsi cette modeste cour devint un fanal pour toute l'Allemagne, et Weimar reçut avec une exagération que la reconnaissance autorise, le surnom de l'Athènes germanique.

Cette littérature prit bientôt tous les caractères d'une réaction immodérée contre la nôtre. C'était une vengeance de l'anathème méprisant que Frédéric avait prononcé contre le goût et le génie de sa nation. En voulant briser le sceptre de Voltaire, longtemps le favori d'un monarque qui avait été à la fois grand homme et métromane, on rompit celui de Racine et de Corneille, tout fut sacrifié à Shakspeare et à Schiller.

Les victoires des Français en Allemagne durent accroître cette animosité, cette antipathie littéraire. Schiller ne pouvait pardonner à son maître et son ami, Gœthe, d'avoir porté sur la scène allemande une imitation de la tragédie de *Mahomet* de Voltaire. N'est-ce pas assez, disait-

il en vers éloquents, que nous soyons battus par les armes des Français, et faut-il leur céder encore les palmes du génie? Une autre révolution antifrançaise éclatait à la même époque dans l'Allemagne lettrée. Kant, qui aurait mérité d'être comparé à Aristote s'il en avait eu la gracieuse lucidité, portait des coups mortels à la philosophie de Locke et de Condillac, qui, déjà abandonnée en Angleterre où elle avait pris naissance, semblait être devenue la philosophie française, et qui, faite pour les passions égoïstes, avait, par un contraste étrange, servi d'aliment aux passions patriotiquement furieuses de la révolution. De là encore un nouveau genre de mépris et de haine pour l'ascendant des lettres françaises que l'on accusait d'être corrompues dans leur source. Les disciples de Kant, plus hardis et plus éloquents que leur maître, les professeurs Fichte et Shelling, montraient plus d'âcreté dans leurs réfutations. Le premier surtout, Fichte, qui s'élançait jusqu'à la sphère la plus éthérée du spiritualisme, fulminait contre une nation qui, après avoir reçu le poison du matérialisme, voulait partout le répandre à l'aide de ses armes. Ne vous étonnez pas quand vous verrez, au bout de quelques années, toute une jeunesse fougueuse

sortir des leçons de ce métaphysicien et descendre de ces régions vaporeuses pour pousser le cri : *aux armes! aux armes!* et *vengeance contre les Français!* Cette ligue de professeurs étendit bientôt son réseau sur toute l'Allemagne, même dans celle du Sud, plus rebelle aux spéculations hardies, à l'enthousiasme et à l'action. Deux surtout se distinguaient par leur haine acrimonieuse contre notre littérature. S'ils tonnaient moins ouvertement contre la domination politique et militaire de Napoléon, c'est qu'ils étaient souvent contenus par la circonspection craintive de leur gouvernement; mais dans un cours de littérature, rien n'est plus facile que de communiquer ces sentiments à des âmes jeunes, ardentes et irritées.

Une secte naissante, celle de l'illuminisme, vint, malgré la bizarrerie extravagante de son mysticisme, faire sa jonction avec ces écoles philosophiques et littéraires si passionnées contre la France. Elle avait eu pour adepte ce monarque qui avait si malheureusement essayé ses armes contre nous dans les plaines de la Champagne, et quoiqu'elle eût flatté ses penchants voluptueux, elle prit, après sa mort et sous un règne plus austère, le zèle amer et intolérant du puritanisme. C'est de là que sortirent

ces cris tant de fois répétés par des soldats ivres et débauchés, ces cris : « Marchons contre Paris, contre la *nouvelle Babylone!* » Je n'ai point encore parlé des écrivains politiques, dont la mission spéciale était de préparer, d'écrire et de commenter les manifestes des rois, lorsqu'ils cherchaient à se relever de leurs défaites et de leur abaissement. Les deux plus distingués étaient Gentz et Kotzebue; le premier, doué d'une imagination brillante, savait enflammer le style diplomatique; il était fécond en ressources et amer dans ses sarcasmes. Le second, auteur dramatique du second ordre, après avoir été conduit dans l'affreux exil de Sibérie par les ordres de Paul Ier, s'était pris de passion pour ce même autocrate lorsque celui-ci reconnut son erreur et l'expia par une forte pension. Il remua fortement les esprits tant qu'il fallut parler de vengeance contre les Français; mais quand il fallut parler de liberté, il ne cessa plus de se rendre l'apologiste des monarques absolus, et la passion contre lui fut excitée jusqu'au délire, jusqu'au crime.

Napoléon, satisfait d'avoir dompté l'esprit public en France, et se flattant d'avoir substitué à l'enthousiasme de la liberté celui de la victoire, observait mal comment il se formait

et s'aguerrissait contre lui chez les peuples vaincus. Il apprit que dans des pays d'Allemagne encore parcourus par nos troupes qui les évacuaient lentement ou ne les quittaient pas du tout en dépit du traité de Presbourg, il circulait des écrits, des articles de journaux et des chansons dirigés contre lui. Il voulut les lire ; il en frémit, et, n'écoutant que sa colère, il donna l'ordre au général Berthier qui commandait l'armée en son absence, de faire arrêter six des principaux libraires, et de les faire juger par une commission militaire. Je mets dans mon récit une rapidité qui peindra celle du jugement prononcé contre eux. Tous les six furent condamnés à mort, mais sur des représentations très-vives qui furent adressées à l'Empereur, cinq d'entre eux obtinrent leur grâce ou un sursis ; un seul fut exécuté, c'était le libraire Palm, qui avait obtenu et mérité l'estime de ses compatriotes. Il fut bientôt proclamé martyr de la liberté dans des hymnes patriotiques qu'on ne cessa plus de chanter jusqu'à la chute de Napoléon.

CHAPITRE XII.

IÉNA.

SOMMAIRE.

Napoléon marche contre la Prusse; combat de la Saale. — Défaite et mort du prince Louis de Prusse, l'un des provocateurs de la guerre. — L'armée du roi de Prusse et celle de Napoléon forment deux corps distincts à six lieues de distance; ce qui donne lieu à deux batailles simultanées. — C'est Davoust qui soutient le plus grand effort de l'armée ennemie. — Vigilance de Napoléon au bivouac d'Iéna. — Position intermédiaire de Bernadotte qui doit porter secours à l'une ou à l'autre des armées. — Pourquoi ne se réunit-il point à Davoust qui soutient la plus difficile épreuve. — Effets favorables du brouillard pour les deux armées françaises. — La victoire d'Iéna reste peu de temps indécise. — Napoléon entre à Weimar. — Admirable fermeté de Davoust et des deux divisions Gudin et Friant dans la bataille d'Auerstadt. — Les attaques de l'armée prussienne sont successivement repoussées. — Le duc de Brunswick, le roi de Prusse et plusieurs princes de sa maison tentent un effort désespéré contre cette armée inébranlable. — Le duc de Brunswick est blessé mortellement, ainsi que plusieurs généraux et plusieurs princes. — Ils sont forcés à la retraite. — Bernadotte sort de son inaction et jette un grand désordre dans l'armée fugitive. — Elle est coupée sur tous les points; le roi et la reine de Prusse traversent Berlin pour fuir plus loin. — Capitulation de plusieurs corps. — Nombre immense de prisonniers. — Blucher obstiné à se défendre entre dans la ville de Lubeck, y soutient un assaut désastreux pour cette ville. — Cerné de tous côtés, il est forcé de mettre bas les armes. — Reddition honteuse de Magdebourg et de plusieurs autres forteresses. — Réponse plus que dure de Napoléon au duc de Brunswick mourant. — Il entre à Berlin, refuse la paix et lève de fortes contri-

butions. — Condamnation du comte de Hatzfeld; sa femme obtient sa grâce de l'Empereur. — Proclamation hostile du prince de la Paix qui parvient à Napoléon la veille de la bataille d'Iéna et dont il tirera une vengeance qui doit devenir funeste pour lui-même. — Décret du blocus continental rendu à Berlin.

L'Empereur partit dans les premiers jours d'octobre pour sa double campagne, comme pour une partie de plaisir. Il voulut être accompagné par l'Impératrice jusqu'à Mayence.

Cet air de sécurité, d'insouciance, était un calcul de sa tactique. Il désirait que le duc de Brunswick, en s'avançant dans la Saxe, et cherchant peut-être à s'approcher du Rhin, accrût encore la longue distance qui le séparait de l'armée russe, et ne cherchât plus à se couvrir de ses places fortes et surtout de Magdebourg. C'était là l'imprudence qui avait coûté si cher au général Mack et à l'Autriche. Un tel exemple n'effraya point l'élève du grand Frédéric, et sans doute il se flattait de recueillir sur sa route nombre d'ennemis cachés qui fléchissaient devant le vainqueur, et lui gardaient une haine mortelle. Il avait en effet besoin de ces renforts. Pouvait-il se dissimuler l'infériorité numérique de son armée, et celle-là était encore la moins importante? Napoléon trouvait déjà réunis en Allemagne, ou sur les bords du Rhin, de cent quatre-vingt à deux cent mille hommes; et l'ar-

mée prussienne, en y comprenant ses alliés, les Hessois et les Saxons, s'élevait à peine à cent cinquante mille. Déjà tous les corps français qui semblent former chacun une armée, se sont ébranlés sous les ordres du prince Murat et de Bernadotte, qui commandent l'avant-garde. Suivent ceux de Soult, de Ney, de Davoust, de Lannes, d'Augereau, de Victor, et enfin, ceux de Bessières et de Lefebvre, à la tête de la garde impériale. Napoléon a déjà lancé un trait de flamme dans sa proclamation : « Français, nous allons briser la colonne de Rosbach. » Ce mot court dans tous les rangs, c'est la nouvelle monarchie qui vient venger les affronts trop mérités de celle de Louis XV.

Le prince Louis de Prusse commandait l'avant-garde qui gardait les rives de la Saale, car déjà le duc de Brunswick se tenait sur la défensive. Bernadotte, Murat et Lannes, n'hésitent point à engager le combat; il a lieu sur deux points différents, et ce sont déjà deux victoires d'un grand et heureux présage pour les Français. Dans un combat, en avant de Saalfeld, Lannes tombe comme la foudre sur l'avant-garde du prince Louis de Prusse, et après une résistance assez vive, il la met en déroute. Le prince Louis frémit d'un début si contraire à ses brillantes

espérances. Il court de rang en rang rallier les fuyards, et à peine en a-t-il ramené quelques-uns au combat, qu'il s'élance à leur tête. Bientôt il est séparé des siens, et aux prises avec un sergent nommé Guindet. « Prince, rendez-vous, » lui dit le Français. Le prince, indigné, et préférant la mort à la fuite, répond en lui déchargeant un coup de sabre sur la figure. Légèrement blessé, Guindet enfonce le sien dans la poitrine du jeune héros et le tue. Ainsi, dès le premier choc, l'armée prussienne est privée du prince qui avait voulu le plus ardemment la ramener au combat et à la victoire. C'était là un de ces coups qui ébranlent le plus fortement l'imagination, parce que l'on craint d'y voir un arrêt dicté par le ciel; mais cette mort était belle, elle fut honorée même par le vainqueur. Ce fut dans un tel moment, et après ce premier succès que Napoléon, si habile et si ardent à poursuivre ses avantages, prit le parti d'écrire au roi de Prusse une lettre dans laquelle il l'exhortait à la paix, comme si elle eût été possible. Cette lettre, dans la situation des deux armées, offre un très-heureux mélange de modération et de fierté; on aurait pu y voir un mouvement inspiré par l'horreur de l'effusion du sang; mais Napoléon a déclaré depuis que c'était une ruse de guerre

pour empêcher le roi de Prusse de concentrer activement ses troupes à la veille d'une bataille. Au reste, cette ruse fut sans effet; le comte de Montesquiou, chargé de la porter, fut arrêté par une reconnaissance prussienne, et ne put s'acquitter de son message.

La bataille devenait inévitable, elle était désirée par les deux armées avec la même ardeur. Au lieu d'une bataille, il y en eut deux livrées le même jour, à six lieues de distance. L'Empereur occupait le plateau d'Iéna, conquis la veille par le maréchal Ney. Son armée, sur ce point, se montait de cinquante-cinq à soixante mille hommes, dont faisait partie sa garde impériale. Il croyait être en face de l'armée commandée par le roi et le duc de Brunswick; mais de faux rapports l'avaient trompé. Ce grand corps d'armée se trouvait à six lieues de là, à Auerstadt, et prêt à accabler par sa masse le corps du maréchal Davoust; plus loin, celui de Bernadotte réuni à la cavalerie de Murat, à Apolda était chargé de porter du secours à celle des deux armées qui en aurait le plus besoin, tels étaient les ordres de l'Empereur. Ainsi, par une fatalité, résultat d'une erreur commune de Napoléon et du duc de Brunswick, le premier, à la tête de soixante mille hommes, allait

combattre un corps qui n'en comptait qu'un peu plus de quarante mille, tandis que Davoust avec vingt-huit mille hommes, mais pouvant espérer le secours de Bernadotte, allait soutenir le poids de soixante-deux mille Prussiens, élite de leur armée. Les chances semblaient devoir être que l'une des deux fût battue, tandis que l'autre resterait victorieuse. Il n'en fut pas ainsi, grâce à l'intrépidité que montrèrent Davoust et ses héroïques soldats. La reine Louise désirait ardemment prendre part à la bataille; vêtue en amazone, et portant l'uniforme d'un régiment de dragons auxquels son nom avait été donné, elle attendait impatiemment la bataille; mais le roi tremblant pour des jours si précieux à son cœur, ne souffrit pas qu'elle courût des chances si terribles pour elle et pour l'État même, et la força à se retirer à Weïmar.

La nuit qui précéda la bataille, l'Empereur se tint constamment au bivouac, et donna un gage remarquable de son indomptable activité. Il se trouvait que l'artillerie du maréchal Lannes était engagée dans une ravine que l'obscurité avait fait prendre pour un chemin, et où elle ne pouvait ni avancer ni reculer. Le commandant de cette artillerie restait déconcerté; Napoléon, consommé dans cette arme qui avait été

sa première étude, voulut prendre sa place, chargea des travailleurs d'élargir la ravine, et portant lui-même un falot à la main, il dirigea leurs opérations jusqu'à ce que l'artillerie fût dégagée. Puis, s'avançant dans les rangs, il s'écria et fit répéter partout : « Soldats, l'armée prussienne est coupée comme celle de Mack, il y a aujourd'hui un an (14 octobre); cette armée ne combat plus que pour se faire jour et pour regagner ses communications. Si un corps se laissait percer, ce serait une tache déshonorante pour lui. Ne craignez point cette cavalerie prussienne si vantée, formez-vous en carrés et repoussez tout par la baïonnette. »

Il semblait que le ciel se plût à ramener pour Napoléon les grands jours de batailles comme des jours de fêtes annuelles. Nous avons vu un anniversaire d'Ulm; voici une circonstance qui rappelle le début d'Austerlitz. Ces grands corps étaient rangés sur le plateau d'Iéna, en colonnes serrées et rapprochées, ce qui aurait donné une terrible prise à l'artillerie prussienne, si ces corps avaient pu servir de point de mire. Le brouillard était tel que les soldats ne pouvaient voir que l'extrémité de leurs fusils. Après une assez longue attente qui suspendait l'action et la rendait faible ou indécise, le brouillard se

dissipa comme par un jeu de théâtre, et le soleil d'Austerlitz reparut, mais plus radieux et plus chaud que dans les plaines alors glacées de la Moravie.

Occupons-nous d'abord de la bataille qui reçut le nom d'Iéna. Chose étonnante! elle ne fut en quelque sorte qu'un brillant accessoire de celle d'Auerstadt où les principales forces de la monarchie prussienne et le sort de cette monarchie se trouvaient engagés. Ce fut avec une sorte d'admiration réciproque que les deux armées ennemies se trouvèrent en présence, rangées dans l'ordre le plus savant.

J'ai entendu plusieurs militaires se récrier sur la beauté du spectacle qu'offraient alors les deux ou plutôt les quatre armées ennemies. Le soleil faisait briller les casques et les cuirasses; les aigles d'or de Napoléon et les aigles noires immortalisées par le grand Frédéric, tout se déployait avec calme et grandeur! On entendait mugir à la fois cinq ou six cents bouches à feu, sans qu'on pût remarquer d'épouvante sur les visages, de confusion dans les rangs. Tout se préparait pour des charges furieuses; deux monarchies se heurtaient sous les yeux de deux monarques; l'un défendait son trône héréditaire menacé de la chute la plus rapide, l'autre

voulait affermir et consacrer celui qu'il avait conquis par trente victoires. Et le soir, vingt-quatre ou vingt-six mille hommes jonchaient ce champ de bataille si radieux à neuf heures du matin!

C'était le maréchal de Mollendorff, âgé de quatre-vingt-deux ans, avec un corps d'armée inférieur d'un tiers à celui des Français, qui se trouvait opposé à Napoléon. Il avait sous ses ordres les troupes hessoises et saxonnes qui formaient à peu près la moitié de son armée. La garde impériale, commandée par Lefebvre, les corps de Soult, de Lannes, de Ney, qui tous trois avaient pris une part si importante et si glorieuse aux journées d'Ulm et d'Austerlitz, ceux de trois autres vétérans de la victoire, Augereau, Victor et Mortier, et enfin la cavalerie de Murat qui vint vers le milieu de l'action lui apporter son formidable renfort. Il y eut pourtant de l'incertitude dans les premières heures du combat. Le corps du maréchal Ney, cédant à l'impétuosité de son chef, s'était engagé trop avant et heurté contre le centre de l'armée de Mollendorff.

L'indomptable guerrier répara par son intrépidité un mouvement que Napoléon signala comme une imprudence; il soutint pendant

près d'une heure le feu le plus meurtrier, et vit sans s'ébranler le tiers de son armée mis hors de combat. Il fut enfin délivré de cette situation terrible par le maréchal Lannes, son glorieux frère d'armes. Alors l'offensive fut reprise avec vigueur. Soult, secondé par Augereau, attaqua avec plus de succès ce centre qui avait résisté à un effort prématuré.

Mollendorff commença son mouvement de retraite sur Weimar avec le plus grand ordre, lorsque son espoir fut ranimé par l'arrivée d'un corps de vingt mille hommes sous les ordres du général Rüchel. Celui-ci, heureux de prendre en flanc l'armée victorieuse, aima mieux charger avec impétuosité que d'assurer une retraite devenue nécessaire, et qu'il pouvait rendre encore plus imposante. Mais l'ardeur de la victoire transportait nos soldats et doublait encore leurs forces; une partie de ce corps fut taillé en pièces, et Rüchel, blessé dangereusement, fut obligé de se retirer. Dès lors la retraite devint plus désordonnée; on juge à quel point la confusion redoubla lorsque le général en chef, Mollendorff, tomba lui-même très-dangereusement blessé. L'Empereur sentit qu'il avait retrouvé plus que les batailles d'Ulm et d'Austerlitz. « Voilà, s'écria-t-il avec un sourire amer,

une monarchie dans un bel état. » Et le regard flamboyant de colère et de joie, il ajouta : « Va, je t'apprendrai à ne plus te mêler de mes affaires. » Et le soir même il entrait à Weimar que l'armée fugitive avait rapidement traversée. La joie de ce succès avait redoublé, lorsque Romœuf, aide de camp de Davoust, lui apporta la nouvelle d'une victoire beaucoup plus importante et plus décisive remportée par ce maréchal sur la grande armée du roi de Prusse. Il apprit par là l'extrême péril auquel il venait d'échapper ; que devenait en effet sa victoire d'Iéna, si Davoust, suivant les chances les plus probables, avait succombé avec ses vingt-huit mille hommes contre une armée de soixante mille, où se trouvaient les principales forces et le principal honneur de la monarchie prussienne? Le succès de Davoust avait quelque chose de si prodigieux, que l'Empereur refusa quelque temps d'y croire. Peut-être son orgueil murmura-t-il de n'avoir pu jouer que le second rôle dans un événement de cette importance.

Du plateau d'Iéna portons maintenant nos regards sur la plaine d'Auerstadt. Le brouillard qui avait été favorable à Napoléon le fut encore plus au maréchal Davoust campé à Naumbourg; il avait profité habilement de cette obscurité

pour se placer dans une position favorable, et pour faire déboucher une partie de ses troupes du défilé de Kosen où tout les menaçait d'un sort funeste si elles y avaient été surprises. Il ne savait pas qu'il était en présence de la grande armée prussienne; les deux généraux ignoraient respectivement la disproportion de leurs forces. Le duc de Brunswick se croyait en présence de Napoléon et ne pouvait que commencer avec hésitation une attaque qu'il s'attendait à voir vivement repoussée par des forces supérieures. Davoust, de son côté, ignorait qu'il allait soutenir le choc de l'armée principale. La division Gudin y fut exposée la première; le brouillard n'était point encore tout à fait éclairci quand l'attaque commença. Elle s'était formée dans un carré qu'appuyait une artillerie imposante. Le général Wartens-Lében vint l'attaquer à la tête d'un superbe corps de cavalerie. Elle ne plia point; l'artillerie faisait des deux parts de larges trouées dans les deux camps. Gudin réparait les vides formés dans son carré avec une rapidité qui prouvait l'excellence de la tactique française, tandis que celle des Prussiens, suivie avec des scrupules inopportuns, ralentissait leurs coups. Ils s'étudiaient trop minutieusement à garder leurs distances. L'élan du courage

et ces subites inspirations qui caractérisaient alors nos officiers et nos soldats eux-mêmes, étaient amortis chez les Prussiens par une régularité méticuleuse. Leur tempérament ne leur permettait pas la furie française. Le carré de Gudin, quoique fort éclairci, quoique diminué de près de moitié, présentait toujours ses quatre faces redoutables. On vit alors combien il est dangereux de diminuer aux yeux des soldats l'estime pour les talents et le courage de leurs ennemis. Une telle résistance causait un profond étonnement au duc de Brunswick et déconcertait ses calculs. Le général Schmetteau ne fut pas plus heureux contre le carré de la division Friant. Les colonels des régiments français tombaient tour à tour, et bientôt étaient remplacés par d'autres officiers qui donnaient le même exemple d'immobilité. Il en périt ce jour-là un beaucoup plus grand nombre que dans aucune des batailles précédentes, quoiqu'il n'y eût qu'un seul général de tué, c'était le valeureux de Billy. Le temps devait trop tôt venir où vingt-huit généraux français payaient de leur sang les victoires de Napoléon. La division Morand, formée en carré, fut également inébranlable. La cavalerie et l'infanterie prussiennes se succédaient pour l'attaque et revenaient haras-

sées, indignées de leurs efforts impuissants. Le roi, les princes de son sang, le duc de Brunswick et le prince d'Orange frémissaient d'une résistance si opiniâtre. Ils venaient de recevoir la triste nouvelle que le maréchal Mollendorff battu par l'Empereur en personne, commençait sa retraite sur Weimar. Il n'était plus temps de lui porter secours; mais si l'on parvenait enfin à enfoncer ces terribles carrés, l'armée prussienne d'Auerstadt pouvait déborder l'armée victorieuse d'Iéna et couper ses communications. Le duc de Brunswick ordonne une attaque générale, dernier coup d'un noble désespoir, et vient y prendre sa part. Autant en font le roi de Prusse, le prince Guillaume d'Orange, le prince Henri de Prusse, Schmetteau et Kalkreuth. Toute la force de l'armée royale, cavalerie et infanterie, y seront employées; mais voici un des plus terribles coups du destin des batailles. A peine le duc de Brunswick a-t-il commencé son mouvement qu'il tombe blessé d'un éclat de mitraille qui lui fait perdre la vue, et, peu de jours après, la vie. L'armée, frappée de douleur, hésite et se trouble; Wartens-Lében, Schmetteau, le prince Henri de Prusse, Kalkreuth et le roi redoublent d'ardeur, et bientôt Schmetteau est blessé mortellement, ainsi

que Wartens-Lében. Le prince Henri de Prusse est emporté hors du combat; le roi a deux chevaux tués sous lui. Des pertes si graves font succéder le découragement à l'orgueil qui transportait l'armé prussienne; il semble que ces soldats, en voyant tomber tous leurs chefs, tous leurs princes, tous les provocateurs de ce grand mouvement militaire, se disent : « C'est Dieu qui combat contre nous, il désavoue notre cause, pouvons-nous résister? »

Cependant Bernadotte, placé comme nous l'avons dit, à un point intermédiaire entre les deux armées, et chargé de secourir celle qui en avait le plus besoin, n'avait point subvenu à l'extrême péril du maréchal Davoust; mais vers le milieu du jour il avait envoyé la cavalerie du prince Murat pour décider la victoire de Napoléon, ou bien ce prince s'y était porté de lui-même. Ici s'offrent deux versions contradictoires pour expliquer la longue immobilité de Bernadotte. Suivant l'une, il aurait averti dès le matin Davoust qu'il était en présence de l'armée royale qui pouvait l'accabler par le nombre, et lui avait offert de le soutenir avec tout son corps d'armée. Celui-ci s'y était refusé, soit par une incrédulité opiniâtre, soit par la crainte de lui céder l'honneur du commandement et la

gloire d'une grande journée. Suivant une version contraire, Davoust, avec un profond sentiment du danger qu'il allait courir, aurait prié Bernadotte de l'appuyer avec toutes ses forces et lui avait offert le commandement des deux corps réunis. Bernadotte avait opposé à ses instances l'ordre précis du major général Berthier. Il est difficile de décider entre ces deux versions; mais on peut juger que Bernadotte avait craint les éclats de colère qui seraient tombés sur lui, si l'Empereur en péril eût attendu vainement un renfort. Dans de telles situations, c'est au maître que l'on pense d'abord. Quoi qu'il en soit, cette inaction fut bien justifiée par l'événement. Ce fut vers la fin du combat que Bernadotte, se déployant sur les hauteurs d'Apolda, put voir les deux armées prussiennes qui précipitaient leur fuite sans une direction déterminée. Ces corps errants, débandés, virent avec effroi une nouvelle armée intacte de dix-huit mille hommes qui s'élançait à leur poursuite. La plupart jugèrent la résistance inutile, et Bernadotte fit beaucoup plus de prisonniers que n'en ramenaient les deux vainqueurs, Napoléon et Davoust. Ce résultat dut calmer la colère que l'Empereur avait fait éclater en apprenant de l'adjudant général Ro-

mœuf que Bernadotte n'avait prêté aucun secours à Davoust. « Oh! s'écria-t-il, il aurait pris plaisir à faire battre un rival pour se rendre nécessaire; *ce Gascon-là n'en fera jamais d'autres.* » La nuit fut encore plus fatale que la journée à l'armée et à la monarchie prussiennes. On ne peut savoir si le duc de Brunswick, en manquant au premier devoir d'un général, avait négligé des mesures pour assurer la retraite, couvrir la capitale ou prendre leur refuge dans des places fortes. La blessure mortelle qu'il avait reçue ne lui permettait plus de veiller à l'exécution de ses mesures ou de les remplacer par des dispositions nouvelles; l'autre général, Mollendorff, près d'expirer comme lui, était hors d'état de le suppléer. Tout était mourant ou blessé, ou exténué de fatigue et de désespoir parmi les chefs. Aux généraux blessés, il faut ajouter les princes Guillaume et Henri de Prusse, et le prince d'Orange. Le prince de Hohenlohe l'avait été légèrement, et il est accusé de s'être retiré trop tôt du champ de bataille. Nous verrons tout à l'heure qu'il sut mal réparer cette faute. Kalkreuth et le prince de Hohenlohe restaient presque seuls debout, mais avec une âme brisée qui devait jeter du désordre dans leurs opérations. Le premier soin était de veiller au salut

du roi et de la reine fugitive qui regrettait de survivre à des princes, à des généraux, instigateurs comme elle de cette guerre fatale dont ils avaient espéré tant de gloire. Les deux époux désolés allaient revoir pour peu d'heures seulement cette capitale qui avait retenti d'acclamations si vives à leur départ.

Pendant ce temps, le vainqueur combinait toutes les ressources de son génie stratégique pour ramasser les débris de cette armée, tout à l'heure si imposante et si grande de souvenirs. Ce n'était plus une guerre, c'était une chasse conduite par le plus habile et le plus infatigable des chasseurs. Déjà il avait combiné les moyens de détacher la Saxe d'une alliance qui ne lui offrait plus que des chances de ruine. Il avait visité dans la nuit les officiers saxons prisonniers et blessés, et ne leur avait adressé que des paroles de paix et d'amitié. « Pourquoi vous trouvé-je engagés dans cette guerre? leur disait-il, personne n'honore plus profondément que moi la sagesse et les vertus de votre maître; par quel aveuglement momentané n'a-t-il pas suivi l'exemple de l'électeur de Bavière? Ce prince a-t-il eu à se repentir de m'avoir préféré à l'Autriche toujours si mal disposée contre ses États? Il voit aujourd'hui

son armée intacte et victorieuse, ses domaines agrandis par le Tyrol; il jouit du titre de roi que doit ambitionner un prince aussi puissant, aussi éclairé que votre maître. »

Napoléon, pour assurer l'effet de paroles si conciliantes et surtout si politiques, rend la liberté au plus illustre de ces officiers saxons et les charge de les reporter à leur maître, qui bientôt pour racheter ses États, prend le parti d'abandonner la Prusse et de se jeter dans les bras qui lui sont ouverts.

J'ai à raconter les suites de cette nouvelle victoire plus étonnantes que la victoire même. Et cependant mon âme est profondément attristée. Voici ce qui manque à tant de gloire : c'est d'un côté la magnanimité du vainqueur et de l'autre le défaut de courage des vaincus. Le duc de Brunswick, déchiré aussi cruellement de ses douleurs morales que de ses douleurs physiques, sentait venir la mort et la trouvait tardive. Plein de sollicitude pour ses sujets, il envoya l'un de ses aides de camp à l'Empereur pour le conjurer de les épargner. A la réponse qui lui fut faite, on ne peut plus reconnaître Napoléon. Je suis obligé de la transcrire dans toute son étendue, dans toute sa dureté; voici le récit officiel :

« Le duc de Brunswick (il était alors blessé à mort au visage) a envoyé son maréchal du palais à l'Empereur. Cet officier était chargé d'une lettre, par laquelle le duc recommandait ses États à Sa Majesté.

« L'Empereur lui a dit : Si je faisais démolir la ville de Brunswick et si je n'y laissais pas pierre sur pierre, que dirait votre prince? La loi du talion ne me permet-elle pas de faire à Brunswick ce qu'il voulait faire dans ma capitale? Annoncer le projet de démolir des villes, cela peut être insensé, mais vouloir ôter l'honneur de toute une armée de braves gens, me proposer de quitter l'Allemagne par journées d'étapes à la seule sommation de l'armée prussienne, voilà ce que la postérité aura peine à croire. Le duc de Brunswick n'eût jamais dû se permettre un tel outrage; lorsqu'on a blanchi sous les armes, on doit respecter l'honneur militaire; et ce n'est pas, d'ailleurs, dans les plaines de Champagne que ce général a pu acquérir le droit de traiter les drapeaux français avec un tel mépris. Une pareille sommation ne déshonorera que le militaire qui l'a pu faire. Ce n'est pas au roi de Prusse que restera ce déshonneur, c'est au général, à qui, dans ces circonstances difficiles, il avait remis le soin

des affaires, c'est enfin le duc de Brunswick que la France et la Prusse peuvent accuser seul de la guerre. La frénésie dont ce vieux général a donné l'exemple, a autorisé une jeunesse turbulente, et entraîné le roi contre sa propre pensée et son intime conviction. Toutefois, monsieur, dites aux habitants du pays de Brunswick qu'ils trouveront dans les Français des ennemis généreux, que je désire adoucir à leur égard les rigueurs de la guerre, et que le mal que pourrait occasionner le passage des troupes serait contre mon gré. Dites au général Brunswick qu'il sera traité avec tous les égards dus à un officier prussien, mais je ne puis reconnaître dans un général prussien un souverain. S'il arrive que la maison de Brunswick perde la souveraineté de ses ancêtres, elle ne pourra s'en prendre qu'à l'auteur de deux guerres, qui dans l'une voulut saper jusque dans ses fondements la grande capitale, qui dans l'autre prétendit déshonorer deux cent mille braves qu'on parviendrait peut-être à vaincre, mais qu'on ne surprendra jamais hors du chemin de l'honneur et de la gloire. Beaucoup de sang a été versé en peu de jours, de grands désastres pèsent sur la monarchie prussienne. Qu'il est digne de blâme cet homme

qui d'un mot pouvait les prévenir, si, comme Nestor, élevant la parole au milieu des conseils, il avait dit : « Jeunesse inconsidérée, taisez-« vous; femmes, retournez à vos fuseaux et « rentrez dans l'intérieur de vos ménages; et « vous, sire, croyez-en le compagnon des plus « illustres de vos prédécesseurs; puisque l'em-« pereur Napoléon ne veut pas la guerre, ne « le placez pas entre la guerre et le déshonneur; « ne vous engagez pas dans une lutte dange-« reuse avec une armée qui s'honore de quinze « ans de travaux glorieux, et que la victoire a « accoutumée à tout soumettre. » Au lieu de tenir ce langage qui convenait si bien à la prudence de son âge et à l'expérience de sa longue carrière, il a été le premier à crier aux armes. Il a méconnu jusqu'aux liens du sang en armant un fils contre son père; il a menacé de planter ses drapeaux sur le palais de Stuttgard, et, accompagnant ces démarches d'imprécations contre la France, il s'est déclaré l'auteur de ce manifeste insensé qu'il avait désavoué pendant quatorze ans, quoiqu'il n'osât pas nier de l'avoir revêtu de sa signature. »

Voilà ce qu'avait dit le général Bonaparte : Respect au courage malheureux! D'où vient que l'empereur Napoléon manquait si cruelle-

ment à cette loi? Pourquoi rappeler au duc de Brunswick à son lit de mort une fanfaronnade furieuse et délirante qu'il avait déclarée n'être point son ouvrage? Tout reproche tombe devant la mort et surtout devant la mort du brave. N'est-ce pas une sorte de sacrilége que de troubler cette consolation intime avec laquelle il se dit : « Je meurs pour la patrie, pour mon prince, pour l'honneur! » Napoléon visita, peu de temps après qu'il eut prononcé cette sanglante diatribe, le tombeau du grand Frédéric à Potsdam. Ne lui sembla-t-il pas entendre la voix du grand homme qui lui disait : « Pourquoi viens-tu m'honorer quand tu viens de percer mon ami, mon élève mourant au champ d'honneur, d'un trait plus cruel que la mitraille qui le déchire? »

Il est difficile de ne pas être touché de la démarche de ce prince qui recommandait ses sujets à la générosité du vainqueur. Après les avoir gouvernés en prince équitable et éclairé, il s'était encore montré leur père dans le moment où les intérêts humains disparaissent. Quand il rendit le dernier soupir, son fils, le duc de Brunswick-OEls, penché sur son chevet, fit le serment de venger sa mort et l'injure qu'il avait reçue.

Le style des bulletins et des lettres datés de Berlin avec un caractère semi-officiel, est amèrement joyeux; des torrents de fiel s'y épanchent sur la noblesse prussienne. C'est souvent par de telles blessures que le vainqueur se blesse lui-même; l'événement ne l'a que trop prouvé. Il ne daigne honorer d'aucune réponse le roi de Prusse qui lui demande un armistice et se soumet à la paix; cependant il devait honorer en lui, non-seulement un souverain qui avait longtemps entretenu avec lui des relations pacifiques, mais un roi qui avait noblement rempli ses lois de capitaine et de soldat. Jamais il n'a manifesté de tels emportements contre l'Autriche, malgré toutes les ruptures perfides dont il se plaint. Cependant le roi de Prusse a gardé la neutralité pendant douze ans, et il est traité avec autant de rigueur qu'on en pourrait montrer contre un satrape rebelle. Il pourrait être utile encore à la politique de Napoléon en balançant l'ascendant que l'Autriche, beaucoup moins écrasée, pourrait reprendre en Allemagne. Qu'a-t-il à faire d'une conquête si éloignée? Est-ce un trône qu'il réserve encore à l'un de ses frères? Il a vaincu des princes et des armées, mais un peuple pourrait en prendre la place. Cet esprit si vaste ne sait pas pénétrer

dans un avenir qui se réalisera au bout de trois ans. Les peuples n'entrent pas dans les calculs de sa politique, parce qu'il croit avoir dompté le premier de tous, le peuple français. Mais il n'y a réussi qu'en exaltant son orgueil national, et partout ailleurs il étouffe ou croit étouffer ce second principe de la vie sociale, car l'amour de la famille en est le premier. Les contributions de guerre sont levées, sont perçues avec une rigueur immodérée, dont il n'a donné l'exemple ni en Italie, ni en Autriche même. Il n'est que trop fidèle au but qu'il s'était proposé de réduire la noblesse prussienne à un état voisin de la mendicité. Tout lui est enlevé hormis les terres à l'aide desquelles elle recouvrera quelque richesse.

L'hiver approche; puisqu'il ne veut point traiter avec un vaincu qui se soumettra sans doute à des conditions fort dures, il lui faudra marcher avec une armée affaiblie, moins par les combats que par les extrêmes fatigues qu'elle a subies, marcher sous les rigueurs de l'hiver au-devant de l'armée moscovite qu'il attend sur les bords du Niémen. L'armée d'Auerstadt et d'Iéna n'a-t-elle pas droit à quelque repos?

Sa chasse contre l'armée prussienne a déjà

obtenu les succès les plus étourdissants. Les jours d'Ulm, c'est-à-dire ces jours de honte et de ruine, sont déjà revenus et se sont aggravés pour cette armée prussienne, qui huit jours auparavant en faisait l'objet de ses sarcasmes. La gangrène des capitulations a déjà gagné ces soldats de Frédéric; la panique a remplacé l'enthousiasme. En perdant ses drapeaux l'armée, quoiqu'elle sorte de deux batailles soutenues sans faiblesse, semble avoir perdu le sentiment de l'honneur. Des corps de huit, dix ou même quinze mille hommes se rendent prisonniers à une condition véritablement infamante pour les officiers, c'est-à-dire qu'ils ne partageront pas le sort de leurs soldats, qu'ils seront libres, qu'ils garderont leurs effets et cette épée qui eût dû cent fois se briser dans leurs mains, que leur solde leur sera payée et même leur solde arriérée. N'était-ce pas déclarer hautement qu'ils venaient de vendre, non le sang, mais la liberté des soldats dont ils devaient se considérer comme les tuteurs et les pères? et parmi ces officiers, plusieurs dans leur adolescence avaient versé des larmes d'admiration sur le dévouement de Régulus.

La lâcheté devait aller jusqu'au prodige, jus-

qu'à ce degré que l'esprit se refuse à comprendre. La ville de Magdebourg, placée au rang des plus formidables forteresses de l'Europe, ce boulevard de la monarchie prussienne, défendue et munie d'approvisionnements plus ou moins considérables, se rendit au maréchal Ney après deux heures de bombardement, et la garnison resta prisonnière, moins les officiers. Les villes de Stettin et de Custrin, immortalisées par les guerres de Frédéric, suivirent ou devancèrent cet exemple. Quelques corps seulement parvinrent à suivre et à protéger la retraite du roi Frédéric-Guillaume à l'extrémité de ses États, et lui formèrent une armée de vingt-cinq mille hommes. Le général Kalkreuth avec cinq ou six mille parvient à se jeter dans la ville de Dantzick, où il se gardera bien d'imiter l'exemple de Magdebourg. Le général Blucher qui, dans la bataille d'Auerstadt avait attaqué la sublime division Gudin avec une rage impuissante et qui revenait à la charge après avoir eu un cheval tué sous lui, était du petit nombre des généraux qui étaient sortis sans blessure. Coupé de ses communications avec le roi et avec les autres corps, et déjà cerné par Murat, sommé de suivre l'exemple des autres généraux à capitulation, à la tête

desquels se trouvait le prince de Hohenlohe, il répondit avec un accent de fureur : « Non, point de capitulation. » Forcé de se retirer vers la mer, d'où il espérait gagner Stralsund, il parvint à tromper le général Murat en alléguant un faux armistice qu'il disait signé par l'Empereur. A l'aide de ce subterfuge, il s'échappa, mais la poursuite devint bientôt plus ardente et plus irritée. Il se présenta devant Lubeck; le sénat de cette ville, fidèle aux lois de la neutralité, lui en ferma les portes. Il les brisa dans la furie de son désespoir. Bientôt les corps de Bernadotte, de Lannes et de Soult vinrent l'y attaquer. De faibles remparts furent bientôt emportés.

Le combat s'engagea dans les places, dans les rues, dans les maisons. Cette ville anséatique, qui avait devancé de quatre siècles les jours de la liberté sous l'Europe féodale, cette ville florissante et paisible, qui se croyait à l'abri des fléaux de la guerre par son imperturbable sagesse, fut livrée à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Le sang y coula largement, et ce ne fut pas le seul malheur dont elle fut frappée. La licence du vainqueur s'exerça trop souvent sur les femmes et les filles.

Blucher, après s'être battu avec rage, dut

sortir de la ville; mais accablé de nouveau par les troupes victorieuses, il rendit son épée, et comme il s'efforçait d'entrer dans le Holstein, les troupes danoises, fidèles à la neutralité, lui refusèrent le passage qui avait été si fatal à Lubeck. Dès lors il fut forcé d'entendre ce mot de capitulation qui lui avait causé tant d'horreur, et il fut fait prisonnier avec les sept à huit mille hommes qui lui restaient. Peu de temps après il arriva que le général Victor, marchant isolément, fut fait prisonnier par un partisan redoutable, nommé Schill. Celui-ci proposa l'échange de son illustre prisonnier contre Blucher. C'est ce même général que Napoléon rencontrera dans la soirée désastreuse de Waterloo.

Parmi les actes d'une rigueur extrême, le journal officiel inscrivit un trait de clémence auquel on a donné une célébrité dramatique. Je vais l'exposer avec fidélité, au risque d'en affaiblir le mérite. Du reste, je me conforme ici aux Mémoires du général Rapp, l'homme le plus connu par sa véracité. Le prince de Hatzfeld, gouverneur de Berlin, s'était abstenu d'une résistance qui eût été désastreuse pour cette ville, et en avait ouvert les portes à la première sommation. Quelques jours après, ce militaire crut

devoir protester de sa fidélité à son roi dans une longue lettre qu'il lui écrivit; il raconta les circonstances de l'entrée des Français à Berlin, peignit la consternation qui régnait sur tous les visages, et donna la liste des régiments français entrés dans cette ville. Il eut l'imprudence de confier cette lettre à la poste. On juge bien qu'elle fut ouverte et remise immédiatement à l'Empereur. Il ne se piquait pas du scrupule de Pompée, qui respectait le sceau même d'un ennemi. Il se conformait à un usage monarchique qui fut trop suivi depuis Louis XI, qu'on sait être inventeur de la poste. Il se regardait comme le confident-né de toutes les familles. Son travail avec le directeur de la poste satisfaisait abondamment une curiosité indigne de lui; à plus forte raison suivait-il cette méthode dans un pays conquis. A la lecture de la lettre du prince de Hatzfeld, il fut saisi d'une si violente colère qu'elle pétrifia les généraux qui se trouvaient dans son cabinet. C'étaient Berthier, prince de Neufchâtel, le maréchal du palais Duroc, Caulaincourt et l'aide de camp Rapp. Aucun des quatre n'avait jugé la lettre qu'il leur communiqua digne d'un tel emportement, ni surtout de la terrible punition qu'il annonçait. Chacun d'eux sentait au fond de son

cœur que dans une telle position, il aurait pu se rendre coupable du délit si cruellement reproché à l'infortuné gouverneur de Berlin. Ils jugeaient aussi, sans doute, que le prince de Hatzfeld n'avait point eu la conscience d'un crime de haute trahison, puisqu'il avait pu confier une telle lettre à la poste. L'Empereur écouta leurs représentations avec une colère qui grossissait toujours. « Asseyez-vous, dit-il à Berthier, et écrivez. » C'était l'ordre donné au maréchal Davoust de former une commission militaire composée de sept colonels, et présidée par lui-même, afin de juger le prince de Hatzfeld, *convaincu d'espionnage et de trahison*. Par ce mot terrible et inusité de *convaincu*, la sentence était dictée avant l'instruction. Le prince de Neufchâtel conservait un regret très-profond d'avoir été l'instrument de l'exécution sanglante du libraire Palm, et savait le terrible effet qu'elle avait produit sur le peuple allemand. Il s'agissait ici d'un militaire du premier rang qui tenait aux plus nobles familles de la cour. Il essaya de nouveau quelques représentations, mais Napoléon y répondit par ce mot : « Sortez ! » La consternation était extrême parmi les amis sincères et dévoués de l'Empereur. Rapp revint encore à la charge; il avait coutume de

donner avec intrépidité et avec l'éloquence du cœur des conseils généreux. Napoléon commençait à s'ébranler, lorsque Duroc vint seconder son ami et déterminer l'Empereur à recevoir la princesse de Hatzfeld. Napoléon la reçut d'abord avec un visage flamboyant de colère; il lui montra la lettre du prince, et lui demanda si elle reconnaissait sa signature. Elle frémit et ne put la désavouer. Elle eut d'abord à essuyer quelques nouveaux reproches adressés à son mari; puis tout à coup, prenant un autre ton, un autre visage, il lui dit : « Je ne sais qu'un moyen de sauver le prince, c'est de brûler la lettre qui le condamne; » et il la brûla. Ainsi l'excellent et vaillant Rapp valut à son maître plus qu'un nouveau succès militaire, un acte de clémence substitué à un acte de rigueur condamnable.

Le roi Frédéric-Guillaume, désespéré de toutes ces capitulations qui livraient ses États, revint encore une fois à la demande d'un armistice. Elle fut portée à l'empereur par le marquis de Lucchesini, qui avait été longtemps son ambassadeur à la cour de France. C'était un personnage trop vanté pour sa finesse. Il aimait à faire paraître ce don de son esprit, ce qui le décriait fort auprès de Napoléon. Celui-

ci couvrait la sienne par la grandeur de ses actes et la majesté de ses paroles, et l'autre la compromettait par des hyperboles louangeuses trop ordinaires aux Italiens, et par des tournures ambiguës et subtiles. Aussi était-il resté sans influence dans les plus importantes négociations ouvertes entre l'Empereur et le roi de Prusse. Le maréchal du palais, Duroc, fut chargé de l'écouter, et, connaissant le défaut habituel de ce personnage diplomatique : « Point de finesse, lui dit-il, point de faux-fuyants ; le temps presse, consentez à de grands sacrifices pour sauver quelque chose, ne laissez pas l'Empereur passer l'Elbe. » Lucchesini suivit ce conseil, et en cédant pour condition de l'armistice quelques forteresses qui n'étaient pas encore prises, il obtint du moins que la plus importante, celle de Magdebourg, serait rendue à son maître. On ignorait encore des deux côtés la honteuse capitulation de cette ville. L'armistice fut conclu et bientôt rompu par l'Empereur, qui trouvait fort inutile de rendre une conquête si importante.

Je n'ai point encore parlé d'un fait qui ouvre une nouvelle et fâcheuse carrière aux événements historiques et à la puissance de Napoléon.

Tandis que l'Empereur s'avançait à grands pas pour châtier les bravades de l'armée prussienne, un autre orage se formait contre lui dans la cour de son allié, je ne dirai pas le plus intime, mais le plus soumis et le plus utile, le roi d'Espagne même. Le roi Charles IV, quel que fût son asservissement à la volonté de son impérieux et terrible voisin, n'avait pu voir sans douleur et sans crainte le décret portant ces mots : « La maison de Bourbon a cessé de régner dans le royaume des Deux-Siciles. » C'était le frère même du roi d'Espagne que Napoléon détrônait, et Charles IV se flattait d'avoir mérité plus d'égards par tant de sacrifices, et surtout par celui de sa flotte à Trafalgar. Il concevait d'ailleurs qu'un autre décret pourrait dire un jour d'une manière aussi expéditive : *La maison de Bourbon a cessé de régner dans les Espagnes*. Il gémissait et tâchait de s'exercer à un courage tardif, mais auquel la guerre de la Prusse, d'un État si renommé dans les fastes militaires du XVIIIe siècle, semblait prêter encore des chances favorables. Il y était excité par ce même prince de la Paix, qui craignait de succomber sous le poids de l'indignation publique. Elle se manifestait surtout dans les ports, privés d'une magnifique

flotte qui faisait leur ornement et leur espoir. L'Angleterre cultivait avec soin et avec art ce nouvel élément de discorde; elle offrait à l'Espagne de lui rendre tant de vaisseaux, tant de marins et tant de soldats si amèrement regrettés, si elle voulait entrer dans la grande coalition européenne. Il fut résolu d'ordonner un armement général, et, par une précaution qui décelait une peur extrême, on tâcha d'en dissimuler l'objet ou du moins de le laisser indéterminé, comme s'il était possible qu'il le fût aux yeux d'un homme tel que Napoléon. De là cette fameuse proclamation du prince de la Paix, sur laquelle j'aurai à revenir. Ce ministre déclare dans les Mémoires qu'il a publiés en France, qu'il s'était offert et sacrifié pour mettre à couvert la responsabilité du roi, si les événements de la guerre de Prusse répondaient mal aux espérances qu'on en avait conçues. L'ambassadeur à la cour de Madrid, le comte de Beauharnais, frère aîné du premier et malheureux époux de l'impératrice Joséphine, avait pu pénétrer les secrets de cette trame hostile et connaître la proclamation du prince de la Paix même avant qu'elle fût publiée. Son courrier fit une extrême diligence, et arriva au quartier général de l'Empereur la veille de la bataille d'Iéna. Il dissimula son dé-

pit, sa fureur, et sentit de quel prix serait pour lui la victoire la plus décisive qu'il eût encore remportée. Le ciel combla ses vœux en lui accordant deux victoires au lieu d'une dans la même journée et des résultats encore plus stupéfiants pour les cabinets mal disposés contre lui. Dès lors il dut se sentir maître de l'Espagne et par là même de la plus large et de la plus riche partie du nouveau monde. Tout consistait pour lui dans l'art d'éclater à propos et dans le secret de garrotter le roi Charles IV avant de le mettre sous sa puissance. C'était un don qu'il possédait plus que tous les autres conquérants connus, si j'en excepte les conquérants barbares; surtout il s'était profondément imbu des secrets du sénat romain, et il ne s'agissait plus pour lui que d'appliquer au successeur encore puissant de Charles-Quint les stratagèmes dont ce sénat avait usé envers des rois de Pergame et de Bithynie.

Une autre pensée l'occupe, elle est plus vaste encore, c'est celle de sa vengeance contre l'Angleterre; il la garde au fond du cœur lorsque tout semble l'interdire à ses vœux. Si la retraite de l'amiral Villeneuve sur Cadix, et si les menaces de l'Autriche l'avaient forcé d'ajourner son projet de descente, le désastre de ce même

amiral à Trafalgar, et de la flotte franco-espagnole, le forçait de chercher un moyen moins aventureux d'exercer sa vengeance. Il le méditait depuis longtemps, et ce fut à Berlin qu'il le proclama. « Eh bien, s'était-il dit, si je ne puis aller détruire dans Londres même ces insolents dominateurs des mers ; au point où ma puissance est parvenue, et où je vais la conduire encore, je fermerai le continent à leurs innombrables vaisseaux, et je les ferai mourir d'inanition dans leurs magasins stérilement encombrés. » Voilà la pensée du blocus continental dans sa plus large et sa plus gigantesque expression. Le continent, c'était trop dire, puisqu'il ne réunissait encore sous ses lois qu'une grande partie de l'Europe ; et comment en achever la conquête en présence de la Russie? Il lui importait de détrôner des rois rebelles, de placer sur leurs trônes des princes, aveugles instruments de ses desseins, c'est-à-dire ses frères ; de séduire ceux qu'il ne pourrait assez terrasser par ses armes ; or, il était le plus puissant, le plus rusé, le plus éloquent même des séducteurs politiques. Je reviendrai sur ce vaste projet. En attendant, je crois devoir placer ici une conjecture que mes lecteurs jugeront plus ou moins plausible. La nouvelle des dispositions

hostiles de l'Espagne, son humble et fervente alliée, m'explique le ton courroucé, l'humeur sauvage, et les âpres mesures qu'il garda après la victoire envers le royaume tombé sous ses lois. Il crut sentir la nécessité de tenir profondément abaissés devant lui des rois toujours émus du désir de lui résister et de le vaincre à leur tour. Il voulait faire planer la terreur sur eux, mais c'était l'exercer sur leurs peuples eux-mêmes. Des nations européennes s'y soumettraient-elles longtemps? C'était faire changer à l'Europe de zone, la placer sous le ciel de l'Asie, et vouloir l'engourdir dans les langueurs serviles de cette vaste partie du monde. Serait-il du moins secondé dans ce projet par la France, par une nation qui sait recueillir et communiquer aux autres les fruits les plus exquis de la paix? Sa main pourrait-elle soutenir, sans le laisser éclater, un arc si violemment tendu?

Vous voyez que son génie dès lors planait dans l'immense, dans l'inconnu, pour rencontrer l'impossible. Il croyait commander à la fortune, et ne savait plus se commander à lui-même. Le destin, si l'on peut encore se servir de ce mot vide de sens, attendait le moment de se venger, et le préparait lentement en accu-

mulant sur lui plus de triomphes que notre faible raison n'en peut supporter.

Cent mille prisonniers, quatre mille pièces de canon, six grandes places; tels étaient, suivant une belle expression que j'emprunte au général Jomini, les résultats d'une guerre de sept semaines, bien différente de la guerre de Sept ans.

CHAPITRE XIII.

BATAILLE D'EYLAU.

SOMMAIRE.

Courts et tristes quartiers d'hiver de l'armée française dans la Pologne. — Fêtes à Varsovie. — Réveil d'une nation belliqueuse qui espère recouvrer son indépendance. — Amour de Napoléon et d'une dame polonaise. — Passion profonde qu'il lui inspire. — Les combats recommencent sous un ciel rigoureux et dans une saison ennemie. — Combat indécis de Pultusck. — L'armée moscovite prend l'offensive sous le commandement du général Benningsen. — Napoléon marche contre lui; difficultés qu'il éprouve à réunir ses corps d'armée; Ney et Davoust triomphent de ces obstacles. — Bataille d'Eylau. — Effroyable boucherie. — Plusieurs de nos généraux tués ou blessés. — Le maréchal Augereau est du nombre de ces derniers. — Son corps d'armée est presque détruit. — Benningsen, vainqueur sur ce point, ne peut parvenir à entamer celui que Napoléon commande en personne. — Défense héroïque du cimetière d'Eylau. — Benningsen profite de la nuit pour opérer sa retraite. — Napoléon signale sa victoire en couchant sur le plus horrible champ de bataille, mais le lendemain il se décidera à la retraite. — Douleur générale produite en France par le récit de la bataille d'Eylau. — Elle se manifeste à l'Opéra lorsque cette bataille y est annoncée.

Je quitte ce pays dévasté de la Marche de Brandebourg, pour suivre l'Empereur sur un nouveau théâtre, la Pologne. Les calculs les plus modérés portent à quatre cent millions les contributions levées par l'Empereur sur les États

de la Prusse, provinces pour la plupart peu fertiles et peu industrieuses. Il faut ajouter que ce pays fournit, pendant plus d'une année, à la nourriture, à l'habillement, à l'équipement d'une armée de deux cent mille Français, et déjà des partisans prussiens commençaient à y souffler le feu de la vengeance. A leur tête se faisait remarquer le prince de Brunswick-OEls, celui qui avait assisté son père au lit de mort, et qui commençait à tenir son serment. De nouvelles négociations d'armistice et de paix, conduites par le marquis de Lucchesini, qui n'était pas adroit à force de vouloir le paraître, avaient été sans succès. Les débris de l'armée prussienne régulière, réunie autour du roi, se montaient à peine à quinze mille hommes; mais ils allaient être soutenus par quatre-vingt mille Moscovites. L'empereur Alexandre s'était proposé de faire un effort plus puissant, et de lancer contre le vainqueur d'Austerlitz les principales forces de son empire. Une mesure politique conçue avec une haute prévoyance par Napoléon, et supérieurement exécutée par le général Sébastiani, ne put permettre au czar un déploiement si formidable. Il s'agissait de réveiller contre lui l'animosité des Turcs. Leur haine était alors engourdie par le souvenir des défaites

à peu près continues qu'ils avaient subies dans chacun de leurs engagements contre les Russes. Déjà leurs craintes s'étaient accrues par le fatalisme qui les domine, et suivant la belle expression de M. de Bonald, ils ne se regardaient plus que comme campés en Europe, et tournaient leurs regards vers la ville asiatique de Scutari, où souvent ils faisaient déposer leurs restes pour les mettre à l'abri de la violation.

Le sultan Sélim, sans avoir la fierté des redoutables Ottomans ses aïeux, n'était point un prince vulgaire; il avait conçu des pensées de réformateur; l'indiscipline du corps des janissaires, insupportable à chacun de ses prédécesseurs, lui paraissait la véritable cause de la décadence de l'empire ottoman. Leur obstination à persévérer dans un vieux système usé et décrié par des échecs continuels et souvent honteux, demandait un remède énergique. Il sentait qu'on ne pouvait plus vaincre les puissances chrétiennes qu'avec l'art européen. Déjà il faisait instruire, quoique timidement, les soldats dans un exercice et une tactique auxquels la nation se montrait obstinément et stupidement rebelle. Cependant il n'était pas facile à l'empereur Napoléon d'aborder le sultan Sélim pour s'en faire un allié. Les souvenirs de l'invasion de l'Égypte

vivaient toujours dans le cœur de ce prince, et l'appui qu'il aurait préféré contre les desseins conquérants de la Russie eût été celui de l'Angleterre; mais cette puissance se trouvait maintenant engagée avec la Russie, et forcée de lui faire beaucoup de concessions; aussi l'empereur Alexandre se gênait peu dans les projets qu'il annonçait contre la Turquie européenne.

Une négociation si difficile avait été confiée au général Sébastiani, qui pouvait passer avec succès des opérations guerrières aux négociations diplomatiques. Après avoir ajouté beaucoup à sa gloire militaire dans la campagne d'Austerlitz, il partit pour Constantinople, et opéra un changement subit dans les résolutions d'un prince qui voulait rendre de la vigueur, et presque de la jeunesse, à son empire et à son armée. Sélim se crut enfin maître de continuer ses projets de réforme militaire, affermi dans son empire par un allié tel que Napoléon. Impatient d'opérer une puissante diversion contre la Russie, Sébastiani profita de quelques sujets de mécontentement que Sélim avait reçus des hospodars de la Moldavie, pour les renvoyer brusquement; c'était un grief contre la Russie dont ils représentaient l'autorité. Des traités ambigus avaient misérablement partagé la souve-

raineté de la Moldavie et de la Valachie entre la Russie et la Porte, et ces malheureuses provinces subissaient les lois de deux puissances despotiques, pour être déchirées tour à tour par leur discorde et par leur union. Ce grief fut sensible à l'Angleterre aussi bien qu'à la Russie, puisqu'on y reconnaissait l'ascendant de la France. Un divan, corrompu par l'or de ces deux puissances, mit tout en œuvre pour intimider le sultan Sélim; l'émeute se préparait à haute voix. Le sultan parut fléchir, mais la fermeté indomptable de l'ambassadeur français ranima sa constance. On s'irritait de part et d'autre, et les Anglais parlèrent de faire subir à Constantinople le désastre dont ils avaient déjà frappé la ville de Copenhague, et qu'ils allaient recommencer avec de plus terribles effets. Sébastiani se chargea de la défense de cette superbe capitale, et l'Empereur mit à sa disposition deux généraux, l'un du génie, et l'autre de l'artillerie, avec deux beaux corps des troupes de ces armes. Le premier était le général Haxo, déjà renommé, et qui devait l'être encore plus par son savoir et son intrépidité; et le second était le général Foy, nom devant lequel l'historien doit s'incliner avec respect. Leurs mesures furent prises et pour-

suivies avec tant de vigueur et d'habileté, que les Anglais et les Russes renoncèrent à leurs projets foudroyants; mais il se préparait une autre catastrophe fatale au sultan Sélim; elle était du même genre que celle qui causa la mort de l'empereur Paul Ier, devenu l'allié de Bonaparte.

Je suspends cet épisode historique pour suivre Napoléon à Varsovie; il y était entré sans obstacle, et le faubourg de Praga, si tristement fameux par la conquête sanglante, exterminatrice qu'en avait faite Souwarof, n'avait pas même été disputé à notre armée. Le froid commençait à sévir dans un climat où il règne avec tant d'âpreté. La Pologne était un triste lieu pour y prendre des quartiers d'hiver; le fléau du despotisme y avait succédé à celui de l'anarchie. Nos soldats ne purent se défendre d'un sentiment non d'effroi, mais de tristesse profonde, en pénétrant dans ces vastes plaines couvertes d'une neige uniforme. A un froid de huit et dix degrés succédait parfois un dégel épouvantable qui, perçant ces masses de neige, les répandait en torrents dans les campagnes, dans les bourgades, et rendait les chemins impraticables. Nos soldats harassés, tantôt transis et tantôt enfoncés dans un océan de

boue, maudissaient ces climats. Quelquefois ne pouvant plus supporter les rigueurs d'un bivouac glacial et ne trouvant pas de bois, ils s'étaient chauffés avec les chaumières des paysans, et ne les retrouvaient plus quand il s'agissait de venir s'abriter et se sécher. Pleins des souvenirs de la France, que leur imagination leur montrait plus belle que jamais, ils se disaient : *Voilà donc ce que ces Polonais appellent une patrie.* Mais Varsovie offrait des scènes plus douces à l'Empereur et à ceux de nos généraux qui pouvaient y être appelés. La nation polonaise, fort susceptible d'enthousiasme, et qui se vante d'une espèce de consanguinité avec les Français, parce qu'elle est également vaillante, spirituelle et mobile, rêvait alors sa résurrection. Napoléon était à ses yeux le libérateur que lui avait réservé la Providence. Puisqu'il avait pu pénétrer jusqu'à elle en marchant de prodiges en prodiges, il ne pouvait plus la laisser retomber dans la tombe de l'esclavage. Il allait faire pour elle ce qu'il avait fait pour la France, en lui fournissant de nouveaux principes d'ordre, de vigueur et de gloire. Malheureusement la nation polonaise ne consistait que dans sa noblesse; elle était ou plutôt avait été une orgueilleuse Sparte, avec un peuple

beaucoup plus nombreux d'ilotes, et malheureusement un Lycurgue lui avait manqué.

Je viens de rappeler Sparte; certes, Varsovie ne la représentait pas par l'austérité des mœurs; tous les raffinements du luxe et de la société la plus élégante régnaient parmi ces nobles qui absorbaient toutes les richesses de la nation. Les hommes et les femmes y étaient également instruits; merveilleusement favorisés pour parler avec pureté plusieurs langues vivantes et surtout le français. Chose singulière parmi ces Sarmates qui avaient à peine connu la domination romaine, la langue latine était pour les hautes classes presque une langue usuelle qui, pour plusieurs, reproduisait la pureté du siècle d'Auguste. Encore chauds de leurs débats, beaucoup trop véhéments dans la diète, les patriciens prouvaient qu'ils possédaient un autre genre d'éloquence que celle du sabre à laquelle ils avaient trop souvent recours. Le don de la beauté était commun aux deux sexes. Chez les femmes, il était relevé par des grâces piquantes et naturelles où la dignité se faisait encore sentir. Lectrices infatigables des romans de France et d'Angleterre, et particulièrement de ceux de Richardson et de celui de J. J. Rousseau, elles savaient inspirer les grandes passions, parce

qu'elles s'en montraient susceptibles. Ici, l'histoire suspend des récits belliqueux qu'elle sera trop tôt appelée à reprendre, pour parler d'une passion qu'inspira notre héros, et qu'il ressentit autant que ses projets gigantesques et de terribles catastrophes le lui permirent.

L'histoire décèle toujours de la contrainte lorsqu'elle parle des amours des personnages puissants. Fidèle alliée de la morale, elle craint de la blesser par des récits qui sont toujours de nature à la compromettre, et qui n'acquièrent ordinairement de certitude historique que par la publicité et l'éclat du scandale. Cependant elle ne peut se conformer sur ce sujet à toute l'austérité des dogmes religieux. Elle admet des distinctions entre les fautes dont les unes offrent les emportements de la licence, et les autres sont colorées par l'expression du sentiment. On ne peut parler du même ton d'Agnès Sorel, et de la comtesse du Barry. Il manquait au bonheur de Napoléon de trouver une femme qui l'aimât pour lui-même, ainsi que Louis XIV avait été aimé de mademoiselle de La Vallière. Ce bonheur, il le trouva dans les fêtes de Varsovie. La jeune comtesse de Valinski attirait tous les regards et tous les hommages par ses charmes, sa modestie, et l'expression d'une sensibilité

douce et profonde. Elle était mariée à un noble beaucoup plus âgé qu'elle, et d'une humeur sévère. Son enthousiasme patriotique la disposait à une vive admiration pour celui qu'elle regardait comme le libérateur de sa patrie. Quelques mots, ou galants ou tendres que lui adressa l'Empereur, lui causèrent un trouble dont celui-ci tira un heureux augure pour sa passion naissante. L'horreur d'être dominé, et surtout dominé par une femme, le suivait jusque dans l'ivresse des sens; en cela, il diffère des deux héros de l'histoire ancienne, avec lesquels il offre le plus de ressemblance. Il n'eut point les emportements fougueux du destructeur de Persépolis, ni la corruption profonde et hideusement universelle des mœurs de Jules César. Il ne traîna point à sa suite un peuple de concubines, comme on le dit avec plus ou moins de vérité de Charlemagne; mais il n'imita ni la continence religieuse de Gustave-Adolphe, ni la rudesse farouche de Charles XII. La facilité des conquêtes de ce genre, de la part d'un homme tout-puissant, nuit beaucoup à leur prix. J'ai déjà parlé d'une cantatrice italienne dont il fut momentanément épris, mais avec assez de vivacité.

On pourrait y joindre encore quelques actrices

célèbres par leur beauté. Si elles furent flattées de cet hommage, et sensibles à ses libéralités, leur vanité souffrit de la brusquerie militaire qu'il portait en amour. Je me garderai bien de continuer cette chronique galante qui doit offrir peu d'intérêt, d'après la faible esquisse que je viens d'en tracer, et qui d'ailleurs repose sur des renseignements peu certains. La résistance de cette dame fut assez longue, mais paraissait faiblir de jour en jour. Je suis ici, mais en l'abrégeant, le récit de Constant, valet de chambre de Napoléon, et l'on sait que l'histoire s'adresse à ces sortes de confidents quand il s'agit des amours des monarques. La comtesse se décida enfin à se rendre en secret au palais de l'Empereur, mais avec un effroi et des yeux rougis de pleurs, qui altéraient l'effet de ses charmes. Constant incline à croire qu'elle fut respectée ce jour-là; mais bientôt cet amour ne trouva plus d'autres obstacles que ceux du temps et de l'ambition. Ce qui paraît certain, c'est que la comtesse le garda toujours dans son cœur, et qu'elle y fut aussi fidèle dans les tragiques disgrâces du héros que dans ses plus beaux triomphes. Les jours se passaient ainsi, soit à Varsovie, soit dans un château voisin ; il faut dire une partie des jours, car rien ne pouvait

suspendre dans Napoléon son active surveillance pour son armée et pour son Empire.

Une saison si défavorable sous un ciel si rigoureux, ne lui avait pas permis de rassembler ses troupes pour un engagement général, pour le nouvel Austerlitz dont il était si impatient. L'armée russe sous les ordres de Kamenskoy, vieillard octogénaire, n'avait fait que des entreprises partielles. Un combat, qu'à une autre époque on aurait appelé une bataille sanglante, avait eu lieu à Pultusck, entre le maréchal Lannes et le général Benningsen, et ce dernier, par la supériorité de son artillerie, avait obtenu un avantage qu'il fit sonner comme une victoire; elle devenait pourtant fort équivoque, puisqu'il ne se mit point en marche pour poursuivre les Français. Le résultat avait été à peu près le même pour deux engagements qu'eurent à soutenir les maréchaux Bernadotte et Ney. L'un et l'autre cédèrent quelque peu de terrain sans être poursuivis.

Cependant des renforts étaient arrivés à l'armée russe; ils lui venaient de la Moldavie, à la suite d'avantages assez brillants que les Russes avaient obtenus sur les Turcs. Le général Kamenskoy avait déposé un fardeau trop lourd pour son âge, et le commandement général

avait été confié au général Benningsen, l'un des assassins de Paul Ier. L'empereur Alexandre avait, sinon éloigné de sa personne, au moins de sa confiance, ceux qui avaient pris part à cet attentat. S'il avait fait exception pour Benningsen, c'est que celui-ci lui avait persuadé que, dans une horrible lutte, il avait fait les plus grands efforts pour sauver les jours du czar, et obtenir de lui une abdication. Son caractère le portait à des coups d'audace, et l'on s'était imaginé qu'il donnerait un stimulant plus actif à l'intrépidité moscovite. Il n'hésita point à se préparer pour un engagement général, malgré la rigueur de la saison. Il s'agissait d'un côté de sauver Kœnigsberg, et de l'autre Dantzick vigoureusement assiégé par le maréchal Lefebvre. Un message du maréchal Ney vint troubler Napoléon dans sa sécurité dans les fêtes galantes de Varsovie, et dans sa passion naissante. Il ne faudrait pas s'en exagérer la violence; l'ambition ne lui permettait pas longtemps les faiblesses de cœur. Mais ses projets étaient dérangés; c'était la première fois qu'il recevait avec importunité l'annonce d'une bataille prochaine, parce qu'il avait tout lieu de craindre qu'elle ne serait pas décisive. Il lui en coûtait d'arracher sa vaillante armée à des quar-

tiers d'hiver qu'elle prenait à peine depuis quinze jours; ils étaient bien rudes sans doute, mais enfin c'était une espèce de repos après tant de fatigues. Le combat de Pultusck lui annonçait que la guerre allait prendre plus que jamais le caractère d'une boucherie. Il faudrait donc encore faire jouer sa terrible artillerie contre une infanterie impénétrable, contre *ces murailles vivantes qui savent réparer leurs brèches*, suivant l'expression de Bossuet. Les images de la gloire semblaient s'effacer dans ces plaines mornes et désolées que traversaient des rivières et des ruisseaux glacés, abîmes prêts à s'ouvrir, soit sous les coups du canon, soit sous les pas de tant de milliers de combattants. Un froid de dix degrés semblait peu permettre les élans de la victoire. Ces grands corps d'armée ne pouvaient être facilement réunis; tous firent une extrême diligence pour rejoindre l'Empereur sur le champ de bataille indiqué, c'est-à-dire à Preuss-Eylau, mais ne parvinrent à se placer qu'à des distances inégales.

Une fatalité devait le priver encore ce jour-là du secours de Bernadotte, qui était le plus éloigné. Le jeune aide de camp qui lui portait l'ordre de l'Empereur fut pris par les Cosaques, et l'ordre ne fut connu que du général ennemi dont il ex-

cita la diligence et fortifia la résolution. La rivière de l'Alle roulait entre les deux armées ses nombreux glaçons. Benningsen avait des têtes de ponts défendues par des grenadiers intrépides, et Napoléon détestait de rencontrer ces vaillants automates qui ne reculent devant aucun danger quand ils ont fait le signe de la croix et invoqué saint Nicolas. Depuis le 5 février jusqu'au 8, jour de la terrible bataille, tout fut combat; la valeur et l'acharnement étaient tels que le sang coulait en abondance des deux côtés sans qu'on pût pousser le cri de victoire. Cependant Benningsen faisait des mouvements de retraite, mais d'une retraite formidable; il avait été forcé par le maréchal Davoust d'évacuer non-seulement la ville de Preuss-Eylau, mais le cimetière de cette ville, placé sur une hauteur et flanqué de murs qui devenaient une défense précieuse dans un jour de bataille. Ce fut dans ce funèbre lieu que Napoléon s'établit avec sa vieille garde. Un effort que Soult avait fait pour s'emparer d'une tête de pont n'avait point réussi, et c'était une cruelle contrariété pour l'Empereur, qui s'était proposé de déborder et de couper l'armée russe sur ce point. La neige tombait à si gros flocons que l'air en était obscurci; on ne voyait pas à deux pas. Soult

soutint et repoussa le premier effort de l'ennemi, mais son armée avait beaucoup souffert. Le maréchal Augereau, qui devait l'appuyer, fut beaucoup moins heureux; il se trouva engagé entre la cavalerie des Russes et une partie de leur infanterie. Les pièces de position décimaient ce corps sur tous les points; les fusils, trempés par la neige, ne faisaient plus feu. La division Desjardins fut à moitié mitraillée et sabrée, celle de Heudelet ne fut pas moins cruellement traitée. De ces deux généraux, un fut tué et l'autre grièvement blessé, le maréchal Augereau le fut au visage. C'était un horrible spectacle que celui de ce corps d'armée menacé d'une destruction totale. Elle devenait inévitable si l'Empereur, qui observait ce triste début de la bataille du haut d'un tertre du cimetière où il s'était placé, n'eût ordonné au maréchal Murat de venir arrêter ce désastre. Murat et sa cavalerie s'élancèrent avec leur impétuosité accoutumée et d'abord avec succès. Ils pénétrèrent jusqu'au centre de la colonne ennemie; mais voilà que les bataillons qui n'ont pu résister à son choc se reforment derrière lui, et qu'il est menacé d'être pris entre deux feux. Il voit son péril, et prend avec désespoir le parti de revenir sur ses pas. Déjà,

il a vu périr presque à ses côtés le général d'Haupoult et plusieurs officiers de distinction. Il parvient enfin à s'ouvrir un passage en sabrant les mêmes hommes qu'il avait fait plier sous sa première charge.

Le danger maintenant menace l'Empereur. Une colonne russe, emportée par l'ardeur d'une victoire qu'elle s'exagère, vient se présenter devant le cimetière; l'Empereur transporté d'une noble furie met l'épée à la main et se jette dans les rangs de sa garde; mais toujours maître de son esprit et de ses dispositions, c'est par son artillerie et par la cavalerie de Murat qu'il lui convient de disperser et de punir ce qu'il appelle l'insolente colonne. Il la voit se retirer enfin, mais il n'en est pas moins cruellement importuné et presque humilié d'avoir vu sa garde et sa réserve engagées sitôt dans la bataille qu'elles doivent terminer. Son aide de camp Corbineau a été tué non loin de lui. Sa lunette se porte au loin sur la plaine et y cherche deux corps dont le secours devient urgent et pourrait être trop tardif. Ce sont ceux du maréchal Davoust, le vainqueur d'Auerstadt, et du maréchal Ney, le vainqueur d'Elchingen. Le premier n'a pu se présenter qu'assez longtemps après l'heure indiquée, parce qu'il a été

obligé de se faire jour à travers un corps ennemi aussi puissant que le sien même; et le second, engagé dans un combat contre les débris de l'armée prussienne commandée par le général Lestocq, dont il a battu l'arrière-garde, est averti par le bruit du canon du lieu où la bataille s'engage avec le plus de fureur et y marche avec ardeur.

C'était avec une même impatience que Benningsen attendait le corps prussien de Lestocq, car il sentait les forces de ses divers corps s'épuiser dans un combat si acharné. Lestocq ne trompa pas son espoir. Impatient d'arriver au rendez-vous indiqué, il ne s'occupa plus de porter du secours à son arrière-garde rudement maltraitée par le maréchal Ney, et, pour n'être pas contrarié dans sa marche, fila sur les derrières de l'armée russe et put se réunir au général Benningsen. Mais Davoust, arrivé le premier, soutenait maintenant tout le poids du centre de l'armée ennemie, et, après une perte assez considérable, se repliait en bon ordre sur les hauteurs d'Eylau.

Il était quatre heures du soir, et la nuit était prête à étendre ses voiles sur ce vaste champ de morts et de mourants, sur ce théâtre de valeur et de désespoir. Si l'on avait été au mois de juin,

une seconde bataille pouvait commencer encore, comme à Marengo, et une tuerie nouvelle compléter une tuerie si vastement commencée, et comme les forces et l'animosité restaient égales des deux côtés, le cimetière d'Eylau, accru de deux lieues de terrain aurait pu recevoir cette terrible inscription : « Ci-gisent deux armées! »

Déjà Ney s'était élancé avec vigueur contre le centre de l'armée russe. Elle reculait, mais sans désordre, lorsque l'armée de Ney, arrivée à mi-côte, vit les puissantes colonnes qui couronnaient le plateau. Napoléon lui donna l'ordre d'arrêter sa marche; ce qui prévint les horreurs d'une mêlée nocturne; Benningsen profita de ce repos forcé pour se retirer du champ de bataille, et laissa à Napoléon le triste honneur de coucher sur le cimetière d'Eylau, qu'il avait vaillamment disputé. Se fait-on l'idée d'une veillée plus agitée, plus lugubre? la victoire lui apparaissait-elle dans tout son charme au milieu des plaintes des mourants et des blessés, qui semblaient troubler le dernier repos des hôtes de ces tristes lieux? Le souvenir même d'Iéna devenait persécutant pour lui; avec quelle tristesse ne devait-il pas faire le parallèle de la victoire la plus décisive qui eût signalé ses ar-

mes avec un succès qui l'arrêtait en chemin, et que lui-même était peut-être embarrassé de qualifier? Son retour à Varsovie serait-il suivi des acclamations enthousiastes d'une nation qui avait cru renaître sans effort aux jours glorieux de son indépendance? Pouvait-il se cacher les vides affreux produits dans son armée, et les cacher à la France, à l'Europe, et surtout à sa plus implacable ennemie, l'Angleterre? Comment dissimuler que l'un de ses corps d'armée, celui du maréchal Augereau, corps presque égal aux premières armées que lui, Bonaparte, avait rendues triomphantes en Italie et en Égypte, n'offrait plus qu'un débris lamentable; et combien d'autres pertes éprouvées dans des corps qui sortaient des champs de gloire d'Austerlitz et d'Auerstadt? Comment en distraire son imagination? n'entendait-il pas les cris des oiseaux de proie, qu'il semblait avoir conviés à cet abondant repas, et qui, dans les accents de leur sinistre joie, se réunissaient pour célébrer cette grande fête de la mort, autour d'un cimetière!

Et cependant, aux premiers feux du jour, Napoléon reprit son calme, sa fermeté, son orgueil. Il voulut, il put lui-même parcourir longtemps ce champ de bataille; il s'exaltait

encore de gloire en voyant les morts des deux camps, frappés non dans leur fuite, mais dans leur attaque furieuse; les canonniers étendus à côté de leurs pièces; des blessés français qui semblaient heureux de voir encore une fois leur général et mouraient intrépides en l'excitant à les venger.

Napoléon avait reçu de la nature deux étonnantes facultés, l'une physique et l'autre morale. On sait qu'il pouvait à son gré appeler et régler le sommeil aux heures de la plus grande activité; d'un autre côté, il pouvait suspendre en lui les mouvements de la sensibilité dès qu'ils auraient troublé ses devoirs et ses pensées de général. Voilà ce qui explique et ce qui rend plus tolérables des mots qui lui sont échappés dans ses bulletins de la grande armée, si différents de ceux de son armée d'Italie. Dans celui de la bataille d'Eylau, il indiqua avec un grand sang-froid et presque avec une recherche poétique, les horreurs que je viens d'esquisser, et il ajouta cette phrase qu'aucun de ses contemporains n'a pu oublier : *Tout cela avait plus de relief sur un fond de neige.*

J'ai déjà parlé de l'effet de ses bulletins lus aux grands spectacles. Que ne put-il voir lui-même l'effet produit par celui de la bataille

d'Eylau ! J'assistais à la lecture qui en fut faite à l'Opéra; l'assemblée était presque entièrement composée de spectateurs et de spectatrices voués à la fortune de Napoléon et pleins pour lui d'une admiration qui n'excluait pas certains reproches, mais qui en amortissait l'expression. Le canon des Invalides nous avait réveillés pleins de joie; on rêvait encore mieux qu'une nouvelle journée d'Iéna, on rêvait une paix dont chacun était affamé, mais cette victoire, dont nul détail n'était encore connu, n'était pas sans mélange de vives alarmes pour les nombreuses familles des guerriers acteurs dans ces terribles scènes. Tout prit un aspect lugubre dès les premiers mots du bulletin; on y sentait tout l'incomplet de la victoire ; plus la lecture avançait, plus on croyait voir une bataille indécise et horriblement meurtrière. L'effet du dernier tableau et de la phrase qui termine : « tout cela avait plus de relief sur un fond de neige, » causa un frémissement universel. Chacun crut avoir sous les yeux l'horrible image de flots de sang ruisselant sur la neige. Une incrédulité douloureuse et naissante se manifesta involontairement à ces mots : « Notre perte est évaluée à dix-neuf cents tués et cinq mille blessés. » Rien n'était plus décrié que ces sortes d'évaluations,

et l'on eût dû s'en abstenir : mais les loges offraient surtout un aspect fait pour déchirer le cœur. Les femmes ne pouvaient plus cacher leurs larmes, et quelques-unes, dans le pressentiment de leur malheur, laissaient échapper des sanglots. Elles tâchaient de sortir sans bruit pour ne pas troubler l'effet d'une victoire; en descendant les degrés, elles s'appuyaient languissantes et éplorées sur les bras de leurs fils, et couraient éperdues aux informations.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE III.

DISPOSITIONS GUERRIÈRES DE L'EUROPE CONTRE LA FRANCE.

CHAPITRE IV.

FORMATION DE LA COUR.

CHAPITRE V.

SACRE DE L'EMPEREUR (1804).

CHAPITRE VI.

NAPOLÉON ROI D'ITALIE (1805).

CHAPITRE VII.

OPÉRATIONS NAVALES (1805).

CHAPITRE VIII.

ULM (1805).

CHAPITRE IX.

TRAFALGAR ET AUSTERLITZ (1805).

CHAPITRE X.

TABLEAU DE LA COUR ET DE LA FRANCE PENDANT LA PAIX (1806).

CHAPITRE XI.

RUPTURE ENTRE LA FRANCE ET LA PRUSSE.

CHAPITRE XII.

IÉNA.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

